

RELATION
D U
VOYAGE
D E
L'ISLE D'EUTOPIE.

A DELFT,

Chez HENRY VAN RHIN Mar-
chand Libraire & Imprimeur.

M. DCC. XI.

D
Lettre de l'Auteur à un Ami.

laire, les Catholiques de nos climats
vivront toujours comme ils ont fait ;
& ma Relation sera comme une tym-
bale qui battrà l'air sans rien effe-
ctuer. Vous voulez cependant que je
vous envoie cette Relation par écrit ;
je ne sçaurois rien refuser à un bon
Amy ; je vous l'enverrai donc , en luy
disant ce que dit Horace à son Livre :
Allez, courez, volez ; mais souvenez-
vous quand vous servirez d'envelo-
pes au poivre & à l'encens , que vous
gémirez & regretterez mon Cabinet
où vous étiez à l'abri de la satire &
du mépris : je lui souhaite un meilleur
sort ; & si vous m'en croyez , vous ne
la communiquerez qu'à des gens pieux
& sages , qui la liront avec plaisir &
avec édification. Je suis ,

M O N S I E U R ,

Vôtre très-humble & obéis-
sant Serviteur , E. R. V. F. L.

RELATION
DU
VOYAGE
DE
L'EUTOPIE.

CHAPITRE PREMIER.

ON dit , & l'on a toujours dit ,
que l'Italie étoit le Paradis
Terrestre des hommes , où on
ne manquoit de rien pour la commo-
dité de la vie ; où l'air qu'on y respire
contribuë beaucoup à la santé des
corps, aussi-bien que l'abondance des
biens de la terre , qui toujours fertile
produit plus qu'il ne faut pour entre-
tenir & nourrir ses Habitans. On peut
lire dans les Auteurs qui en ont fait la
description , les grands avantages que
A

les Peuples en retirent : je me contente de dire que c'est le plus agreable pays qu'on puisse habiter. Mais si nous comparons l'Eutopie avec elle , je croi qu'elle ne lui cede en rien : Elle est située dans l'Amerique , un peu plus bas que la Guinée , où il y a encore quelques Isles inconnuës , & dont on fera bien-tost mention dans la carte. Cette Isle approche du Tropique du Capricorne, où l'on ressent beaucoup plus de chaleur que de froid ; mais les vapeurs d'un grand nombre de rivières , dont elle est entrecoupée , modere tellement ces chaleurs qu'elles n'incommodent pas l'été , & servent beaucoup pour moderer les rigueurs de l'hyver. Tout y croît en abondance. Là vous verrez des forests de grenadiers , qui divertissent la vûë par l'éclat éblouissant de leurs fleurs, & qui flâtent le goût par la douceur de leurs fruits. Dans un autre endroit on aperçoit des oliviers plantez au niveau , utiles pour la promenade & pour la vie des hommes : les vignes servent d'ornemens

de l'Eutopie.

3

aux côteaux , recréent la vûe par la pourpre de leurs raisins , & remplissent les muids de leur liqueur : des vergers chargez de fruits dans l'automne , ne servent pas peu à la commodité de la vie : les pâturages presque toujours verts engraisent les troupeaux , qui servent de nourriture aux Habitans de cette Isle. Quoyque les Forests ne soient pas en grand nombre , cependant elles fournissent assez de bois , & pour les bâtimens , & pour chasser le peu de froid qu'on y ressent l'hiver. On ne voit point chez les Particuliers de ruches de mouches à miel ; les arbres creux où elles se retirent en découlent en si grande abondance , qu'il supplée au sucre qui est assez rare dans cette Isle. Enfin pour ne point faire une description ennuyeuse & lassante , il suffit de dire , que s'il eût plû au souverain Maître de l'Univers de placer le Paradis Terrestre dans cette Isle , elle en auroit eû tous les agrémens & les avantages. Comme j'ai souvent parcouru toute son étendue , sa longueur ,

& sa largeur , elle peut avoir trente lieues de long , & quinze de large : elle n'a aucun port facile à aborder , & ce fut un effet de la Providence que j'y arrivai , après avoir été près de cinq jours le jouet des flots , appuyé sur le bout d'un mats dont je me saisis. Après un rude naufrage , je me trouvai enfin à ses côtes ; & sentant le sable du bout des pieds , je quitai ce mats ; & marchant , quoyque foiblement dans les eaux qui n'étoient pas bien profondes , je montai le rivage fatigué du chemin & affoibli par la faim , je me reposai un peu de tems sur l'herbe , & je m'endormis. Dans le tems de mon sommeil , un Berger qui païssoit ses moutons auprès de ce lieu me vint réveiller ; & me voyant dans l'état pitoyable où j'étois , crût faire une action de charité me conduisant dans sa chaumière , & en me donnant quelque soulagement pour me conserver la vie , qui étoit presque sur le bout des lèvres : il fit faire du feu , & m'ayant donné d'autres habits pendant que les miens sé-

de l'Eutopie.

cheroient , je revins un peu à moi-même après avoir pris un bouillon & des œufs frais ; il ménageoit ma santé , comme les Medecins ménagent celles de leurs malades ; quelques verres de vin pris avec beaucoup de ménagement , & les nourritures les plus faciles à digérer me remirent peu à peu , & enfin je me vis en état d'aller plus avant dans l'Isle d'Eutopie. Le Berger eut la bonté de me conduire chez son Curé ; c'étoit un venerable vieillard à cheveux blancs , mais encore vigoureux pour son âge , rien de plus affable que lui , rien de plus charitable : on ne voyoit pas dans sa chambre ses meubles magnifiques & somptueux , ces hautes-lices éclatantes , ces cabinets & ces bureaux de la nouvelle invention , qui sont plutôt des marques de la superbe du Pasteur , que de sa piété & de son zele pour le salut des âmes. Je ne remarquai dans sa chambre que des estampes qui representoient au naturel la Passion du Sauveur , & les Mysteres de la Religion qu'il avoit toujours de-

L E T T R E

De l'Auteur de cette Relation
à un Ami.

M O N S I E U R ,

Il paroît assez par vôtre Lettre que ma Relation du Voyage de l'Isle d'Eutopie ne vous a pas déplû ; l'intention que j'ai eû en vous la communiquant a été de vous édifier, en vous faisant connoître avec quelle pureté ces Peuples éloignez pratiquent les preceptes de l'Evangile, & comment ils s'acquient des devoirs indispensables de la Religion. Vous croyez que cela sera utile au Public ; & moy je suis persuadé du contraire. On aura beau dire que ces Peuples bons Catholiques vivent de telle maniere, les choses iront toujourns leur train ; & malgré tout ce qu'on pourra dire de leur pieté, dont je suis le Témoin ocu-

vant ses yeux , & plus encore dans le cœur : son lit étoit un espece de tombeau fort simple ; mais au bout de son bâtiment , il y avoit une grande salle destinée pour les pauvres de sa Paroisse qu'il recevoit chez , lui lorsqu'ils étoient malades , avec une bonté paternelle , & leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin durant leur maladie. Quoyque le Village fût assez grand , je m'étonnois comme il pouvoit subvenir aux necessitez de ces pauvres malades ; je voulois m'éclaircir là-dessus ; mais voyant le besoin que j'avois de prendre quelque nourriture pour soutenir mon estomach encore foible , il me prévint : Je voi bien (me dit-il) que vous examinez avec curiosité mon petit appartement , sans penser que dans l'état où vous êtes , il vous faut prendre quelque bouillon pour vous fortifier après de si longues fatigues ; il fait mettre la table , un bon consommé me remit en vigueur & en état de prendre des nourritures plus fortes. Le Pasteur prit son repas fruga-

lement; & s'il passa un peu son ordinaire, ce ne fut qu'un effet de sa charité qui le porta à me bien recevoir. Après le repas, il me conduisit dans la chambre de ses malades : Voilà (me dit-il en souriant) mes hautes-lices, mes cabinets d'Allemagne, mes lits magnifiques : pour nous autres Curez de l'Entopie, nous estimons plus la moindre action de charité que tous les meubles les plus précieux. L'Apôtre S. Paul disoit autrefois que tous ceux qu'il avoit converti étoient autant de pierres précieuses qui devoient composer sa couronne dans le Ciel ; de même ces malades que nous recevons chez nous, & dont nous avons un soin tout particulier, feront toute nôtre gloire après le tombeau. Nôtre entretien auroit duré plus long-tems, si la visite de son Evêque ne nous eût interrompu ; après une conférence de trois heures, pendant lesquelles je reposai un peu, ce bon Pasteur me presenta à ce venerable Prelat, qui m'embrassa avec une charité de Pere, & m'emmena avec lui.

dans la ville de Macarie , son Siege Episcopal , où j'ai vécu près de dix ans : & pendant ce tems je donnai toute mon application , non pas à connoître à fond le gouvernement politique que j'ai souvent admiré , & qui a été un sujet de mes reflexions , mais à m'éclaircir entierement du gouvernement Ecclesiastique , qui m'a paru si bien réglé , que je souhaiterois de tout mon cœur que la Religion des Catholiques toute sainte , toute auguste , toute venerable , fût observée dans l'Europe , comme elle est pratiquée dans l'Eutopie.

CHAPITRE II.

*Où on décrit plus en particulier l'Isle
d'Entopie , ses Villes & ses
Fleuves.*

Macarie est une Ville située au centre de cette Isle , où demeurent les Senateurs qui reglent & gou-

vernent cette petite République ; & où reside ordinairement l'Evêque qui conduit avec une charité paternelle son troupeau , & regle avec beaucoup de prudence & de sagesse ce qui regarde l'Eglise. Cette Ville est située dans une vallée riche & abondante ; elle est spacieuse & renferme un grand nombre d'Habitans : il est vrai que les bâtimens n'y sont pas bien magnifiques , mais les maisons étant toutes bâties en droite ligne & uniformes , ne laissent pas de donner de l'agrément à la vûë. Je ne sçai si c'est leur pieté ou l'amour de la croix qui a contribué à la bâtir de la maniere qu'elle est : il est constant que toutes les ruës sont une figure de la croix , & représentent par leur disposition l'instrument de nôtre salut : il y a une grande ruë tirée au niveau , qui commençant à un bout de la Ville , continuë jusqu'à l'autre extrêmité : plus de cinquante autres petites fort droites la traversent en plusieurs endroits , lesquelles sont encore coupées par d'autres ruës sur le même modele :

de sorte que de quelque endroit qu'on considere l'étendue de la Ville, on la voit partagée en croix. Il y a du côté de l'Orient une autre Ville à l'extrémité de l'Isle bâtie de même, que les Habitans appellent Eusepole, où il y a un Evêque suffragant de celui de Macarie. Du côté de l'Occident, il y a une autre Ville qu'on nomme Theotime, qui a aussi son Evêque soumis à celui de la Capitale de l'Isle : il y a quantité de rivières, dont il seroit inutile de parler. Les deux plus considerables sont celles qui partagent cette Isle en une espece de croix : la principale qui coule d'un bout à l'autre de l'Isle s'appelle la Commode : l'autre un peu moins considerable, qui traverse sa largeur se nomme la Paisible, à cause que le courant de ses eaux n'est pas si rapide que celui de l'autre riviere. Quoy qu'il n'y ait que trois Villes considerables, il y a cependant des Bourgades qui pourroient bien passer pour Villes. Les Villages sont à trois quarts de lieuë les uns des autres ; & comme le pays est

fort fertile & abondant , on a été obligé de les multiplier autant qu'on a pû , pour ne point laisser aucune terre en friche , comme il y en avoit beaucoup dans le commencement de l'habitation de cette Isle ; ce qui fait que tout y est cultivé presentement , & l'Isle fort peuplée. Si c'étoit l'endroit de vous parler de l'origine de ce peuple , je pourrois en dire quelque chose ; mais puis-je mieux faire que d'en parler presentement ? J'ai à décrire le reglement Ecclesiastique de l'Eutopie que je me suis proposé seul dans cette Relation ; il est nécessaire après avoir décrit en general le pays , de dire l'origine de ce peuple : il y a quelque chose de merveilleux dans l'accroissement de cette nation ; c'est un peuple qui a commencé par soixante personnes ; & comme le peuple Juif descendoit d'un seul Abraham , les Eutopiens descendent tous d'un seul homme. Un pere de famille ayant dix enfans mariez qui avoient chacun leur famille , tout bon marchand qu'il étoit en France , &

dans une Ville fort peuplée, ayant eu des pertes considérables, pour ne point souffrir la confusion dans sa patrie, exhorta ses enfans, qui avoient eu part à sa disgrâce, à chercher une meilleure fortune dans les Indes: il s'embarqua, comme les plus anciens du Pays me l'ont dit, avec quelques Missionnaires, parmi lesquels il y avoit un Evêque & toute sa famille, qui faisoit environ soixante personnes. Mais par un malheur imprévu, lorsqu'ils étoient près des Indes, leur vaisseau fut emporté par la violence d'une tempête sur les côtes d'Eutopie: ils échaperent tous heureusement, c'étoit l'été; ils trouverent à l'entrée de cette Isle tant de fruits & de si bon goût, qu'ils reprirent leurs forces en se rassasiant de ces mets délicieux. Le bled qu'ils avoient dans leur Vaisseau, n'étoit que mouillé par les eaux de la Mer: on le retira dans l'état où il étoit; on le fit sécher, & on le conserva pour semer à l'automne. Quelques provisions de vivres & de biscuits qu'ils avoient encore sans être

endommagez par les flots de la Mer, & qu'on sauva assez en bon état du naufrage, leur servirent de nourriture avec ce qu'ils pûrent trouver de fruits de garde dans l'Eutopie, jusqu'à la recolte des Bleds de l'année suivante. Ils avancèrent plus avant dans l'Isle, & le Pere de famille trouva à propos de s'y établir : les Missionnaires n'ayant plus de Vaisseau pour aller au lieu où ils étoient envoyez, demeurèrent avec toute cette grande famille, & jetterent les fondemens de cette Eglise qui est aujourd'hui si bien réglée & si augmentée, en deux cens cinquante ans qu'on compte maintenant dans cette Isle plus de quarante mille Habitans ; mais leur sort n'est point égal, quoi qu'ils soient tous originaires d'une même famille, & qu'ils soient établis dans un bon Pays, il faut y travailler pour vivre commodément : il y a des vieillards, des malades & des enfans orphelins, qu'on assiste avec une tendresse paternelle, comme nous verrons dans la suite de cette Relation. Mais comme

je n'ai entrepris de la faire , que pour donner une idée du gouvernement de l'Eglise , telle qu'elle est aujourd'hui dans l'Eutopie ; je commencerai par l'éducation des jeunes enfans que l'on destine au miniftre des Autels.

CH A P I T R E III.

De l'éducation des jeunes Clercs.

Comme c'est une chose de la dernière conséquence de bien élever les enfans que l'on destine pour le service de l'Eglise ; tous les Curez des Paroisses , exceptez ceux de la Campagne , font de leur maison Pastorale une espece de petits Seminaires , où l'on reçoit les jeunes gens à l'âge de vingt ans , après avoir fait leur Philosophie. Le nombre est fixé à dix , qui rendent service à la Paroisse , & auxquels on enseigne la Theologie jusqu'à vingt-cinq ans. Ces Clercs joints avec quatre Prêtres au plus , vivent en commun chez

le Pasteur : ceux qui ont quelque bien payent une pension modique pour quelques années ; & les pauvres sont entretenus aux dépens de la Communauté : leur emploi est d'étudier, d'enseigner les principes de la Religion aux enfans , & de chanter aux offices de l'Eglise aux jours destinez. Comme le chant de l'Eglise n'est qu'une chose accessoire à la Religion , qui est tres-utile pour élever les ames des fideles à Dieu, & pour y exciter tantôt des sentimens de charité & d'amour de Dieu ; tantôt pour faire naître en nos cœurs un regret sensible de nos pechez : on ne choisit pour ce noble emploi que les plus vertueux , sans considerer ni les grosses voix ni les foibles ; les bonnes mœurs & la vertu de ces jeunes Clercs les font recevoir pour les premiers Chantres : Un des Prêtres preside à la verité au chœur, quand on fait l'Office ; mais on a crû que c'étoit une chose bien au dessous de leur caractère, que de les attacher à un emploi , dont les jeunes Clercs peuvent s'acquiter , pen-

dant que les Prêtres sont occupez à travailler au salut des ames. L'étude, le chant & la priere font toute leur occupation durant cinq ans; & ensuite ceux qu'on voit disposez pour le ministere de l'Eglise, passent dans le Seminaire de l'Evêque encore pour autant d'années. Outre l'étude qui est leur principale occupation, ils passent ce tems à catechiser & instruire les jeunes enfans dans les Paroisses où on les envoie. On ne les ordonne Prêtres qu'à trente ans, & l'on ne se contente pas d'un peu d'exterieur, mêlé souvent d'hypocrisie, ni de l'ergo de l'école, pour les admettre à un ministere qui fait trembler les Anges. Il faut une vertu solide & éprouvée durant dix ans pour monter à un degré si sublime, & qui semble être élevé au dessus des forces humaines. Cet âge est un tems où l'on ressent un plus rude combat de la part des passions; & auquel chaque Clerc en particulier peut examiner si le Ciel l'a favorisé du don de la continence, pour ne point s'engager dans
une

une occasion presqu'inévitable de tomber dans le précipice. Combien en voyons-nous ailleurs qui, dépourvus des biens de fortune, & n'étant plus en état d'apprendre un métier pour subsister, s'engagent aveuglément dans ce Ministère si sacré, sans oser déclarer à leurs Directeurs la passion qui les agite, & qui est si opposée à la sainteté de l'emploi redoutable qu'ils entreprennent. Cela n'arrive pas dans l'Eutopie, on a pourvû à cet inconvenient terrible ; comme on a un soin tout particulier des Paroisses de la Campagne, on y met aussi de bons sujets ; on prend souvent de ces Clercs, qui ont été nourris & élevez dans l'Eglise, pour aller servir ces Paroisses par leur chant & par une école qu'ils tiennent avec beaucoup d'assiduité : lorsque par leur propre aveu, ils se sentent un panchant pour le mariage, on ne les estime pas moins, & on leur donne dans le Village où ils sont envoyez, une pension raisonnable sans casuel ; car on ne sçait ce que c'est que casuel dans cet Isle, comme

nous dirons dans la suite. Leur école & la pension de deux cens livres qu'on leur donne, suffit pour subsister honnêtement. Quoique Dieu ne les ait point apelé à une plus haute dignité, ils sont contens de leur sort, & se sauvent dans leur état mediocre, qui passe dans cette Isle pour un milieu entre l'état Ecclesiastique & celui de Laïque : cela fait que les Clercs qui n'ont pas de bien d'ailleurs, choisissent cet état médiocre plutôt que de s'engager témérairement dans le Sacerdoce si opposé à leurs inclinations interieures, préférant le salut de leurs ames à un honneur & à un interest qui ne dure qu'autant que la vie. Ces Clercs Laïques, que l'on appelle dans certaines Provinces (*Magister*) sont fort honorez dans l'Eutopie : ils sont tous bons Philosophes & bons Theologiens, capables de faire beaucoup de bien dans une Paroisse, & par l'exemple de leur vie quoi que mariez, & par leur chant qui édifie, & par leur capacité à bien instruire la jeunesse. Il est vrai que ce nom de

Magister a je ne sçai quoi de bas dans l'Europe ; mais il n'en est pas de même dans cette Isle , où ils sont souvent plus utiles que les Prêtres(qui se sont engagez aveuglément dans un si saint Ministère , contre la volonté de Dieu , & contre les reproches de leurs consciences) que l'on voit , hélas ! trop souvent être le scandale & l'opprobre de l'Eglise par leur vie peu reglée. Il me parut cependant , lors que je fis reflexion sur cette coutume de n'admettre au Sacerdoce que les Clercs âgez de trente ans , que c'étoit trop attendre , & voici l'objection que je me faisois. La vie est courte (me disois-je à moi-même) on a besoin dans l'Eglise de bons sujets , qui feroient d'autant plus de fruits , qu'ils travailleroient plus long-tems : vingt-cinq ans suffiroient (ce me semble) pour être en état d'entrer dans ce sacré Ministère. J'étois tout occupé de cette pensée, lorsqu'un Ami que je rencontraï, m'ayant vu rêveur, m'en demanda la cause : je la lui dis sincèrement, & voici comme il me parla. La

vie est courte , il est vrai ; mais doit-on mesurer un Ministère si redoutable par la durée de la vie ? Helas ! nous ne comptons pas dans cette Isle les années qu'un Prêtre employe à rendre service à l'Eglise ; mais nous comptons & pesons le zele , la charité & le desintéressement , avec lequel il rend ce service. Souvent un ministre du Seigneur fera plus de fruits en deux ans , & convertira plus d'ames , qu'un autre ne feroit en cinquante ans : d'ailleurs le bien que feroit un Prêtre depuis vingt cinq ans jusqu'à trente , est-il à comparer aux malheurs qui peuvent arriver & qui arrivent quelquefois , en élevant un jeune homme tout plein de ses passions , & sans experience , à une dignité qui fait trembler ? Lorsque Saül étoit agité de son démon qui le rendoit furieux ; David avec sa harpe calmoit ses fureurs : & c'est ce que nous pretendons faire en employant nos jeunes Clercs à chanter les divins Cantiques que S. Augustin appelle *Cantica fidelia*. Cantiques qui font germer les

semences de la Foi dans le cœur des Fidéles ; Cantiques qui chassent le démon , lorsqu'on en est agité ; Cantiques enfin qui inspirent des sentimens de pieté & de dévotion. Quoi ! un jeune homme sortant de l'école encore tout plein de l'amour de soi-même & enflé de sa vaine science , sera élevé à la dignité la plus sainte & la plus venerable ; on le verra tenir la place de Dieu sans avoir la science des Saints qui est bien differente de celle de l'école ? Nous ne sommes pas dans ces sentimens ; je veux bien qu'il s'en trouve parmi un nombre quelques-uns , que le bon naturel & la grace du Seigneur rendent sages avant le tems ; mais une hirondelle ne fait pas le printemps , & nous ne devons rien changer de nos regles & de nos maximes sur ce sujet : Vous serez bien plus surpris , quand je vous dirai que dans l'Eutopie , on ne permet pas à aucun Prêtre de confesser avant quarante ans ; mais nous reservons cette matiere à un autre chapitre. Convaincu par

de si fortes raisons, je fis à cet ami une instance qui me paroissoit assez probable: Comment voulez-vous, lui dis-je, que des parens, qui se sont souvent épuisés pour avancer un jeune homme, puissent payer une pension si long-temps dans une Communauté, cela épuiserait les familles, & chacun crieroit & s'éleveroit contre une loi si severe. Vous allez trop vite, me dit-il: ne sçavez-vous pas & ne l'avez-vous pas appris de nos habitans, que ceux qui ont un peu de bien ne la payent que deux ans & ensuite vivent aux dépens des Communautés, soit dans celles des Pasteurs ou dans celles des Evêques? Jamais les Curez n'ont plus de dix Clercs avec eux & quatre Prêtres zelez. L'on a trouvé le moyen d'établir un fonds pour leur subsistance; mais comme le moyen, dont on s'est servi, demande une grande discussion, permettez que nous en fassions un Chapitre particulier.

CHAPITRE IV.

*Où l'on marque les fonds établis pour
la subsistance des Commu-
nautez.*

COMME nos Peres avoient bien de la pieté, ils avoient fait de grandes fondations & pendant leur vie, & après leur mort. Cette multiplicité d'offices particuliers accabloient tellement les Prêtres & les Ecclesiastiques, qu'ils ne pouvoient s'acquiter de leurs obligations, qu'en chantant avec précipitation, & d'une maniere indigne de la Majesté de Dieu. Les Laïques en étoient scandalisez, & les Prêtres même convaincus de la maniere sainte avec laquelle on doit chanter les loüanges du Seigneur, avoient sincèrement qu'il valoit mieux retrancher tout ce qui étoit au de-là des Offices ordinaires, qui se chantoient avec édification des peuples, & beaucoup de

profit spirituel des Ministres qui s'en acquitoient en conscience & avec modestie & gravité. Outre cela on remarquoit le plus souvent que ces fondations acquitées les Fêtes & Dimanches, ne laissoient presque pas de tems aux Pasteurs pour instruire les Peuples que Dieu leur avoit confiez, & dont ils devoient rendre compte devant son Tribunal redoutable après la mort. Touchez de toutes ces raisons, on tint un Concile dans l'Eutopie fort celebre, où tous les gens sçavans & vertueux se trouverent. Après avoir imploré les graces du S. Esprit par une Messe solennelle qu'on chanta dans la Cathedrale de la ville de Macarie, & que l'on en fut venu aux avis, on ordonna à la pluralité des suffrages, qu'on ne feroit dorénavant que l'office ordinaire de l'Eglise, & que les revenus des fondations étant mis en masse, serviroient pour fonder les Communautéz des Paroisses. On donnoit quatre cens livres aux Prêtres; deux cens livres aux Clercs, huit cens livres aux Curez. De
forte

forte que dans une Paroisse ; il falloit trouver quatre mille quatre cens livres pour entretenir la Communauté du Pasteur qui avoit dix Clercs & quatre Prêtres qui rendoient service , soit en chantant l'Office, soit en administrant les Sacremens, ou en instruisant les Paroissiens. Si les fondations ne suffisoient pas , on y suppléoit par une taxe volontaire qui étoit peu de chose ; car afin de ne point charger trop les Paroissiens , on avoit réuni par ce même règlement les petites Paroisses aux grandes, en dédomageant, durant la vie seulement , les Curez qui avoient des Paroisses de petites étendue ; de sorte que toutes les Paroisses étant fort grandes & bien peuplées , les plus riches ne payoient, pour suppléer à ce qui manquoit à la masse des fondations , que quarante sols par an. Les Habitans de cette Isle m'ont avoué bonnement , qu'il leur coûtoit beaucoup davantage, quand ils étoient obligez de payer un casuel exorbitant. Je paye quarante sols tous les ans (me disoit un ami il

n'y a pas long-tems) en dix ans ce sont deux pistoles ; moyennant quoi je suis exempt de tout ce qu'on appelle casuel dans l'Europe. O Ciel ! qui a inventé ce mot ? Quoy ! il faut que les Ministres de Jesus-Christ venerables & par leur caractère & par les emplois sacrez qu'ils exercent , soient reduits à trouver leur subsistance parmi les morts ? Où en sommes-nous ? Cette pensée seule a paru si indigne de ces dignes Ministres, qu'elle a obligé les habitans d'Eutopie à faire un fond plus que suffisant pour entretenir ces Communautéz composées, comme j'ai dit, de quinze personnes toutes zelées pour la maison du Seigneur. Les habitans de cette Isle n'ont point eu de peine à se soumettre à un reglement si sage & si judicieux : car si on regarde le temporel, il y a beaucoup à gagner : suppose qu'un Habitant des plus riches paye en dix ans environ vingt livres ; il ne faut qu'un mort en sa famille pour le compenser au double de ce qu'il a payé tous les ans ; mais si nous considerons

le spirituel , qui est la seule chose qu'on doit peser dans la Religion , combien d'avantage en retire-t'on ? Rien ne se vend dans l'Eglise , & tout se fait d'une maniere desinteressée & digne de la grandeur du Souverain Estre , qui ne regarde qu'avec horreur ces ames basses & mercenaires , qui ne le servent que par interest. On fait tout gratis dans l'Eglise : Les Messes se disent par devotion ; on administre les Sacrements sans salaire ; on y enterre les morts sans aucune vûe d'un gain indigne d'un Prêtre ; la Paroisse même fournit les cierges dans les sepultures. On n'y voit pas ces combats de Bedeaux , qui enlèvent & dérobent (pour ainsi dire) les cires , pour deffendre les interests de leurs Maîtres , lorsqu'à peine on a dit les dernieres prieres pour le repos des ames pour lesquelles on prie. On n'y fait point parade d'un grand nombre de flambeaux , quatre cierges à l'Autel , & autour du corps du defunt , suffisent pour la pompe funebre , qui est (comme dit S. Augustin) plu-

toit la consolation des vivans, que le soulagement des morts. On met toute sa confiance dans le sacrifice qu'on y offre, dans les prieres des Fideles qui assistent aux funerailles, & dans le chant des saints Prêtres qui en font la ceremonie sans interest. Pour moi j'avouë que j'étois édifié lorsque j'entendois chanter une Messe des Morts avec tant de modestie & de devotion, qui paroissoit sur le visage de ceux qui la chantoient : au lieu que j'étois quelquefois scandalisé dans l'Europe, quand je voyois les faces de ces Prêtres mercenaires (pardonnez-moi ce terme) qui font retentir leurs grosses voix dans le Chœur, qui sont à la verité entendues des hommes, mais qui ne vont pas souvent jusqu'aux oreilles de Dieu, parce que leur bouche chante sans la participation du cœur; & cet encens de prieres, comme de mauvaise odeur, n'est pas porté par les Anges jusqu'au Trône de Dieu. Il n'est pas besoin parmi ces peuples d'Eutopie de faire des billets de mort ; chacun court aux fu-

nerailles lorsqu'on sçait que quelque Paroissien est allé paroître devant Dieu ; tout le monde s'interesse & court au sacrifice & aux prieres que l'Eglise fait pour le repos de l'ame de celui qui a passé des miseres de cette vie à une plus heureuse : & pour ne point interrompre le commerce des Marchands, & détourner les Artisans de leur travail ordinaire, j'ai remarqué une bonne coûtume de cette Isle, on fait ces sortes de ceremonies toûjours de grand matin ou sur le soir, afin que tous les Paroissiens, & ceux qui ont la devotion de prier pour les morts, puissent s'y trouver ; & que toute l'Eglise assemblée puisse faire une sainte violence à la misericorde du Seigneur, pour avancer le repos bienheureux de celui pour qui on adresse ses prieres. Nous avons une espece de tableau de cette devotion pour la priere des morts dans les confessions de S. Augustin. Quand les habitans d'Ostie eurent appris la mort de sainte Monique, quoiqu'étrangere à leur égard, ils prirent un soin

particulier de ses funerailles : ils s'assemblerent & vinrent en foule pour les celebrer avec pieté ; on n'y parle point de casuel ny d'interest : la charité seule leur fait faire cette ceremonie , sans que saint Augustin s'en soit mêlé. Voilà de la maniere que tout se fait dans l'Eglise d'Eutopie ; sans interest : il est vrai , & il le faut avouer , que ce n'a pas été sans peine qu'on a établi un fonds suffisant pour les Communautéz des Prêtres, en mettant en masse toutes les fondations. Les parens des Fondateurs ont un peu crié d'abord ; mais entre les raisons qu'on a déjà aportées, on leur a fait voir que ces sortes de fondations étoient oposées à un article de nôtre Religion , qui est la communion des Saints. Tous les Sacrifices (leur a-t-on dit) toutes les prieres, les jeûnes, & les autres œuvres de charité qui se font dans l'Eglise entrent dans son tresor spirituel ; & c'est à Dieu seul d'en appliquer le merite , selon les regles inviolables de sa Justice. Ainsi ne dites pas Voilà un Service que l'on dit pour l'

me de mon pere , ou pour un tel de mes
parens : ce Sacrifice est un bien spirituel
& public auquel vos parens auront
part , si Dieu le veut ainsi , & s'ils en
ont besoin. D'ailleurs pour les persua-
der davantage, on les prît par l'endroit
qui les tenoit plus au cœur, en leur mon-
trant clairement que les ames de leurs
peres profiteroient davantage des prie-
res & des sacrifices qui seroient tous ap-
pliquez en general , que si on acquitoit
leur fondation en particulier. Voulez-
vous (leur dit-on) que de votre fonda-
tion il n'y ait que l'ame de celui qui l'a
faite qui en retire tout le merite ? Sup-
posé que cela se fasse selon les ordres
immuables du Seigneur, on vous prou-
vera encore que l'ame du Fondateur y
perdroit beaucoup. Pour un Sacrifice
que l'on offre deux ou trois fois l'an, au-
quel il auroit seul part, il seroit privé
des merites d'un nombre infini de Sa-
crifices qui se font tous les jours dans
l'Eglise, & qui entrent dans la commu-
nion des Saints, auxquels tous les Fide-
les ont part. Balançant ainsi le profit

spirituel des ames de leurs pères , & voyant plus d'avantage de l'autre côté; ces fondations, par un consentement unanime de toute l'Eglise d'Eutopie, furent mises en fond pour la subsistance des Prêtres de chaque Paroisse, sans autres obligations que d'offrir à Dieu les sacrifices & les prieres ordinaires pour tous les Fideles en general. J'ai fait une longue digression qui sembleroit être hors de sa place , puisqu'il ne s'agissoit, selon le titre de ce chapitre, que des fonds qu'il a falu trouver pour la subsistance des communautéz des Paroisses : mais il étoit naturel , & c'étoit une suite nécessaire , en rapportant de quelle maniere on a établi ces fonds, de dire que tout se faisoit gratuitement dans l'Eglise d'Eutopie; qu'on n'y parloit point de casuel , ni de fondations, ni de retribution pour la sepulture des morts , ni d'aucun interest pour l'administration des Sacremens. Mais auparavant de finir ce chapitre , il faut que je raporte une chose particuliere, & qu'on auroit peine à croire. Un des

Senateurs de l'Eglise, qu'on appelle ordinairement Marguilliers dans l'Europe, m'a assuré (& c'étoit un homme de probité) qu'à la fin de l'année les quatre mille quatre cens livres pour la subsistance des Prêtres étant payées, il restoit encore de la masse des fonds, & de ce qu'on levoit sur les Paroissiens, qui étoit peu de chose pour chaque particulier, plus de deux mille livres pour assister les pauvres; ce qui n'est pas difficile à croïre, ayant eû la précaution de faire les Paroisses très-grandes, afin que la somme qu'on devoit repartir sur tous les Paroissiens, fut moins grande & moins à charge: ce fondement établi vous pouvez conjecturer, ou pour mieux dire être convaincus, avec quel desintéressement tout se fait dans l'Eglise d'Eutopie.

CHAPITRE V.

Du chant de l'Eglise , des personnes qui y sont employées , & des jours destinez pour cette divine occupation.

LEs peuples d'Eutopie étant persuadés que le chant de l'Eglise ne contribué pas peu à exciter & entretenir dans les cœurs des Fideles le feu sacré de l'amour de Dieu ; & ayant lu dans les confessions de Saint Augustin quels mouvemens de pieté il forma dans son ame agitée des troubles des passions, ont un soin tout particulier de faire en sorte que les Ministres de Jesus-Christ s'acquittent de ce noble emploi avec toute la modestie & toute la décence qu'on doit apporter à une action si sublime , si relevée , & qui approche de si près l'occupation toute sainte des Anges & des Bienheureux. Les Pseaumes (dit S. Chrysostome) sont comme une divine trompette qui anime au

combat les Fideles, qui les réjoüit dans leurs tribulations, qui les console dans leurs peines, & qui les enleve jusqu'au Ciel, & les unit aux chœurs celestes qui chantent éternellement les loüanges du Seigneur : comme ces peuples connoissent la foiblesse de l'homme, dont l'esprit ne peut pas toujours être attaché à Dieu, sans qu'il ne se glisse quelque relâchement, ils ont retranché & abrégé par l'autorité de leurs Evêques assemblez l'Office de l'Eglise, mais ils ont compensé ce retranchement par une occupation toute spirituelle. Les Matinées qu'on y chante les Dimanches & les Festes ne contiennent jamais plus d'un Nocturne, & c'est comme un délassement de l'esprit après une meditation serieuse. Le Prêtre qui doit presider à ce chant, accompagné des autres Ministres, étant entré dans l'Eglise, & après avoir adoré le Sacrement de nos Autels, lit tout haut dans un lieu élevé un sujet de meditation sur le Mystere dont on celebre la Feste, ou sur l'Evangile du jour, ou sur quelque autre

matiere de pieté. Après avoir par une meditation d'une demi heure échauffé & ranimé (pour ainfi dire) l'amour de Dieu dans leurs cœurs , tout pleins de ce feu sacré , ils chantent ces divins Cantiques , & donnent tant de devotion & de pieté , que je peux avoier , que je n'ai jamais senti tant de defir de me donner entierement au Seigneur , que lorsque j'entendois les Pseaumes d'un si saint Roi chantez avec tant de zele & de ferveur. Les Matines & Laudes ne durent jamais qu'une heure , dont la meditation qui les precede est comme une sainte preparation pour mieux s'acquiter de cet emploi tout divin. Mais que cette heure est bien employée ! Qu'elle attire de benedictions du Ciel ! Que ce chant touche d'ames ! Quand j'entendois chanter ces saints Ministres du Seigneur , je m'imaginois être déjà par avance dans le Ciel. Helas ! (disois-je en moi-même) chante-t-on ces-divins Cantiques dans l'Europe d'une maniere si touchante? y est-on embrasé de l'amour de

Dieu, comme on est dans l'Eutopie, quand on les entend chanter ? Se sent-on plus porté vers Dieu, en entendant cette divine tempeste qui nous excite à combattre avec un courage invincible pour les interests de Jesus-Christ ? En verité bien loin d'être édifié du chant de l'Eglise dans l'Europe, il fait souvent pitié : on se precipite, & l'on voudroit avoir fini lorsqu'on le commence, sans considerer qu'on fait sur la terre ce que font les Bienheureux dans le Ciel, & que par nôtre chant plein de zele nous attirons sur nous & sur nos freres ses benedictions, ses graces & ses faveurs : & en effet je considere le chant de l'Eglise comme un saint apprentissage de l'exercice sacré, & de l'occupation toute divine qui doit occuper les ames Bienheureuses durant l'éternité. Comme les choses les plus saintes tombent peu à peu, lorsqu'elles sont trop communes, non point par leur nature qui est toujours la même, mais par la foiblesse de l'homme, on a eû un soin tout particulier de bien ménager les jours

de dévotion & du chant de l'Eglise. On chante dans les Cathedrales l'Office comme dans l'Europe ; mais comme nous dirons dans la suite les Chanoines sont tous venerables vieillards qui ont blanchi dans le ministere de l'Eglise ; & qui comme les cygnes chantent avec d'autant plus de mélodie & d'édification qu'ils approchent du tombeau. Dans les Paroisses, comme il y a beaucoup d'autres soins qui occupent les Prêtres, il n'y en a jamais qu'un seul qui preside au chant où les dix Clercs assistent avec la dernière assiduité : on y chante les Matines & Vespres les Dimanches & Fêtes seulement ; les jours de travail on se contente de faire les prières du matin à une heure qui precede le travail ; & ensuite on chante Prime tous les jours pour attirer sur les Paroissiens les secours dont ils ont besoin pour le bien spirituel & temporel de leurs familles ; & comme cela dure peu, & que cela se fait de bonne heure, presque tous les Paroissiens y assistent, & ensuite s'en vont à leur travail ordi-

naire : ceux qui ont la devotion d'entendre la Messe , entendent celle du Prêtre qui monte à l'Autel ensuite de Prime ; la journée étant finie on chante Complies , & ensuite on fait la priere du soir & chacun se retire chez soi : mais de quelle maniere s'en retournent-ils ? avec une modestie d'Ange , tout pleins de l'esprit de Dieu : on achève la journée , & auparavant le repos chaque pere de famille donne la benediction à ses enfans , comme un autre Tobie , & prie le Seigneur de les conserver dans l'innocence durant le cours de la nuit ; cela fait , on repose tranquillement jusqu'au matin qui les appelle à ces mêmes devoirs de pieté : ainsi les jours , les mois & les années se passent dans les mêmes exercices de devotion , sans interrompre , ou le negocié des Marchands , ou le travail des Artisans. Dans les grandes Fêtes où l'Eglise nous met devant les yeux , & rappelle en nôtre memoire quelque Mystere qui est l'objet de nôtre foi , le chant se fait entendre avec plus de gra-

vité & d'édification, mais on n'en augmente pas l'Office : on fait renaître dans ces jours toute la ferveur de la piété que demande une solennité que l'Eglise celebre avec plus de magnificence, non pas par les ornemens somptueux dont on se sert dans ces jours, mais par le feu sacré de l'amour de Dieu, qui semble se ranimer & s'augmenter, selon l'intention de l'Eglise, par la meditation du Mystere ou du Saint dont on celebre la Feste. On ne voit pas dans l'Eutopie des chappes qui brillent par l'or & l'argent, pendant que les Ministres qui les portent n'ont souvent que des cœurs de plomb. Pour mettre quelque distinction des jours ordinaires d'avec ceux qu'on appelle solennels, on voit tous les Prêtres & les Clercs revêtus d'aubes sans chappes, que l'on ne porte que dans les processions indiquées, lorsque la pluie pourroit gâter les ornemens de fin lin, dont les Ministres du Seigneur sont revêtus qui marquent par leur blancheur que le doit être la pureté de leurs cœurs.

Ces chappes , dont on se sert dans les tems pluvieux , sont faites d'un bon drap sans ornemens où il y a une espee de cocluchon qui couvre la teste : mais bien loin de servir d'ornemens dans l'Eglise ; quand on est rentré un Bedeau les resserre dans le Vestiaire , & chaque Ministre de l'Autel paroît avec son aube , ce qui m'a paru beaucoup plus majestueux & plus simple que ces chappes si magnifiques , qui ne servent aujourd'hui que pour une vaine pompe , contre l'usage ancien qui a porté les premiers Fideles à s'en servir dans les tems fâcheux des orages , & qui ne servent de rien en nôtre siecle , où l'or dont elles sont brodées est trop précieux pour l'exposer à perdre son éclat hors des Eglises dans un tems de pluye : Les bâtons d'argent ne sont point en usage dans l'Eglise d'Eutopie ; comme ceux qui presidoient autrefois au chant portoient de petites baguettes , & alloient de côtez & d'autres pour avertir doucement & sans bruit ceux qui détonnoient , sans chappes & sans

bâtons d'argent, on a apporté quelque remede à ce défaut ; le soin qu'on a eü de disposer les Clercs au commencement, au milieu & à la fin du Chœur, toujours attentifs au chant qui se fait avec beaucoup de modestie & d'un ton fort réglé, a fait que la marche des Chappiers dans le Chœur a paru inutile aux Eutopiens, persuadez qu'ils sont que ce n'est pas le faste pompeux des ornemens qui attire & touche le cœur de Dieu, mais la devotion & la ferveur avec laquelle on chante ses loüanges; & en effet tout doit être propre dans l'Eglise; mais simple & sans faste, le chant n'étant agréable à Dieu comme un encens précieux qui s'élève avec une bonne odeur jusqu'à son trône, que lorsqu'il sort d'une bouche sainte & d'un cœur animé de l'esprit du Seigneur: sans cela le chant accompagné de beaux ornemens n'est qu'un vent qui frappe l'air & ne va pas plus loin. Je faisois reflexion il n'y a pas long-tems sur la conduite de ces peuples & sur les raisons qu'ils ont eües de

retrancher près de la moitié de l'Office divin dans les Paroisses, ayant composé ce retranchement par des meditations serieuses & spirituelles. Pourquoi (me disois-je à moi-même) changer un ordre établi depuis si longtemps ? Nos Peres n'étoient-ils pas plus sages que nous , ou le sommes-nous plus qu'eux ? Ne devons-nous pas suivre leurs traces ? Ils étoient tous gens de bien & vertueux. Il est vrai , mais dans ces siècles heureux outre le long Office de l'Eglise les Ministres du Seigneur s'appliquoient encore à la meditation de sa Loy : ils en étoient tout penetrez ; & cet Office de l'Eglise si long qu'il fût , n'étoit pour eux qu'un délasement de leurs serieuses meditations ; mais aujourd'hui qu'on ne donne presque rien à l'esprit , & qu'on chante ces divins Cantiques souvent par une malheureuse habitude, presque sans pieté & sans devotion, les habitans d'Eutopie n'ont-ils pas bien fait de donner une partie à la meditation , & une partie au chant de l'Eglise qui se

fait avec beaucoup plus d'édification, après (comme dit le Prophète) que le feu sacré de l'amour de Dieu s'est échauffé dans le cœur ? On peut considérer en effet l'oraison mentale, & le chant qui est une priere vocale, comme un composé de corps & d'ame. L'Oraison de l'esprit en est comme l'ame, & le chant comme le corps : & le moyen d'animer ce chant si divin de soy-même, si le cœur n'est échauffé auparavant par la priere de l'esprit qui le doit preceder & l'accompagner autant qu'il dure ? Quel effet produit le chant sans l'esprit ? Que fait la lettre & les mots prononcez sans en être touché dans le fond de l'ame ? On a crû dans cette Isle qu'il y avoit une si grande nécessité d'unir les sens des paroles que l'esprit comprend, & dont il est touché, avec ces mêmes paroles que la bouche prononce, qu'ils ont mieux aimé abréger l'Office que de le chanter sans attention : Le plus ou le moins ne fait rien à l'égard de Dieu qui regarde les cœurs, & non pas la longueur de l'Of-

fiçe: On ne voit pas chez eux ces Chantres mercenaires qui n'entretiennent leurs grosses voix que par l'yvrognerie & la débauche, dont les mœurs sont si peu réglées qu'ils ne meritoient pas d'avoir la dernière place parmi les Laïques: Bien loin de penetrer le sens des Pseaumes qu'ils chantent, à peine peuvent-ils prononcer avec gravité des paroles si saintes. Il vaudroit bien mieux n'entendre que ces foibles voix, mais animées de l'esprit de Dieu, que d'entendre mugir (pour ainsi dire) ces gros Chantres, dont le tonnerre de la voix sort plutôt de leur large poitrine, que de leurs cœurs rétreffis à l'égard de Dieu dont ils chantent les loüanges avec si peu d'attention: comme ces peuples sont justement persuadez que ceux qui chantent plus haut dans l'Eglise ne sont pas toujours ceux qui se font entendre du Ciel, ils ne choisissent que les plus vertueux pour ce noble emploi, gens mortifiez & qui inspirent de la devotion au moment qu'ils commencent un Pseaume. Je ne sçai

de quelle maniere s'est glissé dans l'Euro-
pe d'employer à un œuvre si sainte
& si venerable des gens qui , ayant à
peine les premiers principes du Chri-
stianisme l'exercent grossierement &
d'une maniere basse , & cela à cause
qu'ils ont une grosse voix ; mais le Sei-
gneur des Armées qui demande le
cœur & non pas la voix , se met-il en
peine que ses loüanges soient chantées
dans son Eglise par ses enfans avec des
voix de tonnerre , pourvû qu'ils les
chantent avec un cœur droit & sincè-
re : cet abus ne regne pas dans l'Euro-
pie , où on ne choisit que les plus hon-
nestes gens pour ces sortes d'emplois
si leurs voix ne se font pas bien enten-
dre des hommes , leurs cœurs crient
bien haut dans le Ciel , & leurs soupirs
entrecopez montent jusqu'au trône
de Dieu , qui répand ses benedictions
& ses graces sur ceux qui chantent
ses loüanges avec un cœur contrit &
humilié : Voilà en quel sentiment sont
les peuples d'Eutopie à l'égard du
chant de l'Eglise : mais voyons com-

me ils passent les jours de Dimanches
& Fêtes.

CHAPITRE VI.

*De quelle maniere les Habitans de
cette Isle celebrent les Diman-
ches & les Fêtes.*

Dieu ayant donné à l'homme six
jours pour travailler , & s'étant
réservé le septième , afin que les hom-
mes qui le connoissent pussent s'occu-
per durant ce saint Jour au culte du
Seigneur , & le consacrer tout entier à
son service : On a eu un soin tout parti-
culier dans l'Eutopie de l'employer
dans des œuvres saintes & consacrées
au souverain Etre. Lorsque je voyois
ces Habitans occupez depuis le matin
jusqu'au soir , soit dans l'Eglise, ou dans
leurs familles à des exercices pieux &
qui inspiroient de la dévotion , je be-
nissois mon naufrage & rendois graces
au Ciel de m'avoir fait aborder dans un

lieu tout consacré au Seigneur. Quelle difference ne vis-je pas alors entre ces peuples & ceux de l'Europe ? Les Européens n'ont point d'autre Dieu que les habitans de l'Europe, ni d'autre Religion que la leur, pour ce qui regarde les Catholiques ; cependant il n'y a aucun rapport entr'eux : Les uns croyent avoir satisfait à leurs obligations quand ils ont entendu une basse-Messe les Dimanches & Fêtes ; le plus souvent sans modestie & sans attention à la grandeur du Mystere, auquel ils ont le bonheur d'assister. C'est assez pour eux, ils ont satisfait au precepte, sans faire reflexion sur le nom seul de Dimanche ; ils passent le reste du jour en divertissemens, & peut-être en des actions criminelles, dans le tems même qu'ils doivent appaiser la colere de Dieu, & se sentent irrité. On appelle le Dimanche le jour du Seigneur ; ce n'est donc pas le jour de l'homme : il lui appartient tout entier ; & c'est un vol des plus criminels, lorsqu'on se sert de la moindre partie d'un Jour si sacré pour satisfaire

ses passions dereglées. Plût au Ciel que nos Compatriotes de l'Europe eussent vu aussi-bien que moi comment les peuples d'Eutopie employent les jours consacrez au Seigneur! qu'ils changeroient bien de sentimens. Ces peuples éloignez sont tellement persuadez que ces saints Jours appartiennent au Dieu du Ciel, & non pas à eux, qu'ils n'osent faire la moindre promenade pour délasser leurs esprits fatiguez par les exercices de pieté auquel ils ont employé ce saint Jour. Leur tems est tellement partagé le Dimanche, qu'il ne leur en reste qu'autant qu'il faut pour les besoins naturels, & pour entretenir leurs familles des instructions que leur Pasteur leur a faites à la Messe & après les Vêpres du jour. Dès le matin ils assistent à la prière & à la meditation qu'on fait avant Matines, où ils joignent leur chant avec celui des Ecclesiastiques; ensuite ils entendent une basse-Messe, après laquelle on fait une instruction pour les Domestiques: les peres de famille y restent quelquefois, selon

qu'ils se trouvent disposez ; mais ordinairement pour ne point se lasser dans ces emplois continuels de dévotion, ils s'en retournent chez eux pour prendre quelque soulagement corporel. Après s'être délassés ils s'en vont à la Messe de Paroisse, qui se celebre avec toute la dévotion possible, & de la part du Pasteur, & du côté des Paroissiens : le Curé y fait son Prône, mais de quelle maniere se fait-il ? Il ne se sert point d'une éloquence profane comme dans l'Europe, où les Prédicateurs ont pris le style du Barreau plutôt que celui de saint Paul, qui avoüoit bonnement qu'il ne prêchoit pas l'Evangile de Jesus-Christ avec des termes persuasifs & avec une éloquence vaine & fade qui frappe les oreilles, mais qui ne va point jusqu'au cœur. Sans suivre l'ordre des Evangiles des jours, le Pasteur, à l'exemple des Peres de l'Eglise, prend un Evangile entier, ou quelque Epître de S. Paul, ou quelque livre de l'Ancien Testament, le paraphrase, & explique chaque verset d'une maniere la plus

intelligible ; & après avoir expliqué un chapitre , il fait une morale courte à la vérité , mais forte sur ce qu'il vient d'expliquer , & finit ainsi son Prône : il ne quite jamais un Evangile , ou quelque autre livre qu'il a commencé , qu'il ne l'ait achevé ; chaque Paroissien a le livre en main que le Pasteur explique : il lit les versets & en entend l'explication ; de sorte qu'en peu d'années un Pere de famille sçait fort bien une grande partie de l'Ecriture Sainte , & devient capable d'en donner des instructions à sa famille. Je trouvois d'abord cette maniere de prêcher un peu extraordinaire , mais quand je m'aperçus insensiblement du fruit , je cessai de m'en étonner : & en effet la Religion n'est établie que dessus de certains faits ; on a donc la dernière obligation de s'en éclaircir pour en avoir une plus grande veneration , & une idée plus haute & plus relevée. Le moyen de connaître ces faits dans l'Europe où on les rapporte par lambeaux , & dont on fait quelquefois des applications ou-

trées, & souvent contre le sens de la lettre : il est bien plus naturel & plus utile de sçavoir ces faits miraculeux, & de les entendre expliquer de suite. Souvent un seul fait expliqué ne fait point d'impression sur l'esprit de l'Auditeur; au lieu que quand il entend un enchaînement de prodiges que le Seigneur a faits en faveur des Israélites & des Chrétiens, son esprit est tellement étonné, qu'il ne peut qu'il n'aye une veneration toute particuliere pour le Dieu qu'il adore & pour la Religion qu'il suit, & dont il observe les saintes maximes. Helas! sçait-on dans l'Europe la Religion de nos Peres? On apprend les premiers principes dans le Catechisme lorsqu'on est enfant; mais à peine en reste-t-il dans un âge avancé quelque souvenir dans l'esprit; & ce souvenir est si peu de chose qu'il se dissipe peu à peu; de sorte qu'à la fin on ne sçait plus qu'en general & avec confusion ces mêmes principes de la Religion. On évite cet inconvenient dans cette Isle; après ces Catechismes qui

font comme un abrégé de la Religion, on a un soin tout particulier que les enfans n'en demeurent point là ; par le moyen des estampes qui leur plaisent, on leur apprend l'histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament ; on leur fait remarquer ce qu'il y a de plus considérable dans chaque Image, & l'on fait tous ses efforts pour imprimer dans ces jeunes esprits la crainte & l'amour qu'ils doivent avoir pour le Tout-puissant, qui a fait tant de prodiges dans tous les siècles. Si l'estampe représente le châtimement d'un coupable, ou les vertus d'un homme de bien, on prend occasion de leur inspirer la haine du vice & l'amour de la vertu : ces enfans accompagnans leurs Peres à la Messe, & à la prédication du Pasteur les Dimanches & les Fêtes, se conservent de plus en plus dans les principes d'une foi ferme & solide : ils entendent au Prône des choses qu'ils sçavent déjà à demy, & ont moins de peine à comprendre ce qu'on dit à tous les Fideles plus âgez ; le secours des peres de famille ne sert

pas peu à les bien instruire: le soir après la Messe & Vêpres ne croyez pas qu'on prenne aucun relâche ; ce saint Jour est tout entier consacré au service de Dieu & à de saintes occupations : après souper on lit ce que le Pasteur a expliqué, & les enfans se font un plaisir de rapporter au père de famille ce qu'ils ont retenu ; & si leur mémoire leur a été un peu ingrate , le pere & la mere leur en font ressouvenir , & rapportent en abrégé les leçons de morale qu'on peut retirer de ce qu'on a expliqué ; ainsi il ne faut pas s'étonner si les Catholiques de cette Isle vivent avec tant d'innocence & de vertu, tout pleins qu'ils sont de la connoissance de la Loi du Seigneur qu'ils apprennent avec tant de soin & qu'ils meditent avec tant d'assiduité : s'il arrive quelque Feste , pour ne point interrompre l'explication du livre de l'Ecriture sainte qu'on a commencé , & que l'on continuë ces jours de Festes , on ne fait jamais le panegyrique du Saint dont on fait l'Office avec beaucoup de pieté ; on se contente

seulement de lire à haute voix pour l'édification des Fideles les principaux points de sa vie, afin qu'ils en retirent quelques instructions pour la conduite & le reglement des bonnes mœurs ; & en effet à quoi servent le plus souvent ces éloges des Saints ? Peut-on en tant dire qu'ils meritent ? On a beau faire des applications outrées & les élever par une éloquence souvent peu chrétienne au-dessus de Dieu même, on n'augmentera pas dans le Ciel le degré de leur beatitude, & les peuples n'en retireront pas grand profit : au lieu qu'en lisant un abrégé de leur vie d'une manière simple chacun y trouve selon son état quelque action à imiter : l'homme a ses passions, & pour les surmonter il faut avouer que l'exemple des Saints sert beaucoup dans les panegyriques ; on entend une partie de leurs actions à la vérité, mais la manière de les rapporter est si fardée & si poudrée (pour ainsi dire) qu'elle a beaucoup de rapport à la teste de ces vains Predicateurs qui en font le recit. Quel

le creance voulez-vous que les Auditeurs aient aux paroles d'un Predicateur, lorsqu'il fait l'éloge de la mortification d'un Saint avec une teste blanche comme un cygne ? Il a jeûné ce Saint (dit-il) ; il s'est mortifié ; il paroïsoit dans la vie comme un squelette animé, & comme un cadavre vivant affoibli par les jeûnes continuels : mais que servent les paroles ? Croira-t-on que vous êtes persuadé de la verité que vous prêchez, lorsqu'on vous voit avec les habits d'Eglise tout mondain ? Mais nous parlerons des Predicateurs dans un autre endroit ; il suffit de dire ici que les habitans d'Eutopie ont eû quelque raison de se contenter de lire les jours de Festes la vie en abrégé des Saints, sans en faire aucun éloge inutile. Je me suis un peu écarté de mon sujet, revenons à la maniere de ces Peuples pour les jours consacrez au service du Seigneur : c'est un crime chez eux de passer la moindre partie de ces saints jours dans tout ce qui regarde les affaires temporelles ; un Marchand ne fait

jamais de compte avec ses debiteurs. Un Notaire hormis les Testamens ne fait point d'actes publics : les boutiques des Barbiers sont fermées lorsque les Eglises sont ouvertes : les gens d'étude même feroient scrupule de lire dans ce saint tems autre chose que les Homelies des Saints Peres qui regardent la solemnité du jour. Vous pouvez concevoir de là quelle exactitude n'aportent point les Eutopiens à reprimer & à corriger la malheureuse coutume des Peuples d'Europe, qui réservent ces saints Jours pour le jeu & la débauche. Je suis témoin oculaire du châtiment dont furent punis deux habitans d'Eutopie pour avoir été au cabaret un Dimanche, même après l'Office divin : étans convaincus du fait, & ne pouvant en disconvenir, ils furent excommuniés deux mois, pendant lequel tems il ne leur fut pas permis de se trouver dans l'assemblée des Fideles, ces malheureux furent tellement contrits, & cela fit un si bon effet qu'on n'a jamais ouïy parler depuis, que :

qui que ce soit ait commis la même
faute : ce n'est pas que ces peuples
soient tellement ennemis des petits di
vertissemens qu'ils ne se trouvent en
semble quelquefois , plutôt pour ci
menter l'amitié & entretenir la charité
entr'eux , que pour satisfaire une pas
sion qu'on appelle yvrongnerie : mais
ces petits divertissemens ne se font ja
mais les jours de Dimanches ou de Fê
tes ; on les reserve tout entiers à la pie
té & aux devoirs indispensables des
Chrétiens ; quand ils le font, c'est dans
des jours où l'homme peut se délasser
de ses peines & de ses occupations se
rieuses , & qu'il peut prendre quelque
heures d'un jour que le Seigneur lui a
donné pour vacquer à ses affaires : mais
où se font ces repas , est-ce au cabaret
ou dans les lieux encore plus dange
reux ? Chaque famille à l'exemple de
Tobie , traite ses parens & ses amis ;
mais ces repas sont des repas de chari
té ; tels que faisoient autrefois les pre
miers Chrétiens ; chacun en sort avec
la même innocence qu'il y est allé, sans

violer les regles de la sobriété, & sans parler d'autre chose que de ce qui regarde les bonnes mœurs, & de tout ce qui peut les rendre bons Chrétiens : il faut cependant avouer (autrement ma Relation ne seroit pas sincère) que les gens qui n'ont pas les commoditez chez eux pour recevoir leurs amis vont quelquefois au cabaret ; mais jamais les jours de pieté & de dévotion ; on leur a permis d'autant plus volontiers, qu'ils ont représenté qu'ils se comporteroient dans ces lieux publics avec autant de modestie & de prudence que s'ils étoient chez eux, & que ce n'étoit que le défaut des meubles nécessaires qui leur faisoit demander cette permission : & en effet ils sortent de ces lieux dangereux avec autant de modération qu'un Bourgeois sort de chez son ami qui lui a donné un repas. J'ai souvent admiré la bonté des mœurs des habitans d'Eutopie, & malgré mon application & les reflexions que j'ai faites, je ne pouvois en penetrer la cause, un hazard me la fit connoître ; j'entrai

un jour chez un Bourgeois de mes amis, où je vis cinq ou six enfans, j'embrassai celui qui me sembloit être le plus aîné ; je fus fort surpris quand il me dit que ces enfans n'étoient pas les siens, mais que ceux que je voyois vivoient chez lui en échange d'un pareil nombre qu'il avoit donné à ce même ami pour mieux élever dans la crainte de Dieu. Cette bizarrerie & cet usage d'élever les enfans hors de chez leurs parens me parût si étrange que je voulus m'en éclaircir ; & voici ce qu'il me dit de l'éducation des enfans dans l'Eutopie. Cela paroîtra surprenant, mais il me convainquit par de si fortes raisons que je me laissai persuader que cette coutume avoit ses utilitez. Quoique cette matiere ait quelque rapport au bon reglement de l'Eglise de ces Peuples, elle en est un peu éloignée : cependant je croi que cette digression sera point desagréable au Lecteur, qu'elle servira pour le délasser.

CHAPITRE VII.

De l'éducation des Enfans d'Eutopie.

Nous avions (me dit ce Bourgeois) une jeunesse peu réglée dans les premières années de nôtre établissement dans cette Isle ; & si son dérèglement eût continué, à peine verrions-nous quelque marque du Christianisme, que vous voyez presentement établi avec tant de piété : on y donnoit tous les soins ; on enseignoit aux jeunes gens les principes de la Religion avec assiduité ; on veilloit sur leur conduite, & cela sans pouvoir venir à bout de cette jeunesse incorrigible : on prévoyoit cependant les malheureuses suites, & chacun étoit convaincu que si on laissoit croître le vice, il n'y auroit plus de remède, & que la Religion tomberoit peu à peu par le libertinage des enfans ; on fit plusieurs assemblées pour remédier à ce mal naissant & pour en cher-

cher la cause, mais en vain. Après
d'assemblées inutiles, un vieillard
leva & parla en cette maniere : Mes-
sieurs, je voi l'embarras où vous êtes
& où nous sommes tous pour mieux
gler la jeunesse qui commence à se cor-
rompre dans cette Isle ; depuis que
nous nous assemblons je me suis ap-
pliqué à en connoître la cause, & voi
ma pensée : il faudroit qu'à l'âge de
cinq ou six ans les enfans fussent élevés
ailleurs que chez leur pere, & que pour
éviter de payer des pensions, qui pour-
roient être à charge aux familles, on
fit des échanges de ces mêmes enfans
tel qui en auroit trois les enverroit chez
un ami qui lui en donneroit autant
élever avec beaucoup de soin. A cette
proposition chacun éclata de rire, &
le bon Vieillard auroit passé pour
visionnaire & pour un cerveau démen-
té par le grand âge, s'il n'avoit appuyé
sa proposition par des argumens si solides
que peu à peu on se laissa persuader
qu'il n'avoit point tout-à-fait tort. Vo-
ici ce qu'il dit dans une assemblée

celebre: si je n'avois à combattre que les sentimens de la nature, qui a imprimé dans les peres un amour & une tendresse si violente pour les enfans, j'aurois gardé un silence éternel, & j'avouerois sincerement que l'éloquence la plus sublime n'aura jamais assez de force pour établir un reglement auquel je vous exhorte de travailler, afin qu'il réussisse pour le bien de nôtre jeunesse, & pour empêcher sa corruption, qui pourroit éteindre en elle l'amour de Dieu qui est l'ame de nôtre Religion: Mais étant l'avocat de la raison & le deffenseur de la verité que dois-je craindre? Si je m'expose à paroître ridicule, ce ne sera qu'à l'égard de ceux que l'amour paternel aveugle, & qui obscurcit tellement les lumieres de la raison, qu'ils ne la peuvent écouter sans se lever d'abord contre ceux qui la proposent: Je suis pere comme vous, Messieurs, & je connois trop presentement les fautes que j'ai faites dans l'éducation de mes enfans; on les élève dans la famille, & l'amour paternel qui ne

peut jamais se démentir, se faisant
connoître à cette jeunesse produit des
effets funestes : Les jeunes gens sont
trop persuadés de l'amour indulgent
des Peres, pour en craindre les châ-
mens lorsqu'ils commettent quelque
faute, & c'est ce qui leur donne la li-
berté de se licencier. Outre cela la fa-
miliarité avec laquelle ils vivent chez
leurs parens leur fait perdre peu à peu
le respect, la crainte ensuite se dissipe
& n'ayant plus de frein qui puisse les
retenir dans leur devoir, en quel dé-
sordre ne se précipitent pas les jeunes
gens ? Helie étoit un homme de bien,
Prêtre du Seigneur zélé pour mainte-
nir ses Loix ; cependant la tendresse
paternelle l'aveugla d'une telle ma-
niere, que l'impunité de ces indignes
enfans leur attira une fin malheureuse,
& causa une mort funeste à ce pere
trop indulgent, qui ne les avoit point
châtiés dans leurs déreglemens, d'où
vient aujourd'hui que les enfans ont si
peu (je ne dis pas de respect pour leurs
parens) mais de soumission à leurs or-
dres

dres? D'où vient qu'ils les méprisent souvent & qu'ils ne les regardent que comme des Etrangers? en voici la raison: ils se sont accoutumés dès leurs tendres années à converser avec eux, ils en ont été souvent caressés, & par cette familiarité ils ont reconnu le foible de leurs parens, & ces impressions de jeunesse s'augmentant de jour en jour après la désobéissance, le mépris se glisse insensiblement, & l'arbre étant devenu grand il est impossible de le redresser. Voilà la source malheureuse de la corruption de nôtre jeunesse; cependant on y peut remédier en transplantant ces jeunes plantes de bonne heure, qui changeront de nature étans dans une terre étrangère: les donnant à élever à un ami qui donneroit par échange les siens, on éviteroit tous les inconveniens qui peuvent arriver; rien ne se passeroit qui tendît à la corruption des mœurs; on ne souffriroit rien dans les enfans de ce qu'un père aveuglé de l'amour paternel pourroit excuser; ainsi les enfans toujours dans

le devoir deviendroient honnestes gens ; & lorsqu'ils seroient dans un âge où ils seroient capables de connoître le bien d'avec le mal , ils rentreroient chez leurs peres dans un état parfait ; alors ils sçauroient ce qu'ils doivent à Dieu , à leurs parens & à leur patrie , & suivant les saintes regles qu'ils auroient succées avec le lait , ils continueroient le cours de la vie dans une grande soumission aux ordres de ceux qui leur ont donné la vie , qu'ils employeroient utilement & d'une maniere qui feroit plaisir aux peres. Retranchez donc, Messieurs, cette coûtume dangereuse d'élever les enfans en la maison paternelle , & vous verrez les avantages que vous retirerez de vôtre Ordonnance , & qui paroîtront dans la suite des tems plus clairs que le jour ; mais sur tout , que les enfans uniques qu'on élève avec une tendresse criminelle , & dont nous voyons tous les jours des exemples funestes , dont les parens semblables aux singes les étouffent pour les trop embrasser , soient éloignez de

leur enfance de la maison de ceux qui leur ont donné la vie : ces peres contribuent beaucoup à les corrompre par cet amour naturel, qui n'étant point partagé semble se renfermer tout entier dans leur idole : permettez-moi ce mot : ils font un Dieu de leur enfant, les fautes les plus criantes ne sont que bagatelles ; ainsi que peut-on esperer d'un enfant qu'on eleve si mal ? Quel progrès fera-t-il dans la vertu & dans les bonnes mœurs ? L'argent ne lui manque point pour satisfaire ses passions ; toujours dans les jeux, & dans une malheureuse habitude de mal faire ; quelle esperance peut-on concevoir du reste de sa vie ? J'ai plus de soixante ans ; mais je peux rendre ce témoignage, & mes Contemporains pourront vous le témoigner, que les plus débauchez de l'Eutopie, si bien réglée qu'elle soit, ont toujours été ces enfans uniques, qui ayant été corrompus dès leur jeunesse par une trop grande indulgencè de leurs peres, se sont ensuivis aller aux plus grands de-

sordres qui causent le scandale de notre Eglise, d'ailleurs si bien réglée & si sainte. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire touchant l'éducation des enfans; vous en ordonnerez ce qui vous plaira: Sur tout, je vous prie de faire attention que cela regarde d'assez près le bien de l'Eglise & du Public, pour mieux peser vos suffrages, & de ne les pas donner du bonnet & à veüe de clocher, mais de suivre la raison, l'expérience, & les mouvemens de votre conscience.

Toute l'Assemblée donnoit d'abord dans les sentimens de ce venerable Vieillard, & sans doute on auroit fait un decret absolu touchant l'échange des enfans pour le bien de leur éducation, si un autre Vieillard venerable, & par ses cheveux blancs, & encore davantage par sa probité, ne s'étoit levé & opposé aux sentimens de celui qui avoit parlé le premier; & voici en abrégé sa harangue:

Je suis trop persuadé, Messieurs, que les premieres impressions qu'on nous

donne d'une affaire s'effacent avec beaucoup de peine de l'esprit humain ; le genie de l'homme est comme une table polie, les premiers caracteres qu'on y grave y demeurent, & quoique le burin y fasse quelque changement, cependant on y voit toujours quelque reste de ce qu'on a voulu effacer : on a apporté tant de raisons pour vous persuader cet échange des enfans, que je doute fort de les pouvoir effacer de vôtre memoire ; mais pour avoir le malheur de parler le dernier, dois-je pour cela trahir le bien public, & ne point défendre l'amour paternel que l'on accuse & que l'on condamne avec peu de justice ? Dois-je me taire, lorsqu'il s'agit d'un reglement qui regarde toute l'Eutopie ? Dois-je donner teste baissée dans les sentimens d'un particulier, quand il s'agit du bien Public ? Non, non, Messieurs, il faut tout balancer dans ces sortes de reglemens, voir le fort & le foible, les utilitez & les desavantages qui en pourront revenir ; & après cela on pourra statuer & faire un

juste decret. Quelles peines ne souffrent point les parens pour subvenir aux besoins de leurs familles ? On les voit occupés jour & nuit, toujours dans l'embarras ; & ce qui donne le mouvement à tous ses soins, est sans doute l'amour paternel qui les fait agir. Voulez-vous priver ces mêmes peres, toujours occupés de leur travail, du soulagement & de la consolation qu'ils trouvent dans le tems des repas avec leur petite famille qui leur fait plaisir, & qui les débarrassent de l'accablement qu'une infinité d'affaires leur a causées ? Ne m'avouerez-vous pas, Messieurs, que l'éducation des enfans demande bien du soin, bien des veilles, & bien des peines ; comment voulez-vous qu'un pere étranger qui élève les enfans d'un autre puisse & veuille se donner tant de soins pour des enfans qui ne le touchent point de bien loin ? Si un pere aveuglé de l'amour naturel fait bien des fautes dans l'éducation de ses enfans, combien un étranger en fera-t-il par la négligence & par le peu d'attache qu'il aura pour

ces enfans qu'il élève ? Il les regardera comme des enfans qui ne le touchent en aucune maniere , fans souvent se mettre beaucoup en peine de leur conduite. S'il en faut venir à l'expérience , n'en verrons-nous pas de ces enfans échangez aussi mal instruits que les autres ? Balancez donc , Messieurs , les maux que peut produire l'amour aveugle d'un pere ; mais n'oubliez pas en même tems ceux que l'indifférence d'un pere étranger peut produire : ce n'est pas la coutume dans cette Isle de donner des nourrices étrangères aux enfans, mais quand la foiblesse ou quelque maladie de la véritable mere empêche qu'elle ne les nourrisse au sortir de son sein , & qu'on est obligé pour conserver la mere de hazarder les enfans à la nourriture d'un lait qui ne leur est point naturel , combien en arrive-t-il d'accidens ? Supposé que les enfans n'en souffrent rien , l'amour maternel n'est-il point partagé entre la mere & la nourrice ? En effet, les enfans ont souvent plus de tendresse pour

celles qui les ont allaités que pour celles qui les ont enfantés. Que dirons-nous de ces pères étrangers qui auroient élevé les enfans de leurs amis ? L'amour de ces enfans ne seroit point partagé ? Ne verrions-nous pas souvent qu'ils auroient plus de penchant pour ceux dont ils auroient reçu leur éducation, que pour leurs véritables pères ? Ainsi ce seroit contribuer au peu d'amour que les enfans ont pour leurs parens, & renverser l'ordre de la nature : On veut éviter un mal, mais sans y penser on s'engage insensiblement dans un plus grand. L'amour des enfans envers leurs pères contribue beaucoup à la vie civile, & ce lien si étroit qui unit les parens ensemble, joint aussi les amis & les Marchands dans leur négoce. Voulez-vous, Messieurs, rompre ce lien ? Voulez-vous faire du monde un cahos & une confusion étrange ? L'amour des enfans à l'endroit de leurs parens est bien foible, l'expérience ne nous l'apprend que trop, si vous voulez cependant encore l'affa-

blir encore davantage par un projet inouï & tout-à-fait extraordinaire. Voilà, Messieurs, les raisons que j'avois à vous dire pour le bien public, vous en ordonnerez ce qu'il vous plai-

Après avoir balancé les raisons de l'un & de l'autre, on cueillit les voix, les suffrages furent fort partagez; de sorte qu'on ne pût rien décider ce jour-là; mais dans la première assemblée qui se tint peu de tems après on ordonna que les enfans uniques seroient absolument élevez dans une famille étrangere, pour les garantir des funestes effets que cause ordinairement l'amour aveugle des peres & meres; qu'à l'égard des autres enfans on ne faisoit point de loy là dessus; qu'on exhortoit seulement les parens de les élever ailleurs que chez eux, & que selon les avantages qu'on retireroit dans la suite de cette éducation étrangere, on en pourroit faire une obligation par un arrest universel: ce decret qui n'imposoit de loi, ni d'obligation à person-

ne, mais qui exhortoit seulement de servir de ces échanges pour le bien des familles & l'avantage des enfans, fit un si bon effet dans nôtre Isle qu'il y a peu de Peres aujourd'hui qui ne donnent leurs enfans à élever à leurs amis, & qui ne retirent tous les jours de nouveaux sujets de joye d'une coûtume si utile. Vous avez demeuré assez long-temps dans l'Eutopie pour connoître à fond le bon reglement des familles. Vous voyez (me dit cet Ami) comme la jeunesse y est bien réglée ; S. Chrysostome disoit autrefois que les maisons des particuliers étoient autant d'Eglises, tant on y remarquoit de pieté & de vertu dans les peres & les enfans : Nous pouvons, grâces au Ciel, dire la même chose de nos familles ; la charité en est comme l'ame ; la crainte de Dieu maintient tout le monde dans son devoir ; le respect qu'on a pour ces peres étrangers ne sert pas peu pour bien régler la jeunesse ; on y fait la priere le soir & du matin quand on ne peut aller à l'Eglise : ce qui cause le déreglement

des enfans est ordinairement l'oisiveté; le pere de famille a un soin tout particulier de les occuper; toutes les heures sont remplies de telle manière qu'il ne reste aucun vuide durant le jour; les jeux innocens auxquels on occupe la jeunesse dans le tems de la recreation, la délassent de ses occupations; les jeux publics sont tellement deffendus dans cette Isle qu'il n'y en a pas un seul: de certains faineants, qui étant corrompus ne cherchent qu'à corrompre les autres, & sur tout la jeunesse, s'étoient ingerez d'établir des jeux publics, sous pretexte que ces jeux étoient innocens, & ne servoient que pour délasser un peu les esprits; mais les Senateurs de la République voyant les dangereuses consequences de ces établissemens pernicious s'y opposerent, & par la rigueur des châtimens auxquels ils condamnerent ces libertins qu'ils apelloient les pestes publiques, & par leur vigilance à extirper les racines de ces maux; en sorte que depuis ce tems-là personne n'a osé y penser; en effet, quand il n'y

auroit que la perte du tems que l'on
passe dans ces sortes de jeux , ne seroit
ce pas une raison suffisante pour les dé-
fendre absolument dans une Républi-
que chrétienne ? Mais combien d'au-
tres vices attirent-ils après eux ? les
blasphêmes , les querelles , les débats ,
les meurtres même , ne sont-ils pas
souvent autant d'effets malheureux
qui naissent dans ces lieux empoisonnés
& consacrez à l'ennemi de nôtre sa-
lut ? Ceux qui gouvernent nôtre Répu-
blique ont été tellement convaincus
des desordres qui peuvent naître , &
qui naissent le plus souvent de ces jeux
publics , que par un Arrest authentique ,
ils ont condamné à dix ans de prison , &
à une amende pecuniaire tous ceux qui
tiendroient ces jeux publics ; & dans
cet Arrest on les traite comme des ex-
communiez , & comme des suposts du
démon , dont il se sert pour s'introdui-
re dans le monde Chrétien afin d'y re-
gner. Nôtre jeunesse n'ayant pas l'oc-
casion de se corrompre dans ces lieux
dangereux , & se trouvant plus souven-

à l'Eglise qu'aux jeux, faut-il s'étonner qu'elle soit si bien réglée? D'ailleurs ces peres étrangers, persuadez qu'ils sont qu'on a beaucoup de soin de leurs enfans, se donnent tout entiers à veiller sur la conduite des enfans de leurs amis; rien ne leur échape de tout ce qui se passe à la maison, tout y est réglé selon les maximes de l'Evangile: comme ces peres de familles ont beaucoup d'occupation pour leur négoce & leurs affaires particulieres qui pouroient les détourner du soin de l'éducation des enfans, ils ont un grand secours de la part des Maîtres d'Ecole, qu'on ne reçoit qu'après avoir été bien examinez, & pour leurs bonnes mœurs & pour la capacité; car ces sortes d'emplois ne sont pas donnez à ceux qui ayant perdu le tems de leur jeunesse, & mené une vie peu réglée, tâchent de trouver de quoi vivre dans le travail d'une école à laquelle ils ont recours au défaut d'un métier: Nous ne choisissons ici pour un emploi de la derniere consequence que les plus vertueux des Clercs, que la

divine Providence n'a point appellez au Sacerdoce, qui dans un état mediocre ne laissent pas de donner un bon exemple aux écoliers qu'ils ont sous leur conduite ; ils conferent souvent avec les peres de famille, & découvrent les bonnes qualitez de leurs disciples, & les mauvais panchans qu'ils ont remarquez en eux : ainsi de concert avec les parens, on entretient & fomenté les bonnes dispositions des jeunes gens à la vertu, & on apporte les remedes nécessaires pour empêcher que ces mauvais panchans au vice ne s'augmentent dans la jeunesse : Voilà ce que me dit cet Ami ; & faisant en particulier reflexion sur tout ce qu'il m'avoit dit, j'examinai à fond la conduite des jeunes gens : en verité je n'ai jamais rien vu de si bien réglé ; tout ne respire parmi eux que la pieté, que la modestie & l'attache à la Religion : je ne pouvois m'empêcher de louer les bienheureux habitans de cette Isle d'avoir une jeunesse si sage ; plût à Dieu que dans l'Europe on élevât les enfans de la même

me maniere ! Mais , hélas ! à quoi pensent les parens dans nos climats ; à leur donner cet air du monde ; à les élever dans la vanité ; à les entretenir dans la mollesse ; à les rendre plus effeminez que les femmes même ? Pour la Religion & la vertu , ce sont des choses auxquelles on ne pense pas ; pourvû que les enfans fassent bien une reverence ; qu'ils ayent la teste blanche comme un vieillard ; qu'ils sçachent un peu de galanterie auprès des Dames , voilà (dit-on) des enfans qui promettent beaucoup. Quel abus ! On élève des enfans pour être un jour capables de plaire au monde , & pour bien jouer leurs personages sur la scene ; & on ne pense pas à les bien former pour le Ciel. Un pere semble s'aplaudir quand il voit son fils se distinguer par ce grand air du monde ; & ce malheureux ne s'afflige pas , quand ce fils avec ce grand air , n'est qu'un composé de vanité & d'orgueil , & qu'il prend justement le chemin de se perdre. Quand est-ce qu'un pere a entretenu son fils des

obligations du Christianisme ? Quand est-ce qu'il lui a fait voir la beauté de la vertu, & la laideur du vice ? Horace tout Payen qu'il étoit, avoit bonnement qu'il avoit les dernières obligations à son pere, de la bonne éducation qu'il lui avoit donnée dans les entretiens familiers qu'il avoit eus avec lui. Voyez mon fils, lui disoit-il, comme on parle d'un tel, qui a été surpris dans une mauvaise action : s'il le vouloit porter à suivre la vertu, il lui mettoit devant les yeux quelque homme de bien & l'exhortoit de l'imiter. Voilà ce qu'il devroient faire les peres de famille. Y a-t-il quelques personnes vertueuses dans la ville ou dans le lieu où ils demeurent, ils doivent les proposer pour exemples à leurs enfans, & les porter à suivre leurs traces ? Y a-t-il quelque débauché qui soit la fable du peuple ? Pour les détourner du vice, ils doivent leur mettre souvent devant les yeux l'infamie que ce malheureux s'attire par sa mauvaise vie : Ces exemples font impression sur l'esprit des jeunes

gens, & les frappent davantage que les exhortations les plus pressantes ; mais on n'y pense pas : Un Noble pour marque de sa noblesse donne une épée à son fils à l'âge de six ans, au lieu de lui donner un livre, comme si sa noblesse étoit en danger de n'être pas connue si ce fils ne portoit pas à son côté un instrument dont il ne peut encore se servir. Les habitans d'Eutopie raisonnent autrement ; leur premier soin est de rendre leurs enfans bons Chrétiens, & lorsqu'ils les voyent affermis dans une solide piété, ils en forment de bons Sénateurs pour gouverner & rendre la justice, & de grands Capitaines pour défendre l'Etat dans le besoin : ils en forment enfin de bons habitans pour le négoce & pour les arts. Quoiqu'ils ayent chez eux des mines d'or & d'argent, ils ne s'en servent point pour orner les habits des enfans, qui sont modestes en toutes choses : ces métaux sont employez aux dépenses nécessaires des familles, & pour en assister les pauvres : leurs habits propres, mais simples,

leur attirent beaucoup d'estime , & sont convenables à la Religion chrétienne qu'ils professent , & qu'ils préfèrent à toutes choses.

CHAPITRE VIII.

Avec quelle dévotion les Eutopiens celebrent & entendent la Messe.

Saint Ambroise nous a dit autrefois que les prodiges les plus surprenans semblent perdre leur prix , par l'habitude qu'on a de les voir : Est-ce rien de plus grand & qui surprenne plus que le cours du Soleil , & que ses différentes routes , qui en formant le jour , font en même tems la diversité des saisons ? Cependant ce miracle continu ne touche pas les hommes , & n'attire pas leur moindre attention ; ils sont accoutumés à voir naître le Soleil & à le voir coucher dans les ondes de l'Océan ; & cette habitude de le voir paroître & disparaître quand les ombres

de la nuit aprochent fait qu'ils n'y pensent presque pas, quoyque ce soit le plus grand prodige que l'Auteur de la nature ait jamais mis au jour. On peut dire la même chose de l'adorable Sacrifice de nos Autels; quoique ce soit la chose du monde la plus sacrée, la plus sublime & la plus élevée au-dessus des sens, cependant parce que ce Sacrifice est souvent réitéré, & semble être commun, on y assiste avec peu de pieté, & souvent avec scandale. Il y a deux choses à considérer dans la matière de ce Chapitre; l'une regarde les Ministres de Jesus-Christ; l'autre regarde les enfans qu'il a adoptez. Commençons par ces dignes Ministres d'Eutopie, & voyons comme ils celebrent la sainte Messe, & avec quelle charité ils aprochent de l'Autel du Seigneur.

On croira sans doute que ces Prêtres offrant ce divin Sacrifice sans interest, se dispensent souvent de l'offrir, n'en retirant aucune retribution? Mais qu'on raisonneroit mal si on avoit d'eux cette indigne pensée. Est-ce qu'un gain

fordide auroit plus de force sur les cœurs de ces vertueux Prêtres que l'amour de Dieu qui les presse ? Est-ce qu'une vile aumône qu'on donne aux autres Ministres feroit plus d'effet que la grace du Seigneur qui les porte à s'approcher de l'Autel, pour y recevoir des benedictions du Ciel infiniment plus grandes & plus précieuses ? Non, sans doute ; & s'il y a des Prêtres dans l'Europe aveugles jusqu'au point que l'attache à l'argent les fasse monter à l'Autel, cela n'arrive point dans cette Isle ; le pur amour de Dieu, & les avantages de l'Eglise portent ces saints Prêtres à offrir & renouveler souvent le Mystere de nôtre Redemption : ce sont des personnes toutes consacrées au culte du Seigneur, qui par leur extérieur expriment en quelque manière le Mystere adorable qu'ils renouvellent si souvent ; ils sont mortifiez, modestes & de la dernière humilité : quand ils ne diroient rien, ils prêchent avec plus de force que s'ils employoient les paroles les plus persuasives. Revêtus de

habits Sacerdotaux ils montent à l'Autel avec une modestie d'Anges ; rien de plus recueilli ; rien de plus attentif au Mystere qu'ils vont celebrer, & qui fait trembler les Puissances du Ciel : la dévotion qui paroît peinte sur leur visage inspire la pieté dans les cœurs les plus endurcis. Je n'étois pas bien pieux (je l'avouë) quand je suis arrivé dans cette Isle ; mais le moyen de ne point changer quand on voit les Prêtres du Seigneur si recueillis à l'Autel , qu'ils semblent être les Anges du Dieu des Armées , & autant de Mediateurs entre le Createur de l'univers & les hommes ? On ne sçauroit exprimer combien de benedictions celestes ils attirent sur le peuple par les sacrifices offerts avec tant de charité & d'amour de Dieu. Helas ! où en sommes-nous dans l'Eutopie ? Voit-on ces dignes Sacrificateurs ? Voit-on ces Prêtres mortifiez monter à l'Autel du Seigneur ? Le besoin d'une retribution mercenaire , plutôt que l'amour de Dieu, ne les porte-t-il point à se revêtir des habits sacrez , tout op-

posez à la disposition de leurs cœurs.
Helas ! je le dis , & je devrois me taire ;
mais peut-on cacher ce qui paroît tous
les jours à nos yeux ? Qu'on ne croie
pas que ce soit une envie de médire
de satyriser qui me fait parler ; Dieu
m'est témoin que ce n'est que la dou-
leur dont j'ai le cœur percé qui m'ou-
vre la bouche , & qui me fait dire
ce que je voudrois taire : mais le moyen
de cacher des déreglemens si manifestes ?
Quand je voyois dans l'Europe un Pré-
tre frisé & poudré , d'un air tout mon-
dain , avoir la temerité & l'effronterie
de se placer au milieu du Createur & de
ses creatures pour en être le Média-
teur , je tremblois pour luy , & j'approu-
vois avec juste raison que la colère
d'un Dieu justement irrité par les pé-
chez & du Sacrificateur & du Peuple
ne tomba plutôt sur le Mediateur que
sur ceux qu'il vouloit reconcilier avec
le Seigneur. Vous le sçavez (grand
Dieu) & vous sondez les secrets de
mon cœur : Vous sçavez , dis-je , que
je n'avance rien pour diminuer l'hon-

neur & le respect aveugle qu'on doit avoir pour une dignité qui donne de l'envie aux Anges , n'y ayant rien de plus relevé & de plus sublime. La Relation que je fais de la pieté des Prêtres d'Eutopie n'est que pour donner à nos Ministres une haute idée de leur état, & pour les exhorter à correspondre à la sainteté qu'une condition si élevée au-dessus des autres demande d'eux. Pour rentrer en eux-mêmes qu'ils jettent les yeux sur les dignes Prêtres de cette Isle : poussent-ils la débauche jusqu'au moment que l'aiguille d'une horloge, & non pas la crainte de Dieu les empêche de boire davantage ? Ont-ils des commerces criminels, & s'approchent-ils de l'Autel pour les mieux cacher sous le voile trompeur d'une piété sainte ? Cherchent-ils à manger les bons morceaux, & à employer les amônes & le bien du Crucifix à des usages illicites & tout-à-fait profanes ? Les Prêtres de cette Isle sont de véritables Prêtres ; ils s'abstiennent quelquefois de dire la sainte Messe, mais ce

n'est que pour mieux se recueillir
pour s'approcher de l'Autel avec plus
de ferveur & de dévotion : personne
n'est scandalisé quand un Prêtre s'
loigne de l'Autel pour quelques jours
personne n'en murmure ; personne en
fin ne lui en fait un procez ; on a trop
d'estime pour ces saints Prêtres, & l'on
est persuadé qu'ils ont de trop bonnes
raisons & des motifs trop purs, pour
qu'il y ait quelqu'un assez téméraire
qui condamne leur conduite, quand
ils s'abstiennent quelquefois d'offrir le
Sacrifice adorable de nôtre Redem-
ption. Juge-t-on de la bonté & de la
vertu d'un Chrétien par les fréquentes
communions ? Il est vrai que ce de-
vroit être un préjugé de ses bonnes
mœurs : mais enfin s'il étoit permis de
juger (l'Apôtre le deffend) nôtre juge-
ment ne seroit-il pas mieux établi sur
les bonnes mœurs & sur une conduite
irreprochable, que sur ces marques ex-
terieures de piété qui servent souvent de
masque pour tromper les peuples ? Non
n'estimons pas dans l'Eutopie les Mini-
stres

des de l'Eglise par les Sacrifices frequens qu'ils offrent au Seigneur ; & nous ne diminuons point l'estime & le respect que nous devons avoir pour leur dignité , lorsqu'ils s'abstiennent quelquefois d'offrir à l'Autel le Sacrifice, qui est le plus agreable au Souverain Estre , quoiqu'il soit toujours avantageux de l'offrir le plus souvent que l'on peut ; mais nous les estimons par leur vie bien reglée, & l'édification qu'ils nous donnent par leurs bonnes mœurs les met à l'abri de tout ce qu'on peut dire. Ils soutiennent parfaitement bien la qualité de Mediateurs entre Dieu & les hommes ; quand on les voit dire la Messe, il semble qu'eux-mêmes tiennent la place de Jesus-Christ, & qu'ils sont autant de victimes qui s'offrent pour le salut des Peuples tant ils sont mortifiez : il est vrai que dans ce Sacrifice Jesus-Christ s'offre à son pere & renouvelle d'une maniere non sanglante le Sacrifice qu'il a offert sur le Calvaire pour le salut de tous les hommes ; mais ces dignes Mi-

nistres sont tellement penetrez de l'amour de Dieu & de celui de tous leurs freres , qu'ils paroissent être unis au Sauveur du monde & s'offrir avec lui comme autant de victimes pour obtenir une effusion de graces abondantes sur le peuple Chrétien pour lequel ils prient. Faut-il s'étonner qu'à l'exemple des Prêtres , les Catholiques d'Eutopie ayent tant de pieté à la sainte Messe ? Ils sont tout penetrez du Mystere qu'on y renouvelle , & entrent dans les mêmes sentimens de ces saintes femmes qui assisterent à la passion du Sauveur sur le Calvaire : un torrent de larmes découloit de leurs yeux , & ces Peuples pleurent interieurement & compâtissent aux douleurs du Fils de Dieu : ces saintes femmes avec un cœur contrit & humilié avoient toujours les yeux colez (pour ainsi dire) sur le venerable instrument de nôtre salut ; & les Eutopiens toujours attentifs à la grandeur du Mystere , ne détournent jamais la vûe du lieu sacré où ce Sacrifice se fait & s'acheve : Elles &

voient penetrées de l'amour tendre & sensible qu'elles avoient pour le Fils de Dieu attaché à la Croix : & les Peuples de cette Isle pour suivre leurs traces ont tout en Dieu par un excez d'amour qui regne avec empire sur leurs cœurs ; & penetrez de ces motifs si pressans entendent la Messe avec la dernière dévotion. Ils tâchent d'attirer sur eux une partie de cette source de graces qui s'est répanduë sur tous les hommes, & qui se répand encore sur tous les Fideles, en renouvelant le mystere de la Redemption, d'où dévalent toutes les benedictions du Ciel sur ceux qui y assistent avec des sentimens de pieté & dignes de la grandeur de Dieu. Mais avoions la verité, voit-on dans l'Europe ces dignes Catholiques assister à ce redoutable Mystere avec tant de dévotion ? Ce n'est point moi qui fais cette Relation sincere de ce que j'ai vû pratiquer dans l'Eutopie, j'ay mes freres : Dieu seul connoît la disposition des cœurs : mais en vérité quand je voi des gens, qui en se

trompant eux-mêmes, se croient fausement être les enfans de Dieu & du Dieu des Armées, qui peut par le moindre souffle les réduire au neant, assister à ce redoutable Mystere comme s'ils assistoient à une comedie, ou à quelque rendez-vous: quand je les voi, dis-je, tourner la teste de côté & d'autre sans pieté, sans attention au Mystere, sans fléchir les genoux devant ce Dieu formidable qui doit condamner un jour ces impietez; je doute fort en quel rang je les dois mettre. De leur donner le nom de Chrétiens, ils en sont tout-à-fait indignes. Quel nom leur pourroit-on donner? Je n'ose dire mon sentiment. Mais pourquoi trahir la verité? Pourquoi laisser ces lâches Chrétiens dans un assoupissement criminel? Pourquoi ne les point réveiller dans leur sommeil létargique? Helas! on a beau faire, le monde sera toujours opposé à la Religion, & quoiqu'on puisse dire ces Chrétiens, dont l'esprit est tout rempli des maximes pernicieuses de ce siecle, assisteront toujours à la sainte

Messe comme les bourreaux de Jesus-Christ, mettant pour un moment le genouil en terre, plutôt pour se moquer du Sauveur que pour l'adorer: Je voudrois de tout mon cœur que ces gens sans pieté eussent vû une seule fois les peuples d'Eutopie durant la Messe, je suis bien convaincu qu'ils changeroient de conduite, comme j'ai changé moy-même, édifié que j'étois de leur modestie, de leur pieté, & de l'attention avec laquelle ils y assistoient; & en effet la reflexion qu'un Chrétien doit faire, est de se persuader que pour s'acquiter du precepte de l'Eglise, on doit employer le tems précieux qu'on passe dans une action si sainte avec le dernier ménagement & une entiere attention à tout ce que fait le Ministre du Seigneur à l'Autel. Ses pas, & toutes ses actions saintes sont autant de symboles mystérieux qui rappellent en notre memoire ce qu'un Dieu homme a fait & souffert pour le salut de tous les hommes. Mais il me semble que j'ai parlé assez de cette matiere. Si le doigt

du Tout-puissant ne touche ces Catholiques peu zelez pour leur salut, & s'il ne les porte à imiter la pieté des peuples d'Eutopie, c'est en vain qu'on leur donnera des avis salutaires.

CHAPITRE IX.

Des Prédications, & des Prédicateurs de l'Isle d'Eutopie.

DAns le commencement de la République de cette Isle, les Missionnaires étant pleins de l'esprit de Dieu, s'acquitoient de ce noble emploi de la prédication avec tant de zele & de charité que tous les habitans en étoient si touchez, que sans autre secours, les fideles se portoit d'eux-mêmes à aimer Dieu, à se détacher des vanitez du monde, & à observer avec grand soin la Loi du Seigneur: mais comme les choses les plus saintes dégènerent insensiblement lorsqu'elles ne sont point soutenues par l'esprit de

Dieu & le secours du Ciel ; après la mort de ces Missionnaires , précieuse devant le Seigneur , il se glissa un certain abus dans l'administration de la parole de Dieu qui auroit causé de grands desordres , si les Evêques zelez & les Senateurs de la République ne s'y fussent oposez de bonne heure , & n'eussent coupé les racines d'un mal si dangereux : on voyoit de jeunes Prêtres , portant le nom d'Abbez , nouvellement sortis des maisons saintes établies pour leur éducation ; mais dont l'exacte pratique des vertus , gênante pour eux , les avoit rebutez : On les voyoit , dis-je , paroître en public , plus apprêtez dans les vêtemens de leur ministère que les femmes de Theatre ; & d'un air fastueux plein de presumption se mêler d'enseigner de venerables vieillards qui avoient blanchi dans les exercices de pieté , pendant que leur vie donnoit du scandale , & que leurs paroles compassées tendoient plutôt à établir leur vaine réputation , qu'à augmenter le Royaume de Dieu. Durant

le tems que ces sortes de Ministres prêchoient dans l'Eutopie, cette premiere ferveur de nos Peres, que nous avions succée avec le lait, s'évanoüissoit de jour en jour; & s'ils eussent continué, au lieu du Christianisme qui subsistoit dans sa derniere perfection, on ne verroit plus aujourd'hui que son phantôme, & qu'une image grossiere & confuse. Les Evêques zelez pour le bien de l'Eglise, & penetrez jusqu'au coeur des mauvais effets des discours trop étudiés de ces Prédicateurs mondains & peu Apostoliques, assemblerent un Concile: où on agita plusieurs questions, & comme on m'en a fait un récit sincere; & que d'ailleurs il me paroît très utile, je ne serai pas fâché de rapporter toutes ces questions de la maniere qu'elles ont été proposées.

Dans ce celebre Concile composé de venerables Vieillards, sur le visage desquels on voyoit je ne sçai quoi de triste & d'accablant; on commença par une question qui sembloit être opposé à la Religion: On demanda d'a

bord s'il étoit expedient de prêcher :
Toute l'Assemblée se récria fortement
contre cette proposition. Quoi ! vou-
lez-vous (dit-on) laisser les Peuples
dans l'ignorance de la Loy ? Voulez-
vous qu'ils soient Chrétiens de nom ,
sans connoître à quoi les engagent les
preceptes du Dieu qu'ils adorent ? La
parole du Seigneur , dit S. Chrysosto-
me , est comme un fleuve qui doit tou-
jours couler : Supposé que peu de gens
puissent de ces eaux salutaires , qui re-
jaillissent jusqu'à la vie éternelle , faut-
il pour cela arrêter le cours de ce fleu-
ve sacré ? Peut-être s'en trouvera-t-il
quelqu'un qui puisera, lorsqu'on y pen-
séra le moins avec la cruche de la foy ,
ces eaux sacrées qui pourront le con-
vertir & purifier ensuite les taches de
son ame. Pour moy (dit un S. Prêtre)
je suis tellement persuadé de la force
& de la vertu de la parole de Dieu , qui
est comme un glaive à deux tranchans ,
qu'il faut absolument , ou qu'il y ait de
l'obstacle de la part des Auditeurs , qui
vont souvent à la predication comme à

un spectacle prophane , sans la disposition qu'ils sont obligez d'aporter pour entendre avec fruit la parole du Seigneur ; ou que les Predicateurs trop vains , se prêchant plutôt eux-mêmes que le saint Evangile , mettent comme une barriere & un obstacle tout-à-fait opposé à l'effusion des graces de Dieu : c'est ce qu'il nous faut examiner dans cette Assemblée. Chacun a son sentiment : Si les Predicateurs , soit par un vil interest , ou par vanité altèrent la parole de Dieu , & ses Oracles sacrez , se rendant des Ouvriers confusibles de la vigne du pere de famille , je suis aussi persuadé que les Auditeurs ne pechent pas moins , lorsque portez par une vaine curiosité , ou quelquefois par des motifs criminels , ils ont la temerité avec ces dispositions peu chrétiennes d'entendre la parole de la Vie. Ainsi, Messieurs , il nous faut remedier aux dereglemens des uns , & ne pas oublier les autres , afin que Dieu benissant les Predicateurs , & aprouvant les saintes dispositions des Fideles qui les écou-

rent, répandent sur eux le torrent de
ses graces ; qu'on voye revivre chez
nous l'Esprit du Seigneur qui anima
nos Peres , & qui a conservé assez long-
tems la Religion dans sa pureté , par le
zele & le desinteressement de nos pre-
miers Predicateurs de l'Evangile. Voi-
là ce qu'on dît d'abord dans ce Conci-
le : Et quand on vint à cuëillir les voix
les unes après les autres , chacun dit
son sentiment , & l'apuya par un dis-
cours peu long à la verité , mais fort &
patetique. Celui qui parla le premier
parût un peu outré , mais on l'excusa
facilement à cause de son zele pour la
défense de la Religion : Ne devons-
nous pas être surpris , dit-il , & saisis
du dernier étonnement quand nous
voyons les Predicateurs prêcher toute
autre chose que l'Evangile ? Saint Paul
se glorifioit autrefois de ce qu'il ne prê-
choit que Jesus-Christ crucifié , non pas
avec des termes persuasifs , mais avec
la vertu du Seigneur qui operoit des
miracles , qui avoient bien plus de for-
ce pour persuader les Auditeurs , que

sans se corriger, parce que le cœur n'est pas gagné par des motifs plus relevez, qui donnent une idée de la Religion, qui a plus de force pour convaincre les esprits, que ces vaines exagerations de la laideur du vice ? Cependant ces jeunes Predicateurs pleins d'orgueil & d'ambition donnent là - dedans, & croient avoir bien prêché, lorsqu'avec des termes bien choisis, ils ont fait une belle peinture d'un vice : sans connoître quel est l'emploi d'un veritable Ministre de l'Evangile, ils donnent des applaudissemens à ce vain Predicateur, qui a eû plus de desir de se faire un nom dans le monde, que d'augmenter le nombre des enfans de Dieu dans le Ciel. Où en sommes-nous, Messieurs, devons-nous nous attacher plutôt aux beaux termes qu'aux mysteres & aux maximes de l'Evangile ? Quand on est persuadé de la verité qu'on prêche, se met-on en peine de la farder & de lui donner des ajustemens empruntez, qui la défigurent plutôt que de lui donner de l'éclat ? La verité toute nue, & sans

ces vains ornemens d'une éloquence prophane, ne paroît-elle pas assez belle d'elle-même pour nous porter à l'aimer ? Exilons pour toujours de l'Isle d'Eutopie cette vaine éloquence qui ne doit être reçûë que dans les affaires qui regardent la République. Ayant une populace à maintenir dans le devoir, & qui se mutine fort souvent, on a besoin de cette éloquence du siècle pour calmer ces esprits turbulents qui pouroient exciter quelque desordre, s'ils n'étoient retenus par une personne d'autorité & de poids, qui apaise par son discours fort & patétique ces peuples émûs, & prests d'en venir à une sédition : mais pour ce qui regarde les Predicateurs, ont-ils besoin de tant d'art & d'artifice ? Il ne s'agit que de rapporter simplement les veritez révélées par le Saint-Esprit, & d'en tirer une morale forte, pour regler selon les maximes de l'Evangile les mœurs des Fideles. Hugues de saint Victor, dont nous avons ici les Ouvrages, ne dit-il pas que la predication de l'Evangile

doit être sans ornemens & tout-à-fait simple ? Pourquoi donc chercher ces vains agrémens qui défigurent la vérité, bien loin de lui donner quelque grace ? Pourquoi suivre les traces d'un Ciceron ou d'un Demostene, quand on est obligé de suivre le style de Jesus-Christ ? Y a-t-il rien de plus simple que l'Evangile ? Le fils de Dieu en qui se trouvent tous les tresors de la sagesse divine, l'éloquence la plus sublime, & la charité la plus parfaite, a-t-il prêché son Evangile de la maniere qu'on fait aujourd'hui ? Il n'y a rien de plus simple que ces termes ; & c'est cette simplicité qui a touché & converti tant de Peuples differens : mais on peut dire avec juste raison, que les Predicateurs de nos jours, avec leurs termes choisis & emphatiques, ne font qu'ébaucher les veritez qu'ils annoncent, & qu'ils travailleroient en vain pendant plusieurs siecles pour toucher tant soit peu l'ame d'un Chrétien engagé dans quelque mauvaise habitude. J'aurois quantité d'autres choses à vous dire, mais je

m'étendrois trop ; & quoique le zele de la Religion me porte à parler davantage , la prudence qui m'apprend que je dois laisser assez de tems aux personnes assemblées pour dire leurs sentimens dans la vûe de Dieu , & pour retrancher un abus qui seroit capable de renverser les solides fondemens de la Religion, m'impose le silence. Un autre parla ainsi : L'Apôtre saint Paul nous apprend, Messieurs, que les Predicateurs de l'Evangile sont les Ambassadeurs de Jesus Christ. Un Ambassadeur revêtu du caractère de son Roi ou de son Prince qui l'a élevé à ce noble emploi , ne doit-il pas soutenir ce glorieux caractère & par sa prudence & par sa fermeté ? Ne doit-il pas s'exprimer avec les mêmes termes & dans le même sens que s'est expliqué son Prince ? Ne doit-il pas entrer dans ses interests ? Faut-il qu'il se regarde lui-même , & qu'il trahisse lâchement les interests de son Roi pour recevoir les vains applaudissemens d'une nation étrangere , où il ne doit demeurer que peu de tems ? Voilà ju-

stement l'image de ces vains Predicateurs, de ces Apôtres mercenaires, qui annoncent l'Evangile par interest ou par une vaine gloire qui les possède : Tout pleins de leurs passions, ils trahissent les interests de leur divin Maître pour plaire au monde, qui est cette nation étrangere & rebelle à son Souverain : ils la flâtent dans sa rebellion ; ils déguisent la vertu, & donnent d'autres couleurs aux vices que celles qui leur sont naturelles ; ils flâtent les pecheurs dans leurs déreglemens : c'est un plaisir de les voir après avoir prêché contre les iniquitez du siecle, si pour les remettre de leurs fatigues, on leur donne un repas ; c'est dans cette occasion qu'ils se démentent eux-mêmes, & font le contraire de ce qu'ils ont avancé dans leurs sermons. Ne peut-on pas dire avec juste raison que ce sont autant d'indignes prévaricateurs de l'ambassade de leur Souverain, qui les a envoyez ? (je me trompe) ils se sont ingez par intrigues, & par des voyes quelquefois criminelles dans un ministère

qui fait trembler les Anges; & dont cependant ces vains Predicateurs ne sont aucunement touchez : comment voulez-vous qu'ils touchent les autres ? eux-mêmes sont dans le dernier égarement. Par une éloquence molle & lâche, ils entretiennent leurs Auditeurs dans leurs habitudes criminelles ; ils les confirment dans le vice par une conduite toute mondaine ; ils les éloignent de Dieu, dont ils sont les Ambassadeurs, par le peu de vertu & de pieté qu'on remarque en eux : après cela voulez-vous que leurs paroles, si bien compassées, fassent le moindre effet sur les cœurs d'un Auditoire, qui examine avec des yeux jaloux la conduite de ceux qui le prêchent ; s'ils découvrent par le moindre endroit quelque défaut du Predicateur, ç'en est fait ; il a beau dire, il a beau prêcher, ses paroles font moins d'effet que celles d'un monteur de Theatre, qui fait le Roi sur la scene, & qui est cependant un miserable quand il est parmi le peuple. Il est donc de la dernière consequence, Messieurs, de

n'admettre à ce divin emploi que des ouvriers de la probité desquels on soit assuré, qui ayent blanchi dans le ministère de l'Eglise, & dont la vie & les mœurs aient toujours été irréprochables. Voilà ce que j'avois à dire sur cette matiere: considerez, je vous prie, que ce que vous ordonnerez contribuera beaucoup au bon reglement de nôtre Eglise, que tous les gens de bien souhaitent de voir établi. Enfin un autre reprit la parole, & s'expliqua en ces termes: Un Predicateur doit être un homme d'oraison; & comme saint Augustin nous le dit fort bien, un Predicateur doit prier auparavant que d'enseigner: & en effet, dit ce S. Docteur, il ne doit faire sortir de sa bouche que ce qu'il a puisé dans la priere; il doit être rempli auparavant de répandre sur les autres les eaux salutaires de la parole de Dieu. Si son cœur est sec & vuide de ces divines sources que l'on trouve dans l'oraison, comment les pourra-t-il répandre sur ses Auditeurs? Si son cœur est plein des vanitez du siecle, comment

pourra-t-il en détacher, par ses foibles paroles & par ses figures de rethorique, les cœurs des Chrétiens qui y sont peut-être moins attachez que lui ? Si enfin il ne recherche en prêchant que les fades aplaudissemens des Auditeurs plutôt que le salut de leurs ames, ne faudroit-il pas un miracle pour que ses termes si bien choisis pussent arracher de ses Auditeurs la vaine gloire, qui est l'ennemie jurée de nôtre salut ? La capacité d'un Predicateur est quelque chose ; mais à moins qu'il n'ait une vertu éprouvée, & qu'il ne prêche plus par la vie que par ses paroles, elle doit passer dans les esprits pour un empêchement au progres de l'Evangile. Je suis si persuadé qu'il doit y avoir une alliance si étroite entre la priere & la predication, que l'une sans l'autre ne fera jamais aucun fruit dans l'Eglise. Comme le tems se passoit à dire ses sentimens, & que d'ailleurs il falloit conclure & faire quelques reglemens, il n'y eût plus que deux venerables Pasteurs qui parlerent dans cette sainte assem-

blée. Les autres donnerent leurs suffrages sans appuyer leurs sentimens par aucunes preuves, parce que le tems pressoit. Le premier parla en ces termes : Je conviens, Messieurs, de tout ce qu'on a dit touchant les Predicateurs, & l'on ne sçauroit parler plus juste qu'on a fait sur une matiere de consequence : mais il me semble que de toutes les qualitez qu'on souhaite trouver dans ces hommes sublimes, on a passé sous silence celle qui me paroît la plus essentielle. Tout ce qu'on a dit est bon ; mais il falloit specifier le tems & l'âge que ces Ministres de la parole de Dieu devroient avoir pour commencer un emploi si redoutable & si dangereux pour les Predicateurs mêmes. Le Sauveur du monde n'a commencé qu'à trente ans à prêcher son Evangile ; il étoit cependant un homme Dieu, en qui l'ombre même du peché ne se pouvoit rencontrer ; il étoit la sagesse éternelle, qui ne peut être susceptible des assauts que livre la vaine gloire à ces jeunes Predicateurs, qui se mêlent

d'enseigner les autres, & n'ont point encore la vertu solide, qui met à l'abri de ses traits empoisonnez. On ne pouvoit rien reprocher au Verbe fait homme, comme on peut reprocher aux Predicateurs d'aujourd'hui ; ce qu'on appelle foiblesse humaine, ce nom inventé pour couvrir souvent de grands pechez, ne pouvoit être remarqué dans la conduite de cet homme Dieu : incapable qu'il étoit de donner le moindre sujet aux critiques de blâmer ses mœurs innocentes & toutes pures, il ne commença qu'à trente ans à prêcher son Evangile. Après l'exemple d'un Dieu, doit-on souffrir dans l'Eutopie ces jeunes éventez qui, sans être tout remplis de l'esprit de Dieu & de la connoissance de ses Oracles sacrez ; sans avoir lû les monumens des saints Peres, & sans avoir blanchi sur leurs livres, qu'ils n'ont souvent vû que par le couvert, osent avec effronterie citer dans leurs sermons les sentimens de ces premiers Membres de l'Eglise, qui sont les témoins fideles de sa Doctrine. Pour moi

j'avoué que quand j'entens un jeune Predicateur à l'âge de vingt-six ou de vingt-sept ans, qui ne fait que de sortir de l'école, citer un saint Augustin, dont les Ouvrages demandent plus de quinze ans pour les bien lire, & plus de vingt ans pour entrer dans le sens de ce saint Pere, je ne peux que je ne me mette en colere contre ce jeune temeraire qui, plein de vanité, a l'effronterie de citer des Ouvrages qu'il n'a pas lus, & qu'il n'a pu lire. Je vous prie, Messieurs, de marquer l'âge & le tems auquel les Predicateurs doivent se mêler d'un emploi si saint, & qui fait trembler, non pas ces jeunes gens aveuglez de leur merite imaginaire, mais les gens de probité & de vertu qui en connoissent le fardeau & le danger. Le dernier qui parla dans cette illustre assemblée, ne fût pas écouté avec moins d'attention, parce que tout ce qu'il dit n'étoit fondé que sur l'experience. On a, dit-il, épuisé la matiere sur les vertus que doit avoir un Docteur de l'Evangile, mais on n'a point fait de réflexion

xion sur un desordre assez commun qui regne dans nôtre Isle : comme la ville de Macarie est la plus celebre & la plus considerable de l'Eutopie, il s'y trouve des gens sçavans & pieux qui y prêchent avec édification des Peuples, & y augmentent par leurs instructions salutaires & édifiantes le Royaume de l'Eglise. Je ne sçai si ce que je dois avancer est connu, je ne le croi pourtant pas ; la vigilance de nos saints Evêques auroit fait des statuts contre ce desordre naissant, si cela étoit venu à leur connoissance. On punit les voleurs de grands chemins ; mais je ne voi pas qu'on ait parlé dans cette Assemblée de ceux qui volent sans honte les travaux des autres ; ils meritent d'être reprimez, pour avoir fait venir de nôtre Ville capitale des manuscrits de sermons qu'ils achètent des copistes : Quelles benedictions peut répandre le Seigneur sur un indigne Ministre de sa parole, qui ne la prêche que de memoire sans que le cœur parle ; qui peut être à la verité l'écho d'un saint hom-

les termes choisis que ces nouveaux Predicateurs empruntent d'une éloquence toute prophane. Quand vous vous les entendez, Messieurs, faire une description d'une Dame à son deshabiller, devant son miroir & sa toilette, environnée d'une troupe de filles de chambre, qui a plus de soin d'arranger ses cheveux, & de bien tirer sa coiffure, que d'aller à la Messe; de placer avec justesse ses mouches; de se vêtir plutôt comme une comédienne, que comme une Dame chrétienne, direz-vous que c'est prêcher l'Evangile? Ces descriptions peuvent être utiles, mais auparavant il faut jeter les fondemens du Christianisme: on doit expliquer les Oracles sacrez de l'Ecriture Sainte, & prendre occasion de ce qu'on a expliqué, pour invectiver contre les vices qui regnent le plus dans le siècle. S'il est fait mention des vertus de quelques grands Hommes de l'Ancien Testament ou du Nouveau, le Predicateur doit se servir adroitement des exemples de nos Peres, pour porter ses Au-

ditours à pratiquer ces mêmes vertus. Comment veut-on persuader des Auditeurs peu instruits des principes du Christianisme, en leur faisant simplement la description d'une vertu ou d'un vice ? Il faut d'abord leur expliquer la Religion par l'explication de l'Ecriture ; & la connoissance de sa sainteté gravée bien avant dans les cœurs des Chrétiens, suffiroit seule pour les détacher de tous les amusemens du monde, & de tout ce qui peut les éloigner de Dieu : c'est battre l'air de crier en vain comme on fait dans les chaires contre les vices, si l'on ne suppose que ceux à qui l'on parle, sçachent bien la Religion qu'ils suivent. Mais, hélas ! qu'il y a souvent d'ignorance dans l'esprit des Auditeurs, à laquelle cependant on n'apporte aucun remède : on les croit bien instruits dans les mystères de la foi, lorsqu'ils ont encore besoin de lait & d'une nourriture proportionnée à la capacité de leurs esprits. Pourquoi donc contre les vices faire mal à propos des invectives, qu'on entend

me, mais qui n'en prononce que les mots sans en avoir la vertu & le zele : quand j'entens ces Predicateurs plagiaires, il me semble que j'entens un écolier qui recite sa leçon ; point de mouvemens, point de zele, tout est froid, & l'on sort de ces sermons peu animez comme on y est entré : quoique selon le reglement de nôtre Eglise, on ne doive dans les sermons qu'expliquer l'Ecriture sainte & en tirer une forte morale ; cependant ces paroles sacrées qu'ils se mêlent d'expliquer après un autre, ne touchent point le cœur, parce qu'elles ne sortent pas de leur première source. Si je n'avois crainte de scandaliser l'Assemblée, que ne dirois-je pas de ces Predicateurs qui ont prêché en un même lieu, mais à differens tems, les mêmes predications qui méritoient à la gêne & pouissoient à bout la patience des Auditeurs ? Quels débats ne se sont point émûs entre ces plagiaires, qui croyoient avoir seuls ces manuscrits frippes ? Helas ! j'en ai été témoin trop souvent ; cette comédie s'est

jouée chez moi ; & pour pacifier le différent de ces Predicateurs , qui se traitoient d'une maniere indigne , se reprochant avec trop peu de charité d'avoir volé impunément les sermons qu'ils debitoient , je leur dis en riant qu'ils avoient tous deux raison. Vous voyez par là, Messieurs , quel abus peut se glisser dans l'Eglise d'Eutopie , si l'on permet à des gens ignorans , d'ailleurs lâches & paresseux , de prêcher les ouvrages des gens de bien & de vertu. Hélas ! ces indignes échos de ces dignes Ministres de la parole du Seigneur , ne font que battre inutilement l'air , sans persuader ny toucher les cœurs : mais ce qui est de la dernière conséquence , & qui peut causer des maux dans l'Eglise , auxquels on auroit de la peine à remédier , est que ces sortes de Predicateurs donnent aux Fidèles du dégoût de la parole de Dieu , & que ce dégoût seul peut contribuer au relâchement de la morale chrétienne , & donner lieu aux personnes peu réglées de rester dans leur ignorance affectée , qu'ils confir-

me dans le vice sans aucun remords de conscience. Après que tout le monde eût parlé on cueillit les voix, & voici ce qui fut ordonné à la pluralité des suffrages. De crainte cependant que les Laïques ne fussent scandalisez, on exprima en Latin ces Reglemens:

STATUTA UNANIMI
Eutopiae consensu approbata
de Concionatoribus. Anno
no Domini 1504.

NULLUS concionator, à suo Episcopo approbatus, ante annum quadragesimum præsumat Evangelium publico cætu explicare.

NISI bonum testimonium habeat scriptis, & virtutibus floreat, arceatur à concione.

O P O R T E T, ut concionator distat

pius in oratione, longâ patrum lectione & seriâ meditatione; quidquid docturus est Christianam plebem, alioquin si vanus; & futilem venetur gloriolam apud imperitam plebem, obmutescat potius, quam adalteret Verbum Dei.

I V.

SUB gravibus pœnis inhibet tota Eutopie Ecclesia, ne quis ineruditus & crassus ingenii, alienas conciones manuscriptas, furetur impune. Quicumque hujus furti conscius & convictus, tota vita taceat in Ecclesiâ Dei, nec audeat unquam verba facere apud populum sub pœnâ interdicti & suspensionis.

Voilà quels furent les Reglemens de cette Assemblée, qui firent tant d'effet, que depuis on n'a plus entendu ces faux échos qui battent vainement l'air sans toucher les cœurs ny persuader les esprits: ces jeunes Predicateurs ont gardé le silence, & ont tâché de s'instruire eux-mêmes auparavant d'enseigner les autres: Tous les Predicateurs qui prêchent à présent, & depuis

plus d'un siecle dans cette Eglise, sont gens d'oraison & de priere, qui puisent dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres la source de ces divines eaux, afin d'en arroser les cœurs alterez des Fideles qui courent à ces eaux salutaires, comme le cerf pressé de la soif. Depuis ce Reglement si utile à l'Eglise d'Eutopie, quel changement n'a-t-on point vu dans la conduite de ces Peuples? Quelles vertus n'y pratique t-on point? Quelle attache à Dieu ne fait-on pas paroître dans toutes les occasions? Helas! me disoit l'autre jour un bon habitant de mes amis, j'ai ouï dire à mon ayeul, que son pere avoit vu depuis ce Reglement, les Eutopiens changer de la nuit au jour; tant il est vrai de dire qu'on ne scauroit trop prendre de soin à bien choisir les Predicateurs, qui sont l'ame de la Religion, & qui donnent le mouvement à ce grand Corps de l'Eglise; Si cette ame est malade; si la grace de Dieu ne l'assiste dans les obstacles qu'elle met à son effusion toute divine; si la vaine gloire l'engourdit (pour

ainsi dire) quel mouvement peut-elle donner à ce grand Corps? Comment l'exciter à mettre la main à l'œuvre, lorsqu'elle même est accablée de ses propres maux? Comment le porter à pratiquer les vertus chrétiennes, quand elle semble être ensevelie dans un assoupissement dangereux? On pourroit (me dit cet ami) vous dire beaucoup d'autres choses sur cette matière, mais comme elle a produit un effet si merveilleux dans notre Isle, je me contente d'en rendre grâces au Ciel sans en parler davantage.

CHAPITRE X.

Des Confesseurs de l'Eutopie.

ON a toujours considéré dans cette Isle l'emploi des Confesseurs; comme un emploi qui peut produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal à l'Eglise: c'est pourquoi on ne choisit pour cette noble occupation que des

Prêtres tout-à-fait morts au monde ; gens mortifiez , solitaires & très-virtueux, qui prêchent par leur extérieur, capables enfin de convertir les âmes des pecheurs les plus endurcis par leurs paroles animées de l'Esprit de Dieu ; gens de cabinet , & non pas de compagnie. Lorsqu'à l'âge de quarante ans ils ont donné des preuves infailibles de leur zele pour le salut des âmes , qui doit être le seul objet que les Confesseurs devroient avoir toujours devant les yeux ; lorsque par une conduite irréprochable ils sont à l'abri du moindre soupçon , on les admet à ce noble emploi, étant en état de distinguer une lèpre d'avec une autre , & de donner des remèdes proportionnez aux maladies différentes des pecheurs : mais quoique la capacité soit absolument nécessaire à ces dignes Ministres, on ne se contente pas dans l'Eutopie de la science seule qui peut se trouver dans un sujet corrompu par les mauvaises mœurs ; on a plus d'égard à la probité qu'à cette science , qui devient vaine

& inutile à l'Eglise, lorsqu'elle n'a point pour compagne la vertu, dont elle emprunte tout son lustre & sa beauté. Ainsi on a jugé à propos de ne choisir pour Confesseurs que les Prêtres véritablement Prêtres & zelez pour le bien des âmes qui sont sous leur conduite : fondez sur le sentiment de saint Grégoire, qui compare les Pasteurs & Confesseurs aux grands bassins & aux vases qui étoient autrefois à l'entrée du Temple de Jerusalem ; les Juifs auparavant d'y entrer s'y lavoient & s'y purifioient : Si l'eau de ces bassins leur donnoit une purification legale, il y restoit cependant quelque ordure de ceux qui s'y purifioient ; ces grands vases étoient une figure fort naturelle des Confesseurs : ils purifient les pecheurs, mais quel danger pour eux ? La nature étant de soi-même corrompue par le peché du premier homme, si le Confesseur n'a point une vertu solide & éprouvée depuis long-tems ; s'il a le moindre penchant à la corruption, c'est une espece de miracle, s'il ne reste en lui quelque

souillure des pechez qu'on lui aura
confessez : & pour ne nous point trop
flâter de la pureté des mœurs des Con-
fesseurs de l'Eutopie , on en a vû de nos
jours qui étoient élevez dans l'Eglise,
comme les cedres du Liban , qui sont
cependant tombez , & qui ont avoué
dans le tems de leur penitence, que s'ils
n'avoient jamais confessé, ils ne seroient
peut-être jamais tombez ; il est vrai
que le nombre de ces malheureux Con-
fesseurs est petit , par le grand soin que
nos Evêques prennent de choisir de di-
gnes sujets pour un emploi si formida-
ble : cependant fait-on reflexion dans
l'Europe sur l'importance de cet em-
ploi tout divin , & sur les inconveniens
qui en peuvent arriver , quand on le
donne trop facilement à des Prêtres
encore incapables de se diriger eux-
mêmes : comment gouverneront-ils les
autres ? avec quel front reprendront-
ils dans leurs Penitens , les excès au-
quels ils se laissent aller tous les jours ?
de quelle maniere condamneront-ils
les ornemens vains & superflus des fem-

mes mondaines, pendant que leur teste
artificiellement blanchie, & tous leurs
habillemens, montrent la même vani-
té? S'ils sont les Medecins des ames, ils
doivent les guérir de leurs maladies ;
beaucoup plus dangereuses que celles
du corps : La medecine demande toute
la vie de l'homme pour bien connoître
l'anatomie du corps humain, & pour
penetrer les causes des maladies que le
Medecin ne sçait guérir que par une
longue experience, qui vient souvent
trop tard. Quelle comparaifon y a-t-il
entre les maladies du corps & celles de
l'ame? la même qu'il y a entre le Ciel
& la Terre. Il faut, dit saint Augustin,
dans le livre de la Penitence, qu'un
Confesseur ait une grande discretion,
& une prudence à l'épreuve pour exa-
miner la qualité du crime, le lieu, le
tems, l'habitude, la dignité des per-
sonnes, leur âge : enfin il doit examiner
si ce sont des personnes éclairées ou
ignorantes qui se confessent ; quelle a
été la violence de la tentation qui les a
portez à pecher : il y a encore un nom,

Un grand nombre infini de circonstances dont ils sont obligez de s'éclaircir auparavant d'imposer les mains sur les penitens, & de les reconcilier à l'Eglise. L'on sçait bien que quand saint Paul exhorte Timothée de ne pas imposer les mains sur qui que ce soit avec tant de précipitation, de crainte de participer aux pechez des autres, ses paroles s'entendent de l'ordination des Prêtres; mais ne peut-on point les appliquer aux Confesseurs? comme si cet Apôtre leur disoit: Prenez garde, dignes Ministres de Jesus-Christ, de ne pas si-tost imposer les mains sur les pecheurs; balancez bien auparavant, sondez les cœurs de vos Penitens; voyez s'ils sont véritablement contrits, de crainte de participer aux pechez de ceux à qui vous accordez trop légèrement l'absolution de leurs fautes. Que ces paroles soient formidables! & qu'elles devroient détourner beaucoup de ces Ministres sacrés d'un emploi si saint, & qui fait trembler, lorsqu'à peine se connoissant eux-mêmes, & ce qui se passe dans leur

interieur, ils se mêlent sans capacité, & sans une longue experience de son-
der tant de differens replis de la con-
science des autres : Qu'il y a sujet de
craindre qu'ils ne participent sans y
penser aux pechez de leurs penitens,
auxquels ils imposent si-rôt les mains.
Si les Medecins font des fautes, elles
ne regardent que le corps : Si un Con-
fesseur en fait dans le tribunal de la pe-
nitence, elles regardent les ames qu'il
perd par une lâche complaisance, &
que le Seigneur dont il tient la place
redemandera de ses mains au jour de
ses vengeance : Si l'on considere un
Confesseur comme un Juge Souverain,
dont les Arrests sont confirmez de Dieu
même, quelle capacité ne doit-il point
avoir ? Si la diversité des Loix donne
quelquefois tant d'embarras aux Juges
de la terre, & ont souvent tant de pei-
ne à connoître le veritable point de
l'équité pour ne point commettre d'in-
justice ; quelle peine ne cause point à
un Confesseur la diversité des senti-
mens dans la morale ? Quelle experien-

ce ne faut-il pas qu'il ait pour ne point faire un faux pas & une méchante démarche dans la direction des ames? Les dons de la grace sont differens; Dieu conduit par des routes quelquefois toutes opposées les ames à une vertu solide; il éprouve les uns par la secheresse & les tentations, de sorte qu'ils ne trouvent dans le chemin de la vertu que des épines & des ronces: il attire les autres par l'odeur de ses parfums; & les comblant de ses benedictions celestes, il leur fait goûter dans l'exercice des vertus chrétiennes tant de douceurs spirituelles, que c'est avec beaucoup de peine que, pour satisfaire aux besoins de la nature, ils interrompent de tems en tems leurs pieuses occupations. Quelle sagesse, quel discernement ne doit point avoir un Confesseur pour connoître les voies différentes par lesquelles le Seigneur conduit les ames? Ne doit-il pas être un homme d'oraison, & toujours attaché à Dieu? Sa conversation, pour me servir des termes de saint Paul, doit être plutôt dans le Ciel que sur la

Terre, afin que par ses frequentes meditations, il soit éclairé lui-même des lumieres celestes, auparavant de les communiquer à ses Penitens. Sans ces lumieres toutes divines, le moyen de connoître les voies du Seigneur par lesquelles il conduit les ames? Pour nous autres Eutopiens, nous n'admettons à cet emploi venerable & terrible tout ensemble, que des Prêtres dont la vertu a été, pour ainsi dire, connuë dès le berceau: aussi voyons-nous les grands avantages que nous retirons de cette conduite. La predication de l'Evangile contribuë beaucoup à la sainteté des peuples; elle instruit, elle anime, elle touche les cœurs, & les porte à l'exercice des vertus chrétiennes; mais ces avantages n'aprochent que de loin des grands biens qu'on retire d'un Confesseur sage & prudent; qui par son exemple & ses conseils salutaires fait passer du vice à la vertu les pecheurs les plus endurcis. Depuis que nos Evêques (me disoit un ami il n'y a pas long-tems) donnent toute leur attention à choisir

des Prêtres dignes de cet emploi si sublimé, on n'a presque pas besoin de predication, toute utile qu'elle soit : les Dames qui étoient un peu trop attachées au luxe des habits, se vêtent maintenant d'habits modestes; comme saint Paul le commande aux femmes chrétiennes : les hommes sont réglés dans leur conduite; & on peut dire que tous nos Catholiques (excepté quelques-uns) sont la bonne odeur de Jesus-Christ : on attribue cette réforme des mœurs à la sagesse & à la sainteté des Confesseurs, gens véritablement Apostoliques, & qui ne tiennent à la terre que par un point : & en effet, quand je considère le tribunal d'un Confesseur, qui tient la place de Jesus-Christ, environné de Penitens prosternés à ses pieds, je ne puis que je ne m'écrie : O ! emploi élevé au-dessus des emplois : O ! dignité qui surpasse celle des Anges : O ! dignes Ministres du Seigneur, vous êtes des Dieux : Mais hélas ! si leur élévation les place au-dessus du reste des hommes, à moins qu'ils ne soutien-

nent cette élévation par une prudence à l'épreuve, par une sagesse toute divine, & par une charité dont les cœurs des Apôtres étoient brûlez & consummez, qu'ils ont sujet de craindre de tomber. Dites-moi, je vous prie, quels sont les Confesseurs de l'Europe, quels fruit ils font dans l'Eglise; car tout ce qui la regarde ne m'est pas indifférent. Helas! (mon cher ami) comme je ne doute pas que vous n'ayez lû les ouvrages & les pieux monumens que nous a laissé le dévot saint Bernard, vous qui êtes toujours sur les livres, vous sçavez trop quelle plainte-il faisoit autrefois de ces Ministres indignes, qui s'ingéroient sans science, sans la probité des mœurs, & sans charité dans ce noble emploi. Une peste très-dangereuse (dit ce Pere) s'augmente tous les jours dans le monde Chrétien; on établit pour gouverner les Eglises des gens sans science & sans vertu; des chefs des aveugles, qui se perdant tirent après eux les autres dans le precipice: si ces conducteurs aveugles avoient lû la fin

du Pastoral de saint Gregoire, qui devroit faire trembler, ils s'éloigneroient sans doute d'un emploi si redoutable, qu'ils cherchent avec tant d'empressement : ce saint Pontife fait une longue énumération des differens caracteres des esprits des Chrétiens. Il seroit ennuyeux de vous dépeindre les génies differens des Penitens ; il les décrit cependant, & marque en même temps quels avertissemens il faut donner à chacun en particulier : cette matiere me paroît inépuisable, & demande une science consumée, & une longue expérience, pour bien distinguer de quelle manière on doit exhorter les uns & les autres : souvent les Confesseurs trop occupez à l'exterieur pour la conduite des ames négligent leur interieur ; & c'est un effet d'une prudence éprouvée de garder un certain milieu entre l'un & l'autre. Un Confesseur sera tout interieur, & méditera souvent sur la Loi du Seigneur, sans penser qu'il est chargé des ames qu'il dirige : Un autre moins interieur se contentera de tra-

vailier pour le salut de ses penitens , sans faire de frequentes reflexions sur sa conduite , sur la grandeur de son emploi , sur l'obligation qu'il a de se sanctifier le premier auparavant de sanctifier les autres ; ils font tous deux mal ; l'un de ce que s'attachant trop à la necessité d'operer avec crainte le salut de son ame , il neglige souvent le salut de ceux que la Providence lui a confiez : l'autre fait une faute bien plus grossiere , en ce qu'il travaille pour les autres , sans penser à se procurer lui-même le bonheur éternel. Voilà ce que me disoit autrefois un homme de pieté , dont l'occupation étoit de sçavoir bien sa Religion , & les obligations des Ministres du Seigneur. J'ai rapporté jusqu'ici ce que les gens de probité ont pensé de l'emploi des Confesseurs ; ils avoient plus de lecture que moi , mais je vais vous dire presentement ce que je pense sur cette matiere : mes yeux m'ont peut être plus appris de choses des Confesseurs , qu'une longue lecture des Peres n'en a appris à ceux qui m'en ont parlé ;

là matiere est si ample que je ne sçai
par où commencer : que l'on ne croye
pas que ce soit une inclination satyri-
que qui me fasse parler ; Dieu est té-
moin des mouvemens de mon cœur ;
& plutôt au Seigneur qu'on les pût dé-
couvrir & penetrer : peut-être aurois-
je par là plus de gens qui tomberoient
dans mon sentiment. Je ne dirai rien
que ce que l'Ecriture Sainte a dit , &
j'ajouterais ensuite ce que j'ai vû autre-
fois dans l'Europe , & plus souvent que
je ne l'eusse souhaité. Malheur à vous
(disent les Oracles sacrez) qui mettez
des coussins sous le coude , & des oreil-
lers sous la teste des hommes , de tel
âge qu'ils soient , pour gagner & atti-
rer à vous les ames : ces paroles d'un
saint Prophete ne nous marquent-elles
pas évidemment la lâcheté de certains
Confesseurs , qui flâtent leurs penitens
dans leurs desordres , & qui les laissent
dormir en paix , lorsqu'ils ont plus de
sujet de craindre ? Un present fait au
Confesseur peu chrétien l'aveugle sou-
vent , & l'empêche de voir la laideur

des pechez qu'on lui a confessez : il fait passer quelquefois les crimes les plus énormes pour des foiblesses humaines, tout aveugle qu'il est des faveurs qu'il a reçues de ses penitens. Je n'entre pas dans le détail de ses faveurs; il suffit de dire qu'un Confesseur qui sçait flâter, ne peut manquer de rien. Le moyen de s'acquitter d'un emploi si redoutable, aveuglé qu'on est de l'éclat des presens? A Dieu ne plaise que je condamne les Prelats de l'Europe; ils sont très-éclairés; ils veillent avec beaucoup de soin sur leurs troupeaux; mais ils peuvent être surpris par l'hypocrisie & l'exterieur compassé de ces indignes Confesseurs, qui ne recherchent pas les interets de Jesus-Christ, mais les leur. En verité, quelques mois auparavant de sortir de l'Europe, je fus scandalisé de quelques-uns que j'avois vus le matin environnez d'une foule de penitens avec un air de Caton, qui pronçoient des Arrests définitifs que le Ciel confirmoit, à cause de l'autorité qu'il leur a accordée, lorsque je les vis

le soir à souper chez un de leurs pen-
tens : ce n'étoient plus des Catons, mais
des gens qui faisoient gloire de plaisan-
ter & de dire le bon mot ; ils commen-
çoient les premiers des chansons, qui
pouvoient scandaliser un homme tant
soit peu Chrétien. Helas ! disois-je en
moi-même, quelle difference du ma-
tin au soir : je considérois ce Confesseur
dans son tribunal comme un Dieu sur
terre, & presentement à peine le puis-
je reconnoître pour un homme : Bien
loin d'être mortifié, il se laissoit choi-
sir les morceaux les plus délicats ; c'é-
toit un Philosophe sçavant à disputer
des goûts ; il raisonnoit du gibier selon
son appetit ; mais je doute fort s'il rai-
sonnoit aussi-bien dans le confession-
nal, & s'il distinguoit une lèpre d'avec
une autre avec autant de discernement.
Seroit-il permis de décrire les intri-
gues secretes de ces sortes de Confes-
seurs ; leurs entretiens suspects par
leurs longueurs ; leurs visites rendues
avec assiduité ; leurs rendez-vous à la
campagne ? mais non ; gardons le secret

qu'ils sont obligez de garder eux-mêmes, & ne divulguons pas des mysteres honteux, dont la connoissance pourroit donner atteinte à l'honneur de tant de saints Confesseurs, qui rougissent de la moindre foiblesse; & flâtrir l'éclat de leurs vertus édifiantes; & de leur zele à l'épreuve de tout, en les confondant trop legerement avec le petit nombre de ces pernicioeux Ministres. Si les Confesseurs étoient tels dans l'Eutopie, on ne verroit pas un si beau reglement dans leur Eglise, & la pureté des mœurs ne regneroit pas, comme on la voit regner aujourd'hui, & dont il n'y a personne qui n'en soit édifié. Quelle prudence n'ont pas les Confesseurs de cette Isle, lorsqu'ils imposent des penitences? Auparavant de les imposer, ils pesent, ils balancent, ils examinent les dispositions interieures de leurs penitens: Je me suis confessé bien des fois durant mon séjour dans cette Isle; mais en verité que les penitences qu'on donne sont bien differentes de celles qu'on impose dans l'Europe; je ne veux

pas entrer dans le détail, qui me conduiroit trop loin; il suffit de dire qu'elles ont beaucoup de proportion avec la grandeur ou la legereté des pechez; elles sont comme une medecine salu- taire qui prévient le mal, & qui purge cependant les mauvaises humeurs de l'ame: le Sacrement de Penitence produit de grands avantages à l'Eglise; il produit aussi, par la lâcheté ou l'igno- rance des Confesseurs, de grands maux. On se contente dans l'Europe de don- ner quelques prieres à dire à un vieux pecheur qui croupit depuis long-tems dans une habitude criminelle; & la fa- cilité qu'il a de s'en acquiter, l'entre- tient malheureusement dans son cri- me. Si le Confesseur, sans s'arrêter à la superficie, s'étoit servi du rasoir pour couper jusqu'aux racines de cette vieil- le habitude, & qu'il eût imposé une pe- nitence autre que des prieres, il auroit fait son devoir, & auroit retiré du bour- bier du peché ce pecheur endurci, que sa lâche complaisance a retenu si long- tems dans le dernier danger de se pér- dre.

dre. Les prieres qu'on impose pour penitence sont bonnes pour les pechez legers ; mais suffisent-elles pour les pechez d'une longue habitude ? pour des crimes qui crient ? pour des commerces honteux & enracinez depuis plusieurs années ? cependant c'est le remede ordinaire que les Medecins des ames ignorans ou peu zelez pour le salut de ceux qu'ils conduisent employent dans le tribunal de la penitence ; ils se trouvent trop honorez de voir prosterner à leurs pieds les gens de qualité , pour avoir le courage & la force de dire la verité , qu'ils trahissent d'une maniere indigne de leur ministere : on mange quelquefois chez eux ; ils servent le Confesseur ou ses amis dans le besoin , on n'a garde de les éloigner par une morale qui leur paroîtroit trop rigoureuse & trop severe. Cela va bien autrement chez vous (mon cher ami) vos Confesseurs regardent le Chrétien , & non sa dignité ; le pauvre & le riche , le Juge & l'Artisan sont également considerez ; la pourpre la plus éclatante

ne les ébloût pas ; les haillons du pauvre qui vient à confesse à son tour , ne leur donnent aucun mépris pour un malheureux qui se prosterne à leurs pieds ; la dignité de Chrétien est tout ce qu'ils considèrent dans un pénitent & ils les jugent tous selon l'aveu sincere qu'ils font de leurs pechez ; ils n'ont pas deux poids ni deux balances pour peser les pechez des riches & ceux des pauvres ; l'Ecriture Sainte & les sentimens des Peres de l'Eglise leur servent de regle : une faveur ou un present reçu d'un riche pénitent , ne fait point pancher le bassin de la balance en consideration de cet homme de qualité : tout est égal chez eux ; chacun vient à son tour ; on ne quitte point le misérable pour aller confesser Monsieur ou Madame , qui à peine sont-ils entrez dans l'Eglise , & ont-ils adoré l'Auguste Sacrement de nos Autels , qu'ils veulent être confessez ; & si le Confesseur tarde un peu trop , on le traite comme un homme qui ne sçait pas vivre , & on le quite : Belle disposition pour recevoir

un Sacrement si venerable ! Mais cela n'arrive que très-rarement de la part de ces Confesseurs de l'Europe dont j'ai parlé : ils sont trop politiques pour laisser échaper de leurs mains l'homme de qualité qui fournit à l'apointement. Dois-je le dire (mon ami) & ne me fera-t-on point passer pour un critique trop outré, si j'ose avancer que leurs confessionnaux sont maintenant à prix ? Mais le moyen de cacher une vérité si connue ? Quel abus ! Ministres de Jesus-Christ, qui avez en vos mains les clefs de la vie & de la mort ; qui liez & déliez, & qui ouvrez le Ciel & le fermez par l'autorité que le Dieu du Ciel & de la Terre vous a donnée ; devez-vous vous servir de cette divine autorité pour augmenter vos revenus, & les mets délicats de votre table ? Devez-vous abuser de votre pouvoir qui vient d'en-haut pour flâter le riche dans ses desordres, & garder une morale sévère à l'égard du malheureux, qui ne vous donne rien à la vérité, mais qui fait ce qu'il peut pour s'acquitter des devoirs

du Christianisme ? Pardonnez-moi, mon ami, cette effusion de mon cœur qui semble être contre les regles d'une simple Relation ; je prie le Seigneur, que les Confesseurs lâches & interressez en profitent ; & que rentrant en eux-mêmes, ils donnent gratis ce qu'ils ont reçu gratis.

CHAPITRE X.I.

Des Pasteurs & Curez de l'Isle d'Eutopie.

Lorsque j'étois dans l'Europe, & que j'assistois aux Offices divins, étant encore jeune, je voyois toujours les Curez assez assidus à entonner le *Deus in adjutorium*, & même qui étoient jaloux de commencer les Matines & les autres Heures canoniales, comme un droit qui leur appartenait. Je fus fort surpris dans l'Eutopie, quand je vis leur peu d'assiduité à l'Office, où les Pasteurs se trouvoient rarement ; je

ne les voyois que les Dimanches & les
bonnes Fêtes : comment, disois-je en
moi-même, est-ce que les Curez de cet-
te Isle sont moins zelez pour le service
de Dieu que ceux de l'Europe ? D'où
vient cette negligence ? Je voi toutes
choses si bien réglées dans l'Eutopie ;
& les Curez qui en sont les Chefs, ne
donnent point l'exemple à tout ce qui
se fait de bien ? c'est un paradoxe pour
moi que je ne sçauois développer. J'é-
tois dans cette pensée peu favorable
aux Curez de cette Isle, lorsque la ren-
contre d'un homme de bien me déve-
lopa ce paradoxe que je ne comprenois
pas : il s'apelloit Agatonphile : je l'a-
vois conversé assez long-tems pour le
connoître à fond ; & lui ayant marqué
la peine où j'étois ; voici ce qu'il me
dit pour m'ôter d'embarras : Vous sça-
vez trop que le chant de l'Eglise n'est
qu'une chose accessoire à la Religion ;
il sert beaucoup, comme vous pouvez
le sçavoir par vous-même, pour exci-
ter dans les cœurs des Fideles le feu sa-
cré de la charité & de l'amour de Dieu,

mais comme nous avons des Officiers subalternes qui peuvent exciter ce même feu par leur chant, qui se fait avec beaucoup de modestie, & inspire de vrais sentimens de piété, nous avons crû avec juste raison, que les Pasteurs s'en pouvoient dispenser le plus souvent, & qu'il suffisoit pour eux d'y assister les bonnes Fêtes, étant d'ailleurs si occupez durant la semaine, qu'à peine leur reste-t-il le tems de se reposer de leurs grandes fatigues. Comment l'entendez-vous vous autres Européens ? croyez-vous qu'un Curé s'acquire de son employ redoutable de Pasteur, quand il assiste aux Matines & aux autres Heures, quand il chante une grande Messe fondée, quand il fait les ceremonies de l'enterrement d'un riche, negligant celui d'un pauvre, auquel il envoie ses Prêtres, qui ne s'acquittent de cet employ charitable, que comme des mercenaires ? Nous sommes bien éloignez de ces sentimens. Du tems de saint Paul, n'y avoit-il pas differens emplois dans l'Eglise naissante ? Et si ce

lier les ennemis? Enfin à quel danger ne s'expose-t-il pas pour ramener la brebis égarée dans le bercail? Les ménages mal reglez; les enfans mal instruits par les mauvais exemples de leurs parens, luy donnent-ils le tems de chanter? Les pauvres, dont il doit avoir un soin paternel, permettent-ils qu'il soit au Chœur, pendant que tant de soins & si pressans, le doivent occuper entièrement à pourvoir, soit par lui-même, ou par la charité des Fideles, à la nécessité de ces pauvres qui crient? Helas! qu'on connoit peu la charge accablante d'un Pasteur, & que peu de gens en ont une véritable idée, telle qu'on devoit avoir! Et pour vous le faire mieux comprendre, faisons la peinture de vos Curez de l'Europe, & celle de nos Pasteurs de l'Eutopie; & vous verrez quelle difference il y a entre les uns & les autres.

Je n'ai jamais été dans l'Europe, cependant mes ayeux en sont sortis, & je la considere comme ma Patrie originnaire, & pour laquelle j'ai une attache particu-

particuliere. Je ne peux donc raisonner ny parler de vos Pasteurs, que sur le recit que m'en ont fait nos peres : mais en verité si ce recit est vrai, comme je n'en doute pas, qu'il y a peu de veritables Pasteurs chez vous ! Je ne parle point de ceux qui sont entrez dans les Cures par des Arrests de vos Parlemens, plutôt que par la vocation du Saint-Esprit, on sçait trop qu'ils approchent beaucoup de ces Pasteurs mercenaires dont il est parlé dans l'Evangile, qui ont soin de tondre le troupeau, plutôt que de le mener dans les bons pâturages pour l'engraisser ; je parle seulement de ceux qui, ayant été appelez à la charge pastorale par la divine Providence, imitent la conduite de Saül qui, ayant été appelé de Dieu même à la Royauté, se perdit enfin par le peu de soin qu'il eût d'observer ses ordres : je suppose donc un Curé de l'Europe bien appelé de Dieu à son employ, dans la vocation duquel il n'y a rien à reprendre ; ce principe est bon, & l'on doit attendre de bons ef-

fets d'une vocation qui semble venir du Ciel. Mais voyons-nous dans ces Pasteurs legitemement choisis les veritables caracteres d'un bon Curé ? Que font ces Pasteurs dans leurs Paroisses ? Aux jours de ceremonie ils paroissent à la teste de leur Clergé ; ils commencent les Offices divins (au moins les plus zelés) : mais supposé qu'ils soient les plus assidus à l'Office , le souverain Pasteur des ames demande-t-il cela d'eux ? Est-ce qu'ils sont Curez pour faire ce que doit faire un Chantre , incapable d'autres choses ? Ils demeurent tranquilles chez eux , ils ne connoissent des malades que ceux qui sont au-dessus du commun , auxquels ils portent le saint Viatique ; ce qui arrive rarement , parce que le nombre des pauvres surpasse beaucoup celui des personnes riches , & qu'on ne les voit point administrer les Sacremens de l'Eglise aux pauvres. Les voit-on toujours occupez aux besoins pressans de leurs Paroisses ? Connoissent-ils leurs ouïailles ; eux qui en doivent répondre devant Dieu ? Ils

vivent dans un profond repos, sans se mettre en peine de l'état de leurs Paroisses. Leurs Vicaires en ont toute la peine, & leur tranquillité n'est troublée que lorsqu'il s'agit de recevoir les droits d'un enterrement, auquel ils n'ont point assisté. Quand saint Paul dit que le Prêtre doit vivre de l'Autel, ne suppose-t-il pas que ce Prêtre ou ce Pasteur y rend quelque service? prétend-il que ces Pasteurs, sans travailler jour & nuit pour le salut des ames, aient droit, par le nom seul de Curé, aux aumônes des Fideles qui contribuent charitablement à la subsistence des Pasteurs & des Prêtres de leurs Paroisses, pour avoir offert leurs sacrifices & leurs prières pour le repos des ames de leurs parens? Quand le Pasteur n'a rien fait, & qu'il demeure tranquille chez lui pendant l'enterrement d'un homme au-dessous du commun, il lui faut ses droits. O Ciel! où en sommes-nous? Quand un Curé se sacrifie pour le bien de sa Paroisse, qu'il est toujours occupé, qu'il veille, qu'il agit, & qu'il visite

ses Oüailles ; comme il ne peut être partagé & se trouver en même tems dans des occupations différentes, il est juste qu'il perçoive les émolumens & les aumônes que les Fideles donnent aux Pasteurs, en vûe des grandes fatigues qu'ils essuyent pour procurer le salut de leurs ames ; mais quand ces Pasteurs se laissent aller & s'abandonnent à une molesse criminelle en la personne d'un Curé, quelle ombre de justice y a-t-il d'exiger des droits qui ne lui sont dûs que lorsqu'il travaille & qu'il s'offre au Seigneur comme une victime pour le bien de son troupeau, & non pas parce qu'il porte le nom de Curé ? Ils ont leurs Vicaires, disent-ils, & ces Vicaires travaillant jour & nuit pour le service des Paroissiens, il n'importe pas que les Sacremens soient administrés, & que les enterremens se fassent par eux, ou par des Prêtres à leurs gages. Belle raison pour couvrir leur negligence & leur injustice ! Les Paroissiens ne payent-ils pas ces Vicaires ? excepté de petits émolumens

qu'ils leur cedent : les Fideles d'une Paroisse ne récompensent-ils pas ces mêmes Vicaires quand ils administrent les Sacremens, ou qu'ils rendent quel- qu'autres services ? Les gages des Vicaires, & leurs petits revenus, ne vien- nent donc point des Curez qui ton- dent le troupeau, pendant que les au- tres en ont tout le poids & toute la charge : mais sçavent-ils bien ces Pa- steurs, pourquoy on leur a permis d'a- voir des Vicaires ? cela n'a commencé d'abord que dans les Villes bien-peu- plées, lorsque les Curez, avec tout leur zele, ne pouvoient satisfaire seuls aux besoins pressans de leurs Paroisses : comme il pouvoit arriver que pendant qu'ils étoient occupez à porter le Via- tique à quelque malade, un autre mor- bond auroit besoin en même tems de ce secours salutaire ; & ainsi les Curez ne pouvant se partager & se trouver en differens endroits tout à la fois, pour éviter ces inconveniens dangereux, on leur a donné des Vicaires pour supléer à leur défaut, mais non pas pour favo-

riser leur negligence & leur peu de zele pour le salut des ames, que Dieu a confiées à leurs soins & à leur vigilance, dont il leur fera rendre un compte rigoureux au jour de ses vengeances. Les Vicaires sont très-bien établis, & sont d'une grande utilité dans les Paroisses; mais ils ne doivent être employés que lorsque le Pasteur lui-même est occupé d'ailleurs: hors cela le Curé est obligé en conscience d'administrer les Sacremens à ses Oüailles, & de consacrer ses momens les plus précieux pour le salut de son troupeau; & c'est cette divine occupation qui lui donne un droit légitime à ce qu'on appelle casuel: mais quand ce Pasteur, malgré les remords de sa conscience, se laisse aller à une indolence heureuse selon le monde, mais criminelle devant le souverain Pasteur; pendant que son Vicaire suë sang & eau pour l'administration des Sacremens, & en visitant les malades avec beaucoup de charité & de zele; peut-il en vérité demander des droits qui ne lui sont accordez cha-

ritablement que lorsqu'il travaille le premier, & son Vicaire en second, & dans un tems où lui-même étant occupé, il ne peut satisfaire à tous les besoins de la Paroisse ? Sçavez-vous bien pourquoy ces Pasteurs preferent l'Office divin à leurs devoirs essentiels ? c'est que l'encens qu'on fait fumer les bonnes Festes devant les Autels, est de meilleure odeur que la paille où un pauvre moribond repose ; l'étole & la chappe qui les distinguent, leur plaisent beaucoup davantage que la puanteur d'une chaumiere, où ils ne respireroient point un si bon air. D'ailleurs il faudroit faire l'aumône, & assister ce pauvre malade réduit à la dernière nécessité, & c'est ce qu'on évite autant qu'on peut. N'a-t-on pas lieu de dire sans exagerer ny outrer les choses, que ces Pasteurs possèdent les Cures (comme dit S. Gregoire dans le onzième livre de ses morales) pour vivre plus aisément & dans la molesse ? Ils renversent auant qu'il est en eux, les principes de la morale de J.C. Cherchez, dit-il, pre-

mierement le Royaume de Dieu , & les autres choses vous seront données comme un surcroît. Par un renversement horrible, ils n'ont en vûë d'abord que les biens temporels ; ils en jouissent , mais fort souvent aux dépens des biens celestes , qu'ils sont en danger de perdre, à cause de leur peu de zele pour le bien spirituel de leurs Paroissiens : Semblables en cela à ces peuples grossiers qui avoient été rassasiez par la multiplication des cinq pains , qui ne suivoient point le Sauveur à cause de ses miracles prodigieux, & de sa doctrine toute celeste , mais parce qu'ils avoient été rassasiez : ces Pasteurs suivent le Sauveur du monde , parce qu'ils sont rassasiez des gros revenus de leurs Cures , sans être penetrez des obligations indispensables des Pasteurs , qui devroient se donner tout entiers aux soins de leurs troupeaux. En verité les Peres de l'Eglise ont grand tort de nous faire trembler, lorsqu'ils nous font une peinture naturelle du pesant fardeau de la charge pastorale , lorsqu'ils nous

mettent devant les yeux les soins, les veilles, les fatigues, les inquietudes & les dangers mêmes auxquels s'exposent les Pasteurs, lorsqu'ils acceptent un emploi si formidable. En supposant qu'ils soient appelez de Dieu à ce ministère, où font-ils paroître ces soins ? Où sont ces veilles & ces fatigues ? Ne les voit-on pas au contraire dans une malheureuse indolence & criminelle devant le Seigneur ? Leur *Deus in adiutorium* les garantira-t-il de la frayeur dont ils seront saisis au Jour du Jugement de Dieu ? Seront-ils aussi tranquilles qu'ils sont, au jour de ses vengeances ? En seront-ils quites pour dire qu'ils ont assisté aux Offices divins, & qu'ils ont chanté ses louanges ? Le Dieu des Armées ne leur pourra-t-il pas faire ce reproche ? Je vous ay établis pour avoir soin des brebis que je vous ay confiées : vous en avez pris la toison ; vous avez vécu grasement aux dépens de vôtre troupeau ; rien ne vous a manqué dans la vie, mais quel droit aviez-vous de rendre ce troupeau, vous qui n'avez

jamais rien fait , ou du moins peu de chose , pour le conduire dans mes voyes ? Vous avez assisté aux Offices divins , étoit-ce ce que je demandois de vous ? Que diriez-vous d'un Berger qui , negligant le soin de son troupeau , se contenteroit de le divertir par le son agreable de son chalumeau ? N'a-t-il pas d'autres occupations plus necessaires & plus pressantes ? Ne faut-il pas qu'il veille jour & nuit pour éloigner le loup de son parc ? Ne doit-il pas visiter ce même troupeau , & reconnoître les brebis malades , & apporter les remedes convenables à leurs maladies ? N'est-il pas obligé de les conduire dans de bons pâturages pour les engraisser ? A-t-il les bras croisez , quand il s'agit de reprimer la brebis insolente qui insulte la plus foible ? En feroit-il quite quand il diroit à son maître qu'il a diverti ses brebis par l'harmonie douce & agreable de son chalumeau ? Croyez-vous que je vous excuse , lorsque vous me dites pour vous justifier , que vous avez chanté mes

lianges ; c'étoit bien fait ; mais vous êtes-vous acquitez de ce noble exercice pour l'amour de moy ? Je connois le fond de vos ames : combien de fois vous êtes-vous emportez contre mes Ministres subalternes , pour avoir été prévenus dans le commencement de quelque ceremonie publique, jaloux de maintenir un droit imaginaire de Curé ; comme si la qualité de Pasteur consistoit essentiellement à commencer un Office , auquel j'ai employé autrefois les moindres Officiers de mon Eglise. Si le zele de me servir vous apelloit aux Offices divins , c'étoit un zele mal réglé ; ce zele vous devoit appeller ailleurs ; ce pauvre moribond avoit besoin de vôtre secours , il falloit y courir ; ce malheureux avoit besoin de vôtre aumône pour se conserver la vie , il falloit tout quitter pour le soulager au plutôt ; un autre prest de faire naufrage , étant au bord du precipice , avoit besoin de vôtre main pour l'empêcher de se perdre , vous deviez courir & voler pour l'arrêter dans un danger inc-

grand Apôtre s'étoit arrêté à chanter comme font vos Curez, auroit-il converti tant de monde, & auroit-il enfané tant de Chrétiens à Jesus-Christ? C'est un abus effroyable qui regne parmi vous, de croire qu'un Curé en soit quitte pour dire un *Deus in adjutorium*. Combien y a-t-il d'autres obligations plus pressantes & beaucoup plus nécessaires? On court chez vous après les Cures, on les refuse icy, parce qu'on en connoît le pesant fardeau. Le soin des âmes que le Sauveur du monde a rachetées par son sang, & dont les Pasteurs sont chargez, ne doit-il pas être préféré au chant de l'Eglise qui, quelque saint qu'il soit, n'est rien en comparaison de ce que vaut une âme qui a tant coûté! Combien de veilles coûte-t-elle à un véritable Pasteur pour la conserver dans l'innocence? Combien faut-il qu'il essuye de travaux pour la gagner à Dieu? A quel danger ne doit-il point s'exposer pour retirer les libertins du vice? Combien d'injures faut-il qu'il souffre quelquefois pour reconci-

vitale sans votre secours. Voilà ce que je demande d'un Pasteur, & non pas le chant qui est la moindre & dernière partie de ses obligations, & dont cependant vous avez fait le principal; au lieu que ce n'est au plus que l'accessoire de votre emploi: Ne vous trompez pas, je tireray vengeance de votre peu de zèle pour le salut des âmes, auquel vous deviez vous sacrifier tout entier. Voilà ce que le Dieu de l'Univers dira un jour à ces Pasteurs negligens qui, usurpant l'employ de Chantre, abandonnent des obligations essentielles, & qui sont de la dernière conséquence.

Je vous ai fait, mon ami, une peinture grossière de vos Pasteurs de l'Europe, sur le récit que m'en ont fait nos Peres. Je l'interrompis icy, pour luy dire que j'étois fâché qu'il eût une idée si peu avantageuse de notre Europe au sujet des Pasteurs; qu'à la vérité le portrait qu'il venoit de faire tomboit sur quelques-uns; mais que le grand nombre de nos Ouvriers dans la vigne du Seigneur, étoient gens, non-seule-

ment d'une profonde érudition, mais encore d'une vertu solide, d'une piété exemplaire, d'un désintéressement parfait, & d'un zèle infatigable pour le salut des âmes, dans les villes comme dans les campagnes; & avec tout cela d'une simplicité & d'une modestie à ne se prévaloir jamais de leur mérite: J'ajoutai que nos Prelats, plus distinguez par leurs rares talens que par leur dignité, étoient les sources de ces bonnes qualitez dans leurs Pasteurs; inventans chaque jour de nouveaux moyens de les rendre parfaits, & ne leur donnant jamais aucun rang dans l'Eglise, qu'après s'être assurez par eux-mêmes, & de leur science & de la pureté de leurs mœurs. Je me sentois beaucoup d'émulation à m'étendre sur les travaux continuels & fructueux de nos Ministres Evangeliques, pour le démentir de son opinion; mais comme je ne voulois rien perdre de ce qu'il lui restoit à me dire, je le laissai continuer. A la bonne heure, me dit-il, que les choses soient comme vous l'avancez,

vous trouverez plus agreable le tableau que je vais vous faire des Pasteurs de nôtre Isle ; il est tout different de celui que je viens de vous dépeindre , & vous y remarquerez les veritables caracteres qui font le bon Pasteur & qui le distinguent du mercenaire. Mais avant de parler de leur zele ardent , de leur solide pieté , & du desinteressement qu'ils font paroître dans leur ministere , il faut vous apprendre comment ils paragent leur tems. Ne vous serais-je point ennuyeux ? Non , luy dis-je ; au contraire vous me faites un plaisir singulier. Vous sçavez donc que leur tems est si bien remply , qu'à peine leur en reste-t-il pour subvenir aux besoins de la nature. Il vous sera facile d'en juger par la maniere dont tous les jours de la semaine sont reglez : le Dimanche est tout employé à prier , à confesser & à instruire les Fideles , mais d'une maniere sainte , comme faisoient autrefois les grands Hommes des siecles passez : ils expliquent l'Ecriture Sainte selon les sentimens des Peres ; & con-

me j'ay dit ailleurs, ils paraphrasent un livre de l'Ancien ou du Nouveau Testament de suite, sans jamais interrompre leurs interpretations, qu'ils ne l'aient fini : ils en recommencent un autre ensuite, tirant toujours de leurs explications de fortes morales. Nos Pasteurs tout accablez qu'ils sont d'occupations differentes dans ce jour consacré tout entier à la pieté, trouvent cependant un peu de tems pour assister à l'Office divin ; mais ils ne sont pas dans des sentimens si grossiers, que de croire que le salut des ames, pour lequel ils travaillent sans relâche en ce saint Jour, ne soit à preferer au chant de l'Eglise quelque saint qu'il soit : Les heures du matin du Lundy sont employées après la Messe à visiter les malades de leurs Paroisses ; à consoler ceux qui ne sont point en danger de la vie ; à leur donner des motifs les plus touchans pour les porter à souffrir leur infirmité avec patience, & à faire une grande à Dieu des peines qu'ils souffrent : les autres malades qui sont en

danger font toute leur attention , persuadez qu'ils font que les derniers momens de la vie des Chrétiens font de la dernière consequence. Ils ne se contentent pas de leur administrer eux-mêmes les Sacremens , ils veillent sans cesse , & tâchent de les assister jusqu'aux derniers soupirs de la vie : cette charité pour les malades , est en tous tems préférée à toutes les autres occupations. L'après-midy du même jour se passe en partie dans une conférence de pieté du Pasteur avec ses Prêtres , qui luy font un fidele rapport des plus pressans besoins de la Paroisse , & qu'on met en écrit , afin que rien ne s'échape. On delibere ensemble des moyens les plus convenables pour y subvenir , & pour empêcher qu'ils ne s'augmentent. Le Mardy après s'être acquité de ses devoirs particuliers , ce Pasteur vigilant visite un quartier de sa Paroisse , pour mieux connoître en détail ce qui se passe dans chaque famille ; de sorte qu'il connoît parfaitement ses Oûailles , leur conduite & leurs occupations.

S'il y a quelque ménage mal réglé, il y remédie au plûtost. Il y a un jour destiné pour donner audience aux pauvres honteux de sa Paroisse, qui lui déclarent leurs besoins, & lorsqu'il est persuadé de leur misère cachée, il pourvoit à leur nécessité, & par lui-même, & par les aumônes de ses Paroissiens. Un autre jour les Senateurs de la Ville tiennent une assemblée chez le Pasteur, pour conferer ensemble touchant les moyens les plus convenables pour trouver un fond, afin de secourir les misérables qu'ils considerent & aiment comme leurs freres. Sa maison est ouverte un autre jour de la semaine à toutes les personnes qui viennent consulter leur Curé sur leurs dispositions intérieures, afin qu'il leur donne avec charité des avis selon qu'il le juge à propos, par rapport à ces mêmes dispositions. D'autres viennent chez luy dans un jour marqué pour le prier de vouloir bien être arbitre de leurs differens; il les accommode, & sa charité inépuisable empêche que ses Parois-

siens ne se ruinent en Procez. Apprend-il qu'il y a quelque inimitié dans sa Paroisse ; il court aussi-tost , il s'empresse , & ne se donne aucun repos qu'il n'ait remis bien ensemble ces ennemis prêts à éclater , & qu'il n'ait entierement étouffé cette inimitié naissante. Voilà les saintes & charitables occupations de nos Pasteurs ; mais ils ne ressemblent pas à ces flambeaux qui , éclairant les autres , se consomment eux-mêmes : ces occupations laborieuses sont soutenues par une solide piété , par un zele du salut des ames , animé de l'Esprit de Dieu , & par le feu sacré de la charité qui les devore , pour ainsi dire. Ils se considèrent dans leurs emplois , comme les Cooperateurs de Jesus-Christ ; ils suppléent , selon les sentimens de l'Apôtre , par leurs peines & leurs fatigues à ce qui semble manquer à la Passion du Fils de Dieu. Ce sont gens d'oraison & de retraite , qui puisent sur le Thabor les instructions saintes qu'ils communiquent ensuite à leurs troupeaux ; gens mortifiez dont l'exterieur seul touche

lés cœurs ; gens qui se consacrent comme autant de victimes innocentes pour le bien temporel & spirituel de leurs Oüailles ; gens qui , comme le bon Pasteur , veillent jour & nuit autour de leurs bergeries , & empêchent que le loup ne dévore quelqu'une de leurs brebis. Etant ainsi occupez , jugez s'il leur peut rester assez de tems pour assister souvent aux chants de l'Eglise. Et en effet , est-il juste que ces Pasteurs zelez négligent les principales obligations de leur employ pour l'accessoire. J'appelle ce chant un accessoire , puisque l'Eglise d'Occident s'est conservée dans la pureté des mœurs , & dans une foy sincere près de quatre siècles , sans le secours de ce chant. Il n'a commencé que du tems de S. Ambroise , lorsqu'il étoit injustement persecuté par l'Impératrice Eudoxia. N'est-ce donc pas une gloire bien grande pour nos Pasteurs d'avoir suivi ces traces anciennes , preferant au chant des Paroisses , des emplois bien plus charitables & plus nobles que ce même chant , qui est

la moindre partie de la Religion, & que vos Curez de l'Europe considerent cependant comme une partie essentielle de leur ministere ? Vous voyez bien (mon amy) que vous aviez grand tort d'accuser nos Pasteurs d'Eutopie, de ce qu'ils s'absentoient souvent de l'Office divin ; & vous devez être convaincu que ce n'est pas leur peu de pieté qui est la cause de leur absence, mais que des obligations plus pressantes les appellent ailleurs où leur presence est absolument necessaire. J'aurois encore bien d'autres choses à vous dire touchant le zele de nos Curez : mais je crains de blesser leur modestie, ou que l'on me soupçonne de flâterie. Persuadé que j'étois par tant de raisons, je conçûs de meilleurs sentimens de la conduite des Pasteurs de cette Isle, & je le priay ensuite de m'éclaircir d'une autre chose qui regarde les Chanoines d'Eutopie. Quoiqu'il eût quelques affaires, il voulut bien cependant continuer nôtre entretien.

CHAPITRE XIII

Des Chanoines d'Eutopie.

QUand j'entrois dans la Cathedrale de la Ville de Macarie pour faire mes prieres, & pour assister au Service divin; comme je demeuroid à l'Evêché, je considerois cette Eglise comme ma Paroisse; j'y allois fort souvent, & sur-tout les bonnes Fêtes. J'étois fort surpris quand je voyois tant de venerables Vieillards qui faisoient l'Office; où l'Evêque du lieu assistoit le plus souvent, autant que son grand âge & que sa santé, aidée de son zele, le pouvoient permettre. Je n'y voyois pas de ces jeunes Chanoines, comme j'avois vû dans l'Europe, qui partagent adroitement leur tems, & qui en donnent une partie à Dieu, & l'autre aux divertissemens. D'où vient (disois-je à mon ami) cette étrange diversité? Est-ce que l'Eutopie est autre que celle des

Catholiques de l'Europe ? Je n'y vois que des Vieillards tout cassez ; cependant combien voyons-nous dans nos climats de ces jeunes Chanoines, qui ont pour tout merite l'aumuce qu'ils portent avec le surplis, dont la moitié est d'un point de grand prix, qui leur fait lever la teste beaucoup plus haut que celle des simples Prêtres, qui n'ont point les revenus de leurs prebendes. Je ne voyois dans les Cathedrales de cette Isle que des Chanoines qui, sans ces ornemens superflus, chantoient les loüanges du Seigneur avec une modestie d'Anges, & un zele qui penetroit le Ciel par sa ferveur : je les comparois aux cygnes, qui ne chantent jamais avec plus de melodie, que lorsqu'ils approchent de la mort ; j'étois tout occupé de la difference qui se rencontre entre les Chanoines de l'Europe, & ceux d'Eutopie tous pieux & saints Vieillards, dont l'employ de chanter les loüanges de Dieu, n'est autre chose qu'une préparation à la mort. On ne voit point d'autre chose que d'entendre tous chanter un plein chant.

composé qui donne de la dévotion : on ne voit pas dans leurs Chœurs ces Chantres mercenaires , qui par une musique effeminée , frappent les oreilles sans toucher les cœurs. Mon amy qui avoit eû assez de charité pour m'éclaircir de la conduite de leurs Pasteurs, continua cette même charité, pour me donner une idée conforme à celle que je devois avoir des Chanoines de cette Ile ; & voicy ce qu'il m'en dit :

Tous ces venerables Chanoines que vous voyez dans les Cathedrales ont été Pasteurs autrefois : après avoir passé tant d'années à travailler pour le salut des autres , il est bien juste qu'on leur donne un employ , dans lequel ils se recueillent en eux-mêmes d'une manière toute sainte , ne pensant qu'à achever heureusement le cours de la vie. Ce sont des Ministres fideles de Jesus-Christ qui , s'étant consacrez tout entiers au salut des ames confiées à leurs soins ; lorsque la foiblesse de leur âge ne leur permet plus de souffrir de grandes fatigues , sont appelez &

nommez aux Canonicats vacants. Ces Benefices sont chez nous une récompense des travaux que ces dignes Pasteurs ont soufferts pour le salut de leurs Outils, que l'on ne donne jamais par faveur à des gens qui n'ont rendu aucun service à l'Eglise, & qui sont souvent incapables de luy en rendre. Quel abus ! Il est vray qu'il faut moins de capacité pour chanter les louanges du Dieu des Armées, mais du moins faut-il du zele & de l'amour divin pour le bien acquiter de ce noble employ. Et comment est-ce que l'on connoitra ce zele & cet amour, que par les autres emplois que ces Chanoines auront eu auparavant ? D'ailleurs, quelle apparence de donner par faveur, & à la recommandation des amis puissans, des emplois qui doivent être destinez pour la récompense de ces saints Prêtres qui, s'étant consacrés comme des victimes au service du Seigneur, trouvent enfin dans leur vieillesse une retraite tranquille, & un employ qui ne sert pas pour les bien disposer à finir heureusement

ment la carrière de la vie. Dites-moy
sincerement, n'êtes-vous pas édifié du
chant de nos Chanoines ? Il est vray
qu'il n'est pas soutenu par une musique
fade & ennuyeuse, mais par une pro-
fonde piété & par une ferveur Angeli-
que : il semble quand ils chantent ces
divins Cantiques, qu'ils soient par a-
vance dans le Ciel ; leurs corps tien-
nent à la Terre, mais leurs ames sont
unies aux Chœurs des Anges, & en-
traînent, pour ainsi dire, les cœurs de
ceux qui les entendent chanter avec
tant de zèle & de piété : comme ce
sont des Prêtres tout-à-fait morts au
monde, ils n'ambitionnent pas de do-
miner sur qui que ce soit ; l'Evêque seul
est le maître de tous les Benefices &
des emplois : jamais on ne voit de pro-
cez entre les Chapitres & les Parois-
ses ; & s'il arrive quelque difficulté
pour maintenir les droits des uns &
des autres, les Senateurs de l'Isle ne
mettent jamais la main à l'encensoir ;
ils en laissent le jugement à l'Evêque du
lieu, qui sans Official & sans Greffier,

P

regle seul toutes ces difficultez ; point d'appel comme d'abus chez nous, ce qui fomenta les vices des Prêtres peu reglez dans l'Europe ; l'Evêque est le maître absolu dans toutes les affaires qui regardent l'Eglise. Mais ne passons pas ce que je me suis proposé de vous dire de nos Chanoines, pour lesquels on doit avoir une veneration toute particuliere. Au commencement de la fondation de nôtre République, & en même tems de nôtre Eglise, il s'étoit glissé un certain abus qui auroit produit de malheureuses suites, si nos Senateurs conjointement avec nos Evêques, & les plus considerables de nôtre Isle, ne s'y étoient opposez. Quelques Chapitres, & d'autres personnes élevées au-dessus du commun, s'étoient attribués le droit de nommer aux Benefices à charges d'ames ; la faveur avoit grande part à ces sortes de nominations : on nommoit des Prêtres indignes d'occuper ces divins emplois : chacun crioit ; on voyoit le desordre croître de jour en jour ; & si le Ciel n'eût inspiré de re-

nir un Concile sur ce sujet, nôtre Eglise seroit maintenant dans un état aussi pitoyable, qu'est celle de l'Europe par ce droit de Patronage particulier: comme l'affaire étoit délicate, & à laquelle bien des gens prenoient part, comme y étant interressez, on nomma dans cette illustre Assemblée des Orateurs, qui n'étoient point suspects à l'un & à l'autre party: l'un pour soutenir dans ce Concile le droit des Patrons, & l'autre pour prouver que ce droit de Patronage n'étoit qu'une usurpation sur celui des Fideles, qui se choisissoient au commencement de l'Eglise des Pasteurs avec l'approbation des Evêques qui les confirmoient: ce n'étoit guères le lieu de parler de ce droit de nommer aux Benefices, n'ayant en vûë que de décrire la sainteté de nos Chanoines dans ce chapitre. Je ne sçay si c'est par une inspiration du Ciel, que je suis insensiblement tombé sur cette matiere, ou si voulant montrer leur détachement pour toutes les choses du monde, la suite de ma Relation a demandé de

moy, que je fisse voir combien ils se mettent peu en peine de maintenir un droit, que les autres défendent avec chaleur, contre les anciennes coutumes de l'Eglise. Qu'importe comme cela soit arrivé, les Harangues de l'un & de l'autre de ces deux Orateurs, ne seront pas desagréables.

H A R A N G U E

Qui prouve le Droit de Patronage.

MESSIEURS, ce n'est pas mon dessein d'entrer bien avant dans l'origine du droit de Patronage, ny de marquer quelle en a été la source & le principe; Nous en avons appris si peu de choses par le peu de livres que nos peres ont apportez de l'Europe, qu'on ne peut statuer rien de solide par les écrits de quelques Auteurs particuliers, qui n'ont point assez d'autorité pour donner des Loix à notre Eglise d'Eutopie: Nous ne les connoissons que

par leurs noms ; & souvent voyons-nous dans leurs livres, qu'ils font des propositions contradictoires & entièrement opposées. Que peut-on ordonner, dans une matiere qui regarde tant de Particuliers & de Communautez, sur les sentimens de ces Jurisconsultes qui se contredisent fort souvent ? Mon dessein est de vous faire voir & de vous prouver que vous n'avez point d'autres regles à observer avec la dernière équité, que celles que la nature a gravées dans nos cœurs en naissant, & que nous lisons dans nos Loix si bien établies, qui ont maintenu le bon ordre dans nôtre gouvernement jusqu'à aujourd'huy : La premiere de ces Loix qui est toute naturelle, ne commande-t-elle pas qu'on rende à un chacun ce qui luy appartient ? Pourquoy le Tout-puissant a-t-il établi la Justice ? Pourquoy a-t-il gravé dans le cœur de l'homme ce desir naturel de tenir la balance juste dans les differens des particuliers, pour ne la faire pancher que du côté où l'équité l'entraîne par

son juste poids ? N'est-ce pas pour empêcher ces injustes usurpations des biens d'autrui ? ce droit de Patronage ne doit-il point être considéré comme un patrimoine legitime que nos peres ont acquis par les aumônes & les liberalitez qu'ils ont faites à nos Eglises : Sans leur secours & leur charité inépuisable , beaucoup d'Eglises seroient aujourd'huy desertes , ou pour mieux dire , n'auroient jamais été établies : le Clergé & les Membres les plus illustres de notre République qui nous ont precedez , en ont vû mieux que nous les consequences ; & c'est ce qui les a portez à accorder le droit de Patronage à ces personnes qui , par une charité véritablement chrétienne , se sont privées elles-mêmes & leurs heritiers de quelque bien temporel pour satisfaire à leur dévotion, & à procurer la gloire de Dieu , en dottant les Eglises qui n'avoient pas assez de fonds pour entretenir les Ministres du Seigneur : pourquoi vouloir ravir & enlever à leurs descendants un droit si legitime , & acquis par

une charité si heroïque & si chrétienne ? Si quelque malheureux qui ne suivroit pas d'autres loix que la passion d'amasser du bien, enlevoit à ces dignes Patrons un bien particulier qu'ils auroient hérité de leurs peres & de leurs ayeux, la violence qu'on leur feroit, en leur enlevant par force leur patrimoine, crieroit sans doute vengeance, & dans cette occasion vous vous donneriez tous les mouvemens possibles pour maintenir & conserver les possesseurs legitimes en la possession de leurs biens, & pour reprimer l'audace temeraire d'un injuste usurpateur. Le droit de Patronage est-il moins un bien qu'une terre & un fond ? pourquoy donc veut-on aujourd'huy en priver & dépotuiller ceux à qui il appartient avec tant de justice ? On vous voit assis, Messieurs, sur les tribunaux, pour faire regner avec autorité la Justice, qui seroit foible sans votre solide appuy : cependant on met en délibération une chose qui ne souffre aucune difficulté ; c'est un droit de Patronage, n'est-ce

pas assez dire , que c'est un Droit , pour
être persuadé qu'on ne peut en priver
le legitime possesseur , sans blesser la
Justice ; & que ceux qui rendroient un
Arrest si peu équitable , qui ôteroit in-
justement aux particuliers ce qui leur
appartient depuis l'origine de nôtre E-
glise , agiroient contre les mouvemens
de leurs consciences ? J'espere , Mes-
sieurs , que ces raisons vous détourne-
ront du dessein qu'on a dans l'Eutopie
de faire un changement si inouï dans la
nomination des Benefices , qui ne se
peut faire sans une injustice , qui retom-
bera sur autant de personnes illustres ,
qu'il y a de Patrons chez nous , qui
ont toujours usé de leur Droit avec
beaucoup de prudence , & avec la der-
niere équité.

*H A R A N G U E**Contre le Droit de Patronage.*

ON peut entrevoir, Messieurs, dans le raisonnement qu'on vient de faire avec autant d'industrie, que d'éloquence, la crainte qu'on a de rappeler toutes choses à l'ancien usage ; mais comme nôtre Eglise ne s'est maintenue dans sa pureté, que par l'attachement aux regles inviolables des anciens Canons de l'Eglise universelle, ne devons-nous pas suivre les traces de nos peres qui, conduits par ces saintes maximes, ont fait depuis tant d'années de si beaux Reglemens, qui sont comme autant de boulevardz solides, qui ont mis nôtre Eglise d'Eutopie à l'abry de toutes les nouveautez qui ont causé dans l'Europe tant de relâchemens ? Les Apôtres n'ont-ils pas été choisis de Jesus-Christ même, pour aller prêcher son Evangile par toute la Terre ; & a-

près que le Sauveur du monde fût retourné dans le sein du Pere Eternel, d'où il étoit sorti pour se revêtir de nôtre mortalité, & pour effacer les pechez du monde par sa mort, n'apprenons-nous pas que le Concile, ou l'assemblée de ces mêmes Apôtres, choisit saint Mathias en la place de Judas. Après la mort des Apôtres, précieuse devant Dieu, l'Histoire ne nous apprend-elle pas que les premiers Chrétiens choisissent avec les Evêques de chaque lieu leurs Pasteurs, suivant les doctes enseignemens de S. Paul? Il n'y a point de Pasteurs qui aient le droit & l'autorité d'enseigner, à moins qu'ils ne soient envoyez, & qu'ils n'aient leur mission. Les Apôtres ont été envoyez par Jésus-Christ même, & par l'autorité qu'il leur a donnée, ils ont envoyé d'autres Pasteurs qui leur ont succédé; & ainsi de siècle en siècle, & de main en main, l'autorité de donner la mission aux Pasteurs & aux Predicateurs de l'Evangile a été toujours en la puissance des Evêques, successeurs des

Apôtres, qui ont seuls le droit de mission. Il y a deux choses à considérer dans les Benefices, le spirituel & le temporel : Si nous regardons le spirituel, ou le droit d'ordonner & d'envoyer prêcher l'Evangile, & de choisir des Pasteurs, l'Evêque avec les premiers Fideles avoit seul le droit d'ordination & de mission. L'assemblée des premiers Chrétiens n'étant, pour ainsi dire, qu'une approbation du choix des Evêques : ou si vous voulez que les peuples eussent le droit de choisir des Pasteurs, leur choix n'avoit aucun poids, ny aucune autorité sans l'approbation des Evêques. Ce droit d'imposer les mains, & ce pouvoir de faire des Prêtres, & de choisir des Pasteurs, est passé immédiatement de Jesus-Christ aux Apôtres, & successivement aux Evêques : Si nous considérons le temporel des Benefices, il faudroit sçavoir bien peu l'Histoire Ecclesiastique, pour n'être pas entierement persuadé que tout le temporel de l'Eglise, ne vient que des aumônes des Fideles, qui étoient

partagez en quatre parties, dont l'Evêque seul avoit la dispensation ; il en étoit l'Intendant & l'Econome, & les faisoit distribuer par les Diacres qui étoient établis & ordonnez de l'Evêque pour servir à l'Autel, & pour cet employ de charité. Ce bien de l'Eglise étant autrefois en commun, & l'Evêque en étant seul dispensateur, a-t-il changé de nature, lorsque la cupidité des Ministres de l'Eglise en a causé le partage, pour avoir lieu de vivre en particulier plus à leur aise ? Non, sans doute, il est toujours le même : mais ce malheureux partage a causé tant de disgrâces à l'Eglise, par l'abus que les particuliers ont fait de ces biens, qu'il est de la dernière importance de remonter à la source, pour rétablir les choses dans la situation de leur première origine. Nous avons dans l'Eutopie peu d'Historiens qui en traitent ; mais nos peres en ont apporté assez de l'Europe, pour nous instruire parfaitement des maximes des premiers Chrétiens. De leur tems non-seulement les biens de

L'Eglise étoient en commun, mais encore ceux des particuliers. Les choses sont changées, me dira-t-on, ce ne sont plus des biens communs; chaque Benefice a ses revenus; qui luy sont attachez en particulier: pourquoy innover aujourd'huy, & mettre le trouble dans l'Eglise? Mais quoy! répondrais-je, le zele de nos saints Evêques pour rétablir dans ce siecle le bon ordre & la discipline de l'Eglise, doit-il céder aujourd'huy à la cupidité des siecles passez? Laissez, si vous voulez, les biens de l'Eglise partagez comme ils sont, qu'ils demeurent inséparables des Benefices, auxquels on les a attachez: mais faites moy voir quel droit a un Laïque sur le spirituel & sur le temporel de ces Benefices? Je n'entreprends point de disputer icy sur les droits des Rois & des Princes des autres parties du monde; elles ont leur jurisprudence, qui donne à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à Cesar ce qui appartient à Cesar: mais pour nous, qui vivons dans une République nouvellement é-

tablie, nous devons aspirer & souhaiter avec un zele veritablement chretien, que les choses soient en regle; & elles n'y seront jamais qu'en remontant à la source & à l'origine de la mission des Pasteurs. Le droit de Patronage, dit-on, est un bien acquis par la charite & les aumônes des predecesseurs: pourquoy vouloir priver leurs descendans d'un droit dont ils ont legitimement herité? Il est vray, Messieurs, qu'on a permis dans nôtre établissement ces sortes de dons conditionnels, qui n'étoient pas en usage dans les premiers siecles de l'Eglise: on donnoit alors des biens, & l'on faisoit des aumônes aux Eglises, mais sans se rien réserver; c'étoit un don pur & simple qui n'imposoit aucune charge à ces mêmes Eglises. Donner sous quelque obligation, c'est donner d'une main & retenir de l'autre ce qu'on a donné; & l'offrande qu'on fait à Dieu de ses biens, doit être entiere & sans reserve; autrement cette offrande pourroit passer pour un traité & un marché que l'on feroit

avec Dieu ; ce qui seroit tout-à-fait indigne de la Majesté du Tout-puissant & de la pieté des Fideles : car quelle comparaison y a-t-il entre le Createur de l'Univers & la creature ? & quelle temerité à un Chrétien de faire à Dieu un don de cette nature ? N'est-ce pas s'égaliser en quelque manière au Souverain Maître du monde, par un traité bas & rampant, qui sentiroit fort le paganisme ? Il faut donner à Dieu ; que dis-je ? il faut luy rendre par une offrande volontaire une partie des biens que nous possédons par sa libéralité ; si nous ne sommes pas assez parfaits pour luy offrir le tout : point de traité donc avec le Createur ; point de marchez ; point de conditions. S'il a la bonté de recevoir une partie des biens qu'il nous a donnez ; & si l'offrande que nous luy en faisons, est comme un encens précieux qui monte jusqu'à son trône ; que nôtre ambition, & le desir de placer des Sujets, souvent indignes, sur les chaires des Pasteurs, n'arrête pas au milieu de sa course l'odeur de

cet encens, qui se dissipant en l'air par le vent de nôtre orgueil, n'est compté pour rien devant Dieu, qui pese tout au poids du Sanctuaire. Je fais un sacrifice au Seigneur d'un tel bien, à condition que j'entreprendray sur ses droits, que je nommeray des Pasteurs, que j'auray droit de presider dans une telle Eglise, & d'y faire mettre mon blazon & mes armoiries. O Ciel ! quelle ambition ! l'Eglise de Dieu n'appartient plus à Dieu, elle appartient au Patron. N'est-ce pas s'élever au-dessus de Dieu même, & attirer sa colere & son indignation par une offrande si interessée & si ambitieuse ? Mais ce n'est pas encore le plus grand mal que produit le droit de patronage : combien de fois avons-nous vû au commencement de l'établissement de nôtre Eglise des Pasteurs nommez par ces Patrons, qui étoient comme autant de loups cachez sous des peaux de brebis ; Pasteurs muets & ignorans qui, connus par le dérèglement de leur vie, auroient à peine trouvé place parmi les Laïques : la chair & le

le sang avoient souvent part à ces élections : des amis de bouteille ne servoient pas peu à introduire furtivement des Prêtres indignes dans des emplois tout divins. Enfin, je le dis les larmes aux yeux, & les soupirs dans le cœur, des courtisans faisoient autrefois, ce que devoient faire les Evêques, & introduisoient dans les Benefices des personnes qu'ils avoient des raisons secrètes de protéger. Quel abus ! Il est vray que le nombre de ces Pasteurs intrus, n'étoit pas bien grand dans nôtre Ile ; cependant si l'on n'eût retranché le mal jusqu'à sa racine, par les interdits & les suspensions, en quel état seroit aujourd'huy nôtre Religion ? ce qui est arrivé une fois, peut arriver tous les jours, & nous mettre dans le même danger où ont été nos peres, de voir la Religion chrétienne tomber en décadence par le mauvais choix des Pasteurs mercenaires, qui avoient soin de tondre le troupeau, & de se vêtir de sa laine sans luy rendre aucun service. Rappelons, Messieurs, toutes choses à l'an-

Q

cien usage , & que l'Evêque seul qui connoît ses Prêtres & ses Clercs , dispose entierement de tous les Benefices de son Diocese : il faut procurer le bien public aux dépens du particulier ; les Patrons perdront un droit : Que dis-je ? Ils ne feront que restituer ce qu'ils ont usurpé sur les Chefs des Eglises , qui originairement ont toujours été les maîtres de se choisir des coadjuteurs , pour soutenir leur zele , & travailler de concert avec eux au salut des ames : Que la force & la generosité chrétienne vous bouche les oreilles , pour ne point entendre les injustes cris des personnes interessées , & vous fasse fouler aux pieds le respect humain , quand il s'agit de maintenir l'ordre que le Sauveur du monde a établi dans son Eglise , & par luy-même , & par ses Apôtres. Vous remettrez par ce moyen les choses dans l'état où elles doivent être , & votre Reglement contribuera beaucoup à nous faire éviter ces promotions aux Benefices , tout-à-fait funestes à la pieté des Fideles , à la pu-

reté des mœurs & à la morale chrétienne.

Les deux Orateurs ayant ainsi parlé, on cuëillit les suffrages de toute l'Assemblée, lesquels, à l'exception de ceux qui étoient les plus interessez, tendoient tous à rappeler toutes choses à l'ancien usage : & pour éviter les troubles & les brigues qu'on faisoit dans ces sortes d'élections, lorsqu'elles dépendoient encore des Fideles, dont la charité avoit un peu degeneré de celle de leurs Peres : l'Assemblée jugea à propos que l'Evêque seul, aidé de son Conseil, nommeroit à tous les Benefices de son Diocèse. Ainsi pour le bien de la paix, & pour le bon ordre de l'Eglise de l'Eutopie, les Chapitres & les particuliers sacrifierent à Dieu ce droit de Patronage ; & cela d'autant plus volontiers, que la plupart ressentoient je ne sçay quels remords de conscience, d'avoir nommé aux Benefices des gens qui les avoient trompez par leur hypocrisie & par un extérieur saint & dissimulé. L'Ordonnance de ce Synode,

qui donne selon l'usage ancien la nomination de tous les Benefices aux Evêques, a produit tant de bien dans nôtre Isle, que depuis les choses ont toujours été de mieux en mieux dans nôtre Eglise, & sont enfin dans l'état parfait, où on les voit aujourd'huy.

Mais après une si longue digression, revenons à nos Chanoines; comme ce sont des Ministres qui se sont consummez pour le salut des ames, & qui sont la plupart tout cassez de vieillesse, il étoit bien juste que ne pouvant plus vivre dans une Communauté, ils eussent quelque soulagement pour conserver le peu de santé qui leur reste; ils vivent en particulier dans des maisons qui appartiennent à leurs Chapitres, & ont leurs revenus séparés assez considérables pour subvenir aux besoins de la vie, qui sont d'autant plus grands, que la foiblesse de leur âge avancé demande plus de choses pour se soutenir; cependant ces illustres Vieillards ne s'épargnent pas; ils veulent finir leur carrière de la même ma-

niere qu'ils l'ont commencée ; ils peuvent à peine se soutenir à l'aide d'un bâton , & cependant le zele de la maison de Dieu les devore encore : On les voit plus assidus à l'Office , que ne sont les jeunes Chanoines pleins de santé & de vigueur dans l'Europe. Il est vray qu'ils n'ont point d'autre occupation ; mais n'est-elle pas encore bien penible pour des gens qui se sont sacrifiez aux interests de Jesus-Christ , & au salut des ames ? Quand vous les voyez sur leurs sieges , leur esprit est dans le Ciel ; & là ils forment comme saint Paul des desirs ardens d'être delivrez de ce corps mortel , pour vivre avec le Sauveur du monde de la vie des bienheureux. Vous êtes édifié sans doute de l'idée que je vous donne de ces pieux Serviteurs de Dieu : Vous ne le serez pas moins du nouveau sujet dont je vais vous entretenir.

CHAPITRE XIII.

*Des Processions qui se font dans
l'Eutopie.*

QUoyque l'usage des Processions soit fort ancien dans l'Eglise, & qu'elles aient été établies pour une bonne fin; cependant comme les choses les plus saintes dégènerent fort souvent, si les Prelats de cette même Eglise ne les maintiennent, & ne les conservent par leur autorité dans les bornes de leur premier établissement, il arrive qu'elles tombent peu à peu, & que ce qui étoit venerable & très-utile dans son origine; devient méprisable, ou du moins inutile, lorsqu'on n'apperçoit plus rien que l'écorce dans une chose saintement établie qui ne conserve plus l'esprit de la première ferveur: ce que je dis est vrai en general, à l'égard de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Eglise; on peut dire qu'il l'est encore

d'avantage au sujet du pieux établisse-
ment des Processions. Quand j'étois
dans l'Europe, je ne faisois pas beau-
coup d'attention sur celles que j'y
voyois solemniser : j'étois spectateur
comme les autres ; entraîné par la cou-
tume, & appliqué à considérer la bon-
ne mine & l'exterieur composé du Cler-
gé, & à remarquer ceux qui avoient le
rabat mieux tiré, & le surplis plus riche
& plus magnifique, sans examiner à
fond quel devoit être l'esprit & la dis-
position sainte de ceux qui devoient
composer ces Processions. Je me met-
tois en haye, ou aux fenestres avec les
Dames quand les Processions passaient,
& j'écoutois chacun dire son mot sur
chaque Prêtre : plusieurs choses y four-
nissoient matière de risée ; mais sur-
tout lorsqu'il arrivoit quelque différent
pour le pas parmy le Clergé ou les Of-
ficiers de Justice, on étoit bien plus at-
tentif à voir ce qui se passoit, & à en-
tendre ce qui se disoit, qu'à prier Dieu,
qu'à honorer les Reliques des Saints
qu'on porte dans ces saintes ceremo-

nies. Ces sortes de differens nous faisoient éclater de rire aux dépens de ces Litigieux, & nous ôtoient le peu de pieté que nous avions ; supposé que nous en eussions alors. Helas ! j'ay bien changé de sentiment à l'égard des Processions, quand je les ay vû faire dans l'Eutopie : hormis celles des Dimanches & Fêtes, qui se font aux Messes Paroissiales, on n'en fait guères d'extraordinaires dans cette Isle. Les habitans ont recours à ce remede salutaire, comme nos Peres les premiers Chrétiens ont fait, lorsque la colere de Dieu justement irrité contre ses enfans leur envoyoit quelque fleau, pour les faire rentrer en eux-mêmes, & pour les porter à la penitence. Durant dix ans que j'ay demeuré dans cette Isle, je n'ay vû faire que quatre Processions considerables. Dix-huit mois après que j'y fus arrivé, l'Isle d'Eutopie fût agitée d'un tremblement de terre assez grand, & qui dura près de six semaines. Les Evêques toujous zelez pour le salut des peuples, ordonnerent dans les trois Diocèses

Dioceses des prieres publiques, qui devoient commencer par des Processions generales dans les Villes & dans la Campagne. Comme j'étois accoutumé dans l'Europe à regarder les Processions du haut d'une maison, je croyois faire de même dans l'Eutopie; j'avois une chambre placée justement sur une rue, par où elle devoit passer. L'heure venue, & les premieres croix passant, je m'avancay à une de mes fenestres pour la voir commodement; mais l'on ne m'eût pas si-tost apperçû, que deux Huissiers des Senateurs de la République entrèrent tout d'un coup dans ma chambre, & d'une maniere assez brusque, me prirent & me conduisirent devant les Senateurs qui, ayant appris que je demeurois à l'Evêché, me renvoyèrent à mon Evêque, & luy demandèrent justice de l'impieté que j'avois fait paroître dans une si sainte ceremonie. L'Evêque ne me dit rien alors, pour ne point interrompre la Procession; il promit seulement aux Officiers des Senateurs qu'il en feroit justice; il me com-

manda ensuite de marcher en rang avec les autres. Lorsque je me rappelle encore la crainte dont je fûs saisi, il me semble que je ressens dans le fond de mon ame quelques restes des mouvemens de ma frayeur ; je craignois quelque châtiment public, pour une faute que je croyois très-legere, & que ces Senateurs faisoient passer pour une des plus grandes : je vous diray ce qui en arriva, quand je vous auray conté de quelle maniere se faisoit cette Procession. Le Clergé, comme ailleurs, marchoit le premier, précédé des croix, mais sans pompe, sans appareil, & sans ornemens magnifiques : comme c'étoit une Procession qui devoit avoir toutes les marques & les caracteres d'une véritable penitence ; on se servoit des moindres ornemens ; on n'y voyoit point de dispute pour le pas ny pour le rang ; les Senateurs revêtus d'habits les plus simples, marchaient indifferemment avec la populace ; les hommes les premiers & ensuite les femmes & les enfans ; on y chantoit un *Miserere* d'un ton lugubre.

bre, qui auroit pû toucher les cœurs les plus durs ; la plupart étoient nus pieds, & se frapportoient la poitrine pour marquer combien étoit grand leur repentir : Enfin on ne voyoit par tout que des marques évidentes d'une penitence sincere. Quoyque les habitans de cette Isle fussent très-bien reglez dans leurs mœurs ; cependant, dans une conscience timorée, ils croyoient s'être attiré par quelque crime l'indignation du Ciel ; les larmes découloient de leurs yeux ; leurs paroles étoient entrecoupées, & ne s'exprimoient que par des soupirs & des sanglots. Il faut avouer la verité, je n'étois guères touché quand je vis sortir de la Cathedrale les croix, & les premiers qui les devoient suivre ; je m'imaginois voir nos Processions de l'Europe, accompagnées de pompe & de magnificence ; mais fort souvent sans pieté, & sans aucune marque du desir qu'on devoit avoir d'appaiser la colere de Dieu, qui prend si tostement en main le fouet pour nous châtier ; je changay bien de sentiment,

quand je vis les Senateurs de l'Isle mêlez avec la populace, sans distinction, sans robes, & sans garder aucun rang, avec des habits de penitens, comme les derniers de nos habitans : ce spectacle me fit une sainte impression, & me fit rentrer en moy-même. Le premier motif que j'avois eû, quand je me mis sur ma fenestre pour voir cette ceremonie, n'étoit que de contenter mes yeux & ma curiosité, comme j'avois fait autrefois en Europe : mais quand les Huisfieurs m'eurent fait descendre, & que je fûs obligé de suivre les autres, les larmes que je voyois répandre de tous costez toucherent enfin mon cœur, & je pleuray comme eux, non pas à la maniere des femmes qui pleurent par compagnie, mais parce que l'exemple des plus illustres de cette Isle en habits de penitens, fit naître dans mon ame un regret sensible de mes pechez, qui fut suivi de mes pleurs. Quelle difference, hélas ! entre ces Processions, & celles de l'Europe, qui me sembloient représenter le triomphe d'un Cesar ou

d'un Pompée dans Rome? Je n'y voyois que faste, ambition, contentions pour le rang, vaine curiosité dans les spectateurs; impiété dans les Dames chrétiennes, & presque point de ce respect religieux qui devoit accompagner une si sainte cérémonie: je fis un vœu alors de décrire les mœurs de ces saints habitans, & la piété qu'on voit éclater dans la moindre de leurs cérémonies; & je formay le dessein de faire cette Relation, que je compris devoir être utile aux Catholiques de nos climats: mais voyant à mon retour les mœurs des habitans de l'Europe encore plus corrompues qu'elles n'étoient à mon départ, je crus que ma peine ne produiroit aucun effet, & je pris le party de me taire, & de me dispenser moy-même de mon vœu. J'ay été long-tems ferme dans cette dernière résolution; mais enfin par de mes Amis; peut-être inspiré du Ciel, m'a tellement importuné, que je me suis rendu à ses sollicitations, & luy ay donné cette Relation. Je prie le Seigneur qu'elle fasse autant de fruit, que

la realité dont j'ay été témoin oculaire, & qui m'a fait sentir en moy-même de si saintes impressions.

Mais revenons à la peine à laquelle on me condamna, pour m'être innocemment exposé à ma fenestre pendant la Procession. Après qu'elle fût finie, l'Evêque qui m'aimoit m'envoya querir, me fit une sévère réprimande, & fit venir deux Senateurs des plus notables de la ville de Macarie. Comme c'étoit un fait qui regardoit l'Eglise, la chose étoit entierement de sa seule competence : Jeanmoins comme je demeurois à l'Evêché, & que tout le monde étoit persuadé qu'il me considéroit, il craignit avec juste raison, que le bruit ne se répandit dans la Ville, qu'il n'avoit pas rendu justice dans le fait qui me regardoit ; ce fût pour cette raison qu'il voulut avoir deux Senateurs pour témoins de sa conduite. Ces Messieurs me questionnerent en présence de l'Evêque, & me demanderent de quelle Religion j'étois, ne pouvant s'imaginer que je fusse Catholique ; &

sans la caution de Monsieur l'Evêque, qui les assura que je l'étois, ils n'en auroient rien crû. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes les questions qu'on me fit touchant les Processions de l'Europe, auxquelles j'aurois bien voulu me dispenser de répondre, pour sauver l'honneur de ma Patrie; mais il fallut parler, pour me purger de l'impiété dont on m'accusoit, & leur rapporter sincèrement tout ce qui se pratique dans nos Processions. Je leur dis donc, que dans cette ceremonie tout-à-fait venerable; on ne voyoit que le Clergé marcher en rang, & ensuite les Officiers de Justice, & que le reste du peuple étoit en haye, ou aux fenestres, pour en être les spectateurs, sans entrer dans l'esprit & l'intention de l'Eglise, qui ordonne ces ceremonies pour le bien des Fideles, ou pour éloigner un fleau qui les afflige, ou pour rendre graces au Ciel des biens qu'on a reçûs du Souverain Etre. Je pensois, leur dis-je, être encore en Europe: Je n'avois pas encore vû vos Processions, qui se font

d'une maniere bien plus sainte , & par des motifs bien plus relevez : Il est vray que j'ay causé quelque scandale aux habitans de vôtre Isle , mais ce scandale peut être excusable à cause du peu d'experience que j'avois de la maniere sainte avec laquelle vous pratiquez ces ceremonies , ignorant entierement les motifs dans lesquels on doit entrer , en assistant à vos Processions. Je vous assure qu'ayant vû la ferveur & la dévotion de ceux qui y ont assisté , j'ay été le premier à condamner ma lâcheté & mon ignorance. Si pour réparer la faute publique que j'ay faite , vous m'obligez à quelque penitence , vous ne ferez que ce j'ay déjà fait dans le fond de mon ame. Le souvenir seul de cet égarement me confond , & me porte à vous en demander une peine proportionnée à la grandeur de la faute que j'ay commise , plutôt par ignorance que par impiété. Après avoir donné des marques de l'étonnement & de la surprise que mon recit de nos Processions avoit causé dans leur esprit , ils me dirent en

soupirant. Helas ! ce sont nos freres ,
à Dieu ne plaise que nous les condam-
nions : mais nous sommes entierement
persuadez que la pompe & la magni-
ficence de vos Processions ne touche
gueres le cœur de Dieu : le jeûne doit
les preceder ; les pleurs & les prieres
les accompagner ; & enfin le chant de
l'Eglise lugubre & triste en doit être le
plus bel ornement. Après m'avoir ainsi
parlé d'un ton qui marquoit la douleur
dont ils étoient pénétrez du peu de pie-
té qu'on fait paroître en Europe dans
de si saintes ceremonies, ils consulte-
rent ensemble quelle penitence ils pou-
voient m'imposer, selon la volonté &
l'avis de Monsieur l'Evêque ; & ce ne
fût que ma qualité d'Etranger ; mon
ignorance de la coûtume du lieu ; le
regret que je marquois d'avoir commis
la faute, qui étoit pour eux très-scan-
daleuse, qui m'exempta du châtimement
public, & de l'excommunication pour
un certain tems : J'en fûs quitte & ab-
sous pour quelques jeûnes que l'on
m'imposa, & dont je me suis acquité.

fidèlement : On voit par ma disgrâce combien on a de soin dans cette Isle de punir la moindre faute, dans cette cérémonie qui ne se fait que pour appaiser le Seigneur irrité contre son peuple, dans laquelle cependant on l'irrite encore davantage par le faste, l'impiété, l'irreverence, & les autres pechez, qui ne paroissent que trop aux yeux du Public.

CHAPITRE XIV.

Des Jeûnes de l'Eglise d'Eutopie.

LA premiere fois que je fûs à confesse dans l'Eutopie, je fus fort surpris lorsque mon Confesseur me fit connoître que je n'avois jamais jeûné selon l'intention de l'Eglise. Quoyque le Confesseur soit obligé à un secret inviolable, je ne croy pas que le Penitent contracte cette obligation avec la même rigueur, sur tout quand les exhortations du Confesseur peuvent édi-

ser & faire connoître avec combien d'exactitude on doit pratiquer un precepte si utile. Je rapporteray donc sans scrupule ce qu'il me dit touchant le jeûne commandé : Mon frere , me dit-il , d'un ton grave & touchant, sçavez-vous bien pourquoy la sainte pratique du jeûne a été établie dans l'Eglise ? Le voicy. Le peuple Juif , étoit un peuple grossier , qui ne s'attachoit qu'à la lettre de la Loy , sans entrer dans l'esprit de cette même Loy : cependant tout grossiers & charnels qu'ils fussent , ils mortifioient leurs corps , & affligeoient leurs ames par un jeûne qui durait d'un soir à l'autre , selon le precepte qu'en avoit fait le Seigneur : vous m'avouerez que les Chrétiens suivent une Loy beaucoup plus parfaite que celle des Juifs , qui n'en étoit que l'ombre & la figure ; leur jeûne donc doit être aussi plus parfait & plus religieux : cependant où voyons-nous cette perfection ? Il doit être laborieux & accompagné de peines ; autrement ce n'est pas un jeûne , mais une délicatesse.

ou un desir de se conserver la vie, suivant en cela plutôt les preceptes d'hypocrate, que ceux de Jesus-Christ. Combien y a-t-il de Chrétiens qui observent le jeûne de l'Eglise par ce dernier motif, au lieu de le faire pour mortifier la chair, & détruire en nous le vieil Adam, & les passions qui sont tousjours rebelles à l'esprit de Dieu? Quand vous faites un double repas à midy ce n'est pas observer le jeûne, c'est faire une transposition de mets. Ne sçavez-vous pas que les premiers Chrétiens ne faisoient qu'un repas le jour, & cela après les Vespres? Les collations que l'on fait ne sont pas d'un usage bien ancien; dans leur origine elles n'étoient que des conferences saintes & édifiantes, que faisoient les premiers Chrétiens dans leurs Assemblées: mais comme l'homme a un panchant qui l'entraîne vers le mal, on a substitué en la place de ces collations ou conferences spirituelles, des collations corporelles, qui n'étoient point en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Ce n'est pas

la coutume dans cette Isle, d'augmenter aux jours de jeûnes les repas du midy; il est vray qu'on y tolere une foible collation, qu'on n'auroit point tolerée, si notre climat étoit aussi temperé que l'Europe. Les grandes chaleurs qui causent un grand épuisement des esprits vitaux par la fueur, ont été cause qu'on a souffert icy l'usage des collations: mais cette permission n'a été accordée par nos Prelats, qu'à condition de suppléer par les aumônes à tout ce qui pourroit manquer à la perfection du jeûne: chacun compte en son ménage la dépense de chaque jour, & tâche d'épargner sur le repas du soir de quoy faire des aumônes aux pauvres. Le jeûne sans aumônes est plutôt une avarice qu'une mortification de la chair. Je vous parle du fond de mon cœur, mon cher frere, & selon ce que je pense de l'obligation qu'ont les Fideles d'observer avec beaucoup de soin les jeûnes de l'Eglise: mais de la maniere dont je vous entends parler, il faut croire qu'il y a bien du relâchement

dans l'Europe pour ce qui regarde cette divine observance du jeûne , qui est très-utile pour se conserver dans le chemin de la vertu , par la grace de Dieu que nous attirons sur nous , en mortifiant nos sens. Je voy assez dans les Peres de l'Eglise , que nos Missionnaires ont apportez icy , de quelle maniere on doit observer le jeûne ; mais auparavant de vous donner l'absolution , je voudrois bien vous entendre dans un entretien ; venez demain me voir ; vous sçavez ma demeure , vous m'éclaircirez sans doute d'un fait que je ne connois pas assez. Je me retiray du confessionnal ; & le lendemain je ne manquay pas de l'aller trouver : après l'avoir salué, j'entray dans sa chambre, & étant assis tous deux , il commençale premier à me parler. Je voy dans nos cartes , me dit-il , que l'Europe est la partie du monde la plus peuplée & la plus Catholique , selon le peu d'Historiens que nous avons : Il faut vous l'avouer , j'ay beaucoup d'inclination pour ce païs ; & parce que nos peres en

sont sortis, & parce qu'il y a beaucoup de Provinces Catholiques. Mais hélas ! je vous ay entendu à demy mot, & je crains fort que la morale des Européens ne soit bien déchûë de la pureté des premiers Chrétiens, & sur-tout à l'égard du jeûne. Dites-moy de quelle maniere l'observe-t-on chez vous ? Voicy ce que je luy répondis : Comme je ne suis que Laïque, quoyque j'aie eû dans ma jeunesse quelque teinture des Lettres, ce n'étoit pas à moy d'examiner la maniere de jeûner chez les peuples d'Europe : cependant je vous rapporteray ce que j'en sçay : Je commenceray d'abord par les personnes les plus parfaites de nos climats, qui approchent un peu plus que les autres de l'observance étroite du jeûne de nos premiers Chrétiens : Je vous parleray ensuite des personnes qui tiennent un certain milieu dans leur maniere de jeûner ; & enfin je vous feray remarquer les abus qui regnent parmy ceux qui, mangeant peu, croyent que le vin, ou d'autres liqueurs plus forte, dont ils

se remplissent dans ces jours consacrez à la penitence, ne rompent point, ou pour mieux dire, ne violent point le jeûne. Commençons par les premiers: Les plus parfaits de l'Europe ne font à la verité qu'une legere collation le soir; mais au repas du midy ils augmentent quelque chose au-delà de leur ordinaire; de sorte qu'au lieu de faire comme dans d'autres tems deux repas petits & moderez, ils en font un qui, avec la collation du soir, les égale; à peu près tous deux: Voilà ce qu'on appelle jeûner chez nous; si je vous fais ce détail, c'est parce que vous m'en avez prié, & nullement pour censurer des personnes élevées par leurs vertus bien au-dessus de moy. Ceux qui gardent un certain milieu, & qui sont d'une vertu mediocre, croient remplir leur obligation du jeûne, quoy qu'ils fassent une collation splendide & magnifique, où il y a toutes sortes de confitures, de compotes, & de desserts, pourvû qu'on ne serve point de poisson sur leur table. Les derniers moins parfaits, se remplissent sou-

vent

vent de vin , fondez sur une mauvaise maxime , que ce qui est liquide , ne rompt point le jeûne. Vous voyez que le jeûne ne leur fournit pas un moyen de faire des aumônes , qui en font comme l'ame , puisqu'ils dépensent plus en mangeant peu , & buvant beaucoup , qu'ils ne feroient aux jours ordinaires ? & je vous diray les larmes aux yeux , que ce n'est pas la populace seule qui est dans cet égarement , mais les personnes mêmes ; le diray-je ? que nous voyons tous les jours à l'Autel du Seigneur , & qui devroient être les fermes appuis de ses Loix. Excusez-moy , s'il vous plaît , si je semble parler avec trop peu de précaution des Ministres de Jesus-Christ. Ce que vous me dites , reprit mon Confesseur , n'est qu'en general , & ne blesse personne en particulier ; je sçavois à demy , par le recit que vous en avez fait à d'autres qu'à moy , ce que vous venez de me dire. Quelle exclamation ne dois je point faire , de voir une Loy de l'Eglise si sainte & si salutaire , impunément violée par la

S :

plupart des Catholiques ; & ce qui est de plus déplorable , par des gens dont l'exemple devrait porter les foibles à l'observer avec le dernier soin ? Hélas ! que l'on connoît peu chez vous la nature & la nécessité du jeûne ! Croyez-vous en être quitte & l'observer selon les regles de l'Eglise , quand vous vous abstenez de manger de certaines viandes , & à certains tems aux jours de jeûnes ? Il faut outre cela sonder son cœur , & en penetrer tous les replis. Si l'attache à la bonne chere vous a porté au peché , il faut faire souffrir par le jeûne la partie qui en a eû le plaisir. Si les yeux ont peché par des regards trop curieux , & souvent criminels , il faut les en punir par l'éloignement des objets , dont la vûë pourroit les satisfaire. Si les oreilles ont peché , en écoutant des chansons un peu trop libres , & qui pouvoient exciter dans l'esprit des imaginations dangereuses , on a besoin en ce cas de priver cet organe de tout ce qui seroit capable de le satisfaire : Nous pouvons raisonner ainsi de tous les sens

de l'homme, que je passe sous silence pour ne vous pas ennuyer : mais soyez persuadé que l'abstinence de viande, & le jeûne que vous pratiquez dans vos climats, n'est que la moindre partie de ce même jeûne que l'Eglise vous commande dans de certains jours, & que vous n'observez nullement, comme vous y êtes obligez ; ce seroit quelque chose si cette abstinence étoit pratiquée avec une sévère exactitude, & par un motif de l'obéissance qu'on doit à l'Eglise : mais selon l'aveu que vous m'en venez de faire, j'ay lieu de craindre que cette pratique du jeûne, ne soit chez vous presque aux derniers abois, & qu'elle ne languisse releguée dans quelques coins de cloître, où elle se soutient encore un peu. Le jeûne néanmoins n'est pas seulement une vertu, mais le fondement de toutes les vertus ; il purge l'ame de ses souillures ; soumet la chair à l'esprit ; excite dans le cœur du Chrétien une contrition humble & sincère ; dissipe les nuages épais de la concupiscence ; éteint les flâmes cri-

minelles des passions , & fait enfin éclater & briller la lumière pure & chaste de la continence. Que l'aveuglement de vos Compatriotes est grand, de vouloir ignorer tous les avantages que les Fideles retirent du jeûne ! Vous pouvez avoir remarqué quelque petite alteration sur les visages de nos Catholiques après la sainte Quarantaine ; mais si vous pouviez voir le fond de leurs ames à la Feste de Pâque, que vous trouveriez de vertus, dont à peine connoissez-vous les noms ! Pourquoi croyez-vous que la Religion se maintienne chez nous dans sa pureté ? j'en attribue en partie la cause à l'observance du jeûne, qui attire sur chaque particulier les graces du Ciel, dont les Fideles étant comblez, marchent à pas de geant dans la Loy du Seigneur. Si la Providence permet que vous retourniez un jour dans votre Patrie, faites un recit sincere de la maniere dont nous observons le jeûne que l'Eglise nous commande. Mais dites-moy, est-il vray que certains délicats, qui n'ont de Religion qu'au-

tant qu'elle paroît sur les lèvres, mangent de la viande en Carême ? L'Europe, luy dis-je, est pleine de ces sortes de gens : j'en ay vû même qui font gloire de leur impieté, & qui croient se distinguer par là de la canaille. Helas ! pauvre distinction, me répondit ce saint Prêtre. Quoy ! doit-il y avoir de la distinction entre les Fideles ? Les riches ne sont-ils pas obligez à ce precepte, aussi-bien que les pauvres ? Y a-t-il deux mesures & deux poids dans l'Assemblée des Enfans de Dieu ? Je vay vous dire une chose surprenante, qui est arrivée du tems de saint Chrysostome, mais que nous avons vûë encore de nos jours. Il y a près de quarante ans que le Ciel parût être irrité contre nous ; l'été fut si brûlant, que le bled presque tout verd fut desseiché jusqu'à la racine ; en sorte qu'on en recueillit dans nôtre Isle, qu'autant qu'il en falloit pour un mois : il y en avoit encore quelque peu dans les greniers ; mais on le vendoit à un prix si excessif, qu'il étoit impossible que les pauvres en

achetassent : On ne manqua pas, comme vous pouvez croire, de les assister, mais avec ces aumônes, ils souffroient encore beaucoup. Nos Senateurs prièrent les Prelats de permettre aux pauvres de manger de la viande trois jours de la semaine durant le Carême, cette année seulement : ces Pasteurs toujours charitables, & prevenans dans les besoins des malheureux, accorderent cette grace d'autant plus volontiers, qu'il y avoit une espece de necessité de le permettre : mais ces pauvres pleins de zele pour la Loy de Dieu & de son Eglise, s'opiniâtrèrent tellement à suivre les coutumes de leurs Peres si saintement établies, & témoignèrent tant d'horreur, quand ils virent les boucheries ouvertes dans un si saint Temps, qu'on fût obligé de les refermer, & de donner aux malades les viandes qu'on avoit mises en vente, uniquement pour soulager les pauvres dans un besoin si pressant. Nos Catholiques, mon cher Monsieur, doivent être plutôt condamnés de trop de rigueur dans l'ob-

servance du jeûne , que de trop de mollesse. Ils ne mandient point des Medecins flâteurs des attestations d'une maladie imaginaire , pour avoir lieu de violer les saintes regles de l'Eglise, persuadez que ces attestations mandiees ne les rendroient pas moins coupables. Toute nôtre peine est d'arrêter le zele de nos Catholiques, & de moderer l'excès de leurs mortifications , qui pourroient incommoder notablement leur santé. En voilà assez pour vous donner une idée de la maniere qu'on observe le jeûne chez nous ; faites-y reflexion , & venez un de ces jours achever vôtre confession. Après l'avoir remercié de ses avis charitables , je fûs le voir le Dimanche suivant , & j'achevay ma confession ; & tout contrit que j'étois, je ne reçûs l'absolution qu'au prix d'une rude penitence , pour avoir quelquefois violé le jeûne.

CHAPITRE XV.

Des Religieux d'Eutopie.

COMME l'établissement de cette Isle n'est pas bien ancien, & que l'Eutopie est un endroit séparé du reste du monde, les Ordres Religieux n'y sont pas multipliez comme dans l'Europe; & je croy qu'il ne s'y en seroit jamais ébably, si deux Religieux zelez, & qui pratiquoient les Regles de leurs Fondateurs à la lettre; ne se fussent trouvez dans la compagnie des Missionnaires qui ont jetté les premiers fondemens de l'Eglise d'Eutopie: l'un de ces Religieux étoit de l'Ordre de S. Benoist, & l'autre suivoit la Regle de S. Bernard; ils vécurent quelque tems avec les Prêtres, & ne furent pas inutiles dans les commencemens de cette Eglise naissante: Mais voyant que Dieu repandant ses benedictions sur Elle, le nombre des Prêtres & des Fideles s'augmen-

s'augmentoit visiblement, & que leur secours n'étoit plus si nécessaire qu'il l'avoit été au commencement ; le desir de la retraite & de la solitude leur fit choisir un lieu écarté pour continuer à observer les regles qu'ils avoient fait vœu de suivre. On ne sçauroit dire le nombre des personnes zelées qui allerent voir dans leurs petites chaumières : l'austerité de leur vie ; le travail manuel auquel s'occupaient ceux qui avoient eû la dévotion de se joindre à ces saints Religieux, qui suivoient avec la dernière exactitude la Regle de leurs Fondateurs ; leur desinteressement ; leur charité qui éclatoit en donnant leur superflus aux pauvres du lieu où ils habitoient ; leur habit simple & modeste ; leur ferveur ; leur mortification ; leur piété, & l'amour du silence & de la retraite ; toutes ces vertus attirerent tant de monde dans ces nouvelles solitudes, qu'on a compté dès les commencemens plus de cent Religieux dans chaque Convent, ou pour mieux dire, dans chaque Hermitage. Comme on me faisoit

un grand éloge de ces saints Solitaires, je fus curieux, avec la permission de M. l'Evêque que j'obtins facilement, de visiter ces deux Monasteres : l'un est à l'extrêmité de cette Isle dans un bois fort épais, au milieu duquel on voit de petites cellules le long d'un champêtre qu'on leur a donné à défricher, qui a environ quatre arpens d'étendue. Mais comme le nombre des Religieux s'est augmenté notablement, leur jardin, comme j'ai pû remarquer, contient presentement sept ou huit arpens de terre : ce sont des Religieux qui suivent la Regle de S. Benoist, établis du côté de l'Orient auprès de la mer, & aux confins de l'Isle d'Eutopie, éloignez des Villes, & n'ayant pour voisins que quelques Villages assez bien peuplez, mais avec lesquels ils n'ont aucun commerce. Ce que j'ay remarqué de particulier est, que tous ces Religieux ne sont point Prêtres, suivant en cela la Regle de leur Patriarche & Fondateur, qui dit au chapitre soixantième : Si quelqu'un de l'Ordre des Prêtres demande d'être reçu

Monastere, qu'on ne luy accorde pas si-
tost : Si toutefois il persiste dans sa de-
mande, &c. qu'on luy accorde nean-
moins de tenir rang après l'Abbé, de
donner les benedictions & dire les Mes-
ses. Et si on a quelque déference pour lui
dans le Monastere à raison de son Or-
dre, qu'il considere le rang qu'il devoit
tenir quand il est entré, & non celuy qui
luy est donné par respect pour le Sacer-
doce. Voilà ce que me fit lire l'Abbé
dans sa Regle, pour se disculper de l'ob-
jection que je luy avois faite, trouvant
extraordinaire que ses Religieux ne fus-
sent point Prêtres comme dans l'Euro-
pe. Pourquoy, luy dis-je, vous écarter
de la conduite de vos Freres : Vos Reli-
gieux étant Prêtres attireroient plus
de benedictions du Ciel sur nôtre Isle,
par les Sacrifices qu'ils offriroient tous
les jours, & par les services qu'ils pour-
roient rendre aux Paroisses voisines
de vôtre établissement, en prêchant &
confessant quand les Pasteurs seroient
malades, & hors d'état de satisfaire à
leurs devoirs : vos Religieux leur se-

roient d'un grand secours. Voilà comme je raisonnois ; mais l'Abbé plein de l'esprit de Dieu, avoit bien d'autres sentimens ; & pour me les faire connoître, voicy ce qu'il me dit : Nous ne nous sommes point écartez de la conduite de nos Freres de l'Europe ; ce sont eux qui ont transgressé la Regle de nôtre saint Patriarche : Vous avez lû que ce S. Homme veut qu'on donne la premiere place après l'Abbé à un Prêtre, que la pieté & le desir du salut ont attiré & fait entrer dans nôtre Ordre ; & cela à cause de la dignité de son Sacerdoce : Il s'ensuit de là que les autres Religieux n'étoient point Prêtres, autrement S. Benoist nôtre Fondateur auroit mal raisonné, & on ne pourroit point l'excuser d'avoir commis une injustice manifeste, d'accorder à un Prêtre reçu depuis peu dans le Monastere, le second rang à cause de son Sacerdoce, si les autres Religieux l'avoient été. Quand vous direz que nos Religieux étant Prêtres rendroient de grands services aux habitans de nôtre Isle, en prêchant & confessant

hélas ! vous connoissez mal les desseins de nôtre Fondateur, & vous n'entrez guères dans ses sentimens toujours justes & équitables : ce grand Saint n'avoit en vûë, lorsqu'il a institué son Ordre, que de bâtir dans des lieux retirez des cellules, où les pecheurs pouvoient trouver un azile & une demeure tranquile, pour y effacer par leurs larmes, leurs gémissemens, & par une longue penitence, les pechez commis depuis leur Baptême : Et à proprement parler, nos retraites & nos solitudes n'ont été qu'un supplément de la penitence publique, qu'on faisoit autrefois dans la primitive Eglise, où les pecheurs pouvoient en secret & sans confusion, purifier par les rigueurs de la penitence, qui duroit autant que la vie, les taches du peché, qui attiroit sur eux la colere de Dieu. Supposé que des ames innocentes se soient retirées autrefois dans nos Communautés, pour éviter la contagion du monde ; en les élevant à la dignité du sacerdoce, n'est-ce pas les remettre dans le même danger, que la grace du

Seigneur leur a fait éviter ? Nous avons chez nous des pecheurs, qui ont pris l'habit de saint Benoist pour pleurer le reste de leur vie les fautes passées: Nous avons aussi des Religieux dont le cœur est pur devant Dieu, & qui par une grace extraordinaire se sont consacrez au Seigneur dès leur jeunesse, & avant d'avoir été corrompus par les maximes criminelles du siècle. Peut-on de ces pecheurs, qui ont besoin de pleurer leurs propres fautes, en faire par le Sacerdote des Mediateurs entre Dieu & les hommes ? N'ont-ils pas encore besoin de Mediateurs eux-mêmes pour faire leur paix avec le Dieu du Ciel, qu'ils ont outragé par leurs pechez, ayant violé tant de fois ses Commandemens ? Comment pourroient-ils appaiser un Dieu justement irrité contre leurs Freres, eux qui n'ont point encore expié leurs propres fautes par les larmes d'une sincere penitence ? Nos premiers Fondateurs n'ont-ils pas eû raison d'éloigner de l'Autel des Religieux qui, comme le Publicain, ne le doivent regarder que de loin, es

frappant leurs poitrines, pressez du regret de leurs pechez ? Quant à ceux qui se sont retirez chez nous pour éviter la corruption du monde, & pour se mettre à l'abry de ses insultes dangereuses, ne seroit-ce pas une espece de cruauté de la part d'un Abbé, d'engager ces bons Religieux dans le commerce du monde, en les élevant au Sacerdoce, & leur permettant de prêcher & de confesser ? Ils ont fuit le monde par une inspiration toute divine; & l'Abbé s'opposant, pour ainsi dire, aux volontez du Ciel, les y engageroit de nouveau; le motif en seroit bon à la verité, mais qui pourroit répondre du succès ? Je n'ay jamais eû de commerce avec nos Freres de l'Europe; mais nous aprenons par quelques-uns de leurs Historiens, que la chute & la décadence de nôtre Ordre, si florissant autrefois, n'est venue, & n'a été causée que parce que nos Abbez ont été trop faciles à laisser entrer dans le Sacerdoce des Religieux qui n'avoient quitte le monde & embrassé la solitude, que pour y pleurer leurs pechez : ces

Religieux Prêtres encore foibles dans la pratique des vertus de leur état, se sont mêlez d'enseigner les autres, d'écrire, prêcher, confesser : & il est arrivé de là que ces occupations extérieures, ont peu à peu donné du dégoût pour les saintes pratiques de leur vocation; elles leur sont devenuës à charge; & sous pretexte d'être utiles aux Fideles, ils sont rentrez dans le monde plus que jamais. Les visites passives & actives ont tellement étouffé & éteint le zele ardent qu'ils avoient de se sanctifier, qu'ils sont devenus peu à peu comme ces flambeaux qui, éclairant les autres, se consomment eux-mêmes : après une si longue experience que j'ay du danger où s'exposent les Religieux qui se mêlent d'enseigner les autres, condamnerai-je ma conduite, si bien appuyée sur l'autorité de nôtre Pere saint Benoist, & sur la pratique des premiers siècles de nôtre établissement, quand je ne permets point le Sacerdoce à des Religieux qui ne sont entrez dans ce Monastere, que pour faire penitence & pleurer leurs

péchez : Nous ne sommes à charge à personne , la République a bien voulu nous donner quelques arpens de terre pour y habiter : Nous y avons bâti nos petites cellules ; le travail de nos mains nous donne dequoy subsister de légumes & de pain ; vous avez mangé avec nous, & vous êtes témoin de la maniere sobre & penitente dont nous vivons : Nos bâtimens se ressentent fort de l'antiquité des Monasteres : Nous n'avons pas eû besoin de réforme depuis nôtre établissement ; & j'en attribue la cause à nôtre retraite, au silence, & sur-tout à l'éloignement du commerce du monde. Nos Religieux étans Prêtres auroient eû un prétexte specieux de violer souvent la Regle de nos saints Fondateurs ; ce qui auroit causé d'abord le relâchement de la discipline Monastique ; l'esprit de Religion se seroit dissipé ; le commerce du monde, qui a des maximes toutes opposées à celles des Cloîtres, auroit répandu son poison dans les cœurs de nos Religieux ; la cellule leur seroit devenue à charge ; un Abbé en-

suite auroit beau faire pour maintenir la Regle, on ne l'observeroit qu'avec chagrin, & il passeroit luy-même dans l'esprit de ses Religieux pour un homme severe & intraitable : au lieu que n'étans point Prêtres, ils n'ont aucune occasion de violer la Regle : tantôt occupez à louer Dieu dans les heures destinées pour la Psalmodie & l'Office divin ; tantôt accablez sous le poids du travail manuel, ils ne pensent non plus au monde, que s'il n'y en avoit plus : c'est le seul moyen, dont nos Peres plus saints que nous, se sont heureusement servis, pour maintenir dans les Religieux cet esprit de retraite, qui est l'ame de la Religion, & sans laquelle toutes les autres vertus se dissipent en peu de tems, comme les feux follets, qui voltigent quelques momens en l'air, & disparaissent aussi-tôt. Voilà ce que me dit ce saint Abbé, d'une maniere si persuasive, que je me rendis facilement, & entray dans ses sentimens, qui me parurent fort justes. Le tems d'assister à l'Office l'appella au Chœur. Il m'auroit dit

bien d'autres choses ; mais quoyqu'il ne m'ait entretenu , que pour justifier sa conduite à l'égard de ses Religieux qu'il n'élevoit point au Sacerdoce, je reconnus par d'autres voies ce qui se passoit dans le Monastere. La modestie de l'Abbé l'empêcha sans doute de me dire ce qui pouvoit luy attirer quelque louange. J'appris d'un vieux Domestique âgé de près de quatre-vingt ans, les vertus de chaque Religieux en particulier, & le reglement general de la Communauté. Il commença d'abord par le reglement general, & ensuite descendit dans un détail fort exact & tout-à-fait sincere : Si depuis huit jours que vous êtes icy, je n'avois vû en vous des marques d'une veritable pieté, je n'aurois garde de vous reveler les secrets de l'interieur de la maison ; les gens du monde ne goûtent point les choses du Ciel, toujourns attachez par un nœud indissoluble aux choses temporelles, ils n'aiment point à entendre parler des merveilles & des effets prodigieux que la grace de Dieu opere dans les ames

de ceux qui le servent en esprit & en vérité : mais comme on m'a dit que vous étiez Etranger, & considéré de nos Prelats, j'ay crû avec juste raison que je pouvois vous faire confiance de tout ce qui se passe dans la maison ; vous en ferez édifié ; & si quelque jour la Providence vous fait retourner dans vôtre Patrie, le recit que vous pourrez faire des Religieux d'Eutopie, ne sera pas desagréable aux ames chrétiennes qui ne recherchent que Dieu. Nôtre Abbé est un saint ; il vit de la même maniere que ses Religieux ; il ne se distingue point par un train magnifique, mais par ses vertus ; & quoy que les aumônes qu'on nous fait soient très-considerables, il ne thesaurise point ; à la fin de chaque année il donne ce qui reste de la dépense aux pauvres du Diocèse : comme il est fort retiré, il ne connoît pas bien les véritables pauvres ; c'est pourquoy, persuadé que Monsieur l'Evêque les connoît mieux que luy, il luy envoie des sommes considerables, que le travail de nos Religieux produit, aussi-bien que

les aumônes qu'on nous fait ; & nôtre saint Evêque distribué avec beaucoup d'économie aux pauvres qu'il connoît, ce que nôtre Abbé luy a mis entre les mains. Je ne sçay si le bruit qui est venu jusqu'à nôtre Monastere vient de vous ; mais si ce bruit étoit veritable, cela ne feroit pas honneur à l'Ordre de saint Benoist : On dit que dans l'Europe, on n'entend parler que des Procez de nos Religieux. Je suis un Domestique sans litterature ; mais instruit depuis soixante ans par l'exemple de nos Peres, je ne puis que je ne condamne une conduite si peu charitable & si peu religieuse. Quoy : des gens qui ont renoncé au monde & aux biens temporels, dans la seule vûë d'acquérir les biens du Ciel, plaident pour une motte de terre, ou pour un droit imaginaire ? Ce n'est pas à moy d'en juger, Dieu seul en fera le Jugement ; mais suivant la Regle de S. Benoist, que je sçay presque toute entiere, je dois conclure que ces pauvres Religieux sont dans le dernier danger de se perdre ; tout ignorant que je suis, Dieu me

fait entrevoir que ce n'est pas là la véritable conduite des Solitaires, qui doivent demeurer dans leurs cellules le Breviaire en main, ou l'Ecriture Sainte, & ne jamais paroître dans les Chambres des Parlemens, chargez de sacs de procedure. Si saint Paul, qu'on nous lisoit il n'y a pas long-tems dans une conference de pieté, deffend aux Evêques de recevoir un Ministre dans l'Eglise qui soit litigieux, quoyqu'il n'ait pas renoncé au monde par les vœux comme les Religieux ; que diroit ce grand Apôtre, si par un miracle nouveau il revenoit au monde, & qu'entrant dans les Parlemens, il apperçût vingt Procureurs des Communautés de différentes Provinces, plus inquiets de l'issuë de leurs Procez, que de s'acquitter des obligations de leur Regle ? Ce n'est pas à moy qui suis le dernier de cette Communauté de raisonner là-dessus : je vous diray seulement que nos Religieux tout-à-fait morts au monde, ont en horreur l'ombre même des Procez, comme entierement opposez à l'es-

prit de nôtre Fondateur saint Benoist. Nos Religieux aiment mieux entretenir la Communauté par le travail de leurs mains, que par des Procez, fussent-ils intentez avec Justice. Monsieur l'Abbé vous a fait voir toutes les cellules : vous avez vû leurs différentes occupations : les uns, comme vous avez pu remarquer, sont occupez à copier les livres de plein chant, pour fournir aux Paroisses qui en manquent. Autrefois quand nous n'avions point encore la commodité de l'impression, ils copioient les livres des saints Peres, que nos premiers Missionnaires avoient apportez avec eux : D'autres font des papiers d'ozier que l'on vend au profit du Monastere ; plusieurs sont occupez à d'autres ouvrages, dont on tire le moyen de faire subsister les Religieux : Nôtre jardin qui a une grande étendue, & qui est fort bien cultivé par les peines qu'ils prennent, nous fournit presque toute l'année des légumes, qui sont nôtre nourriture ordinaire ; il sembleroit trop ennuyeux de vous faire un dé-

nombrement des métiers differens, auxquels sont occupez nos Solitaires ; il suffit de vous dire , qu'il n'y en a pas un seul qui ne gagne dequoy vivre par le travail de ses mains ; ce qui est beaucoup plus noble & plus conforme à l'institut de nos Religieux , que de passer le tems dans une oisiveté dangereuse pour le salut : l'avantage qu'on retire de ces saintes occupations est , qu'elles éloignent les Religieux de l'amour du monde qu'ils ont quité , les attachent plus étroitement à Dieu , & empêchent les murmures indiscrets, qui ne trouvent ordinairement leur origine que dans l'oisiveté : ce n'est qu'un même esprit de charité qui unit & enchaîne , pour ainsi dire , nos Religieux ensemble ; ils ne se voyent qu'une fois la semaine , & ne conversent l'un avec l'autre que par un desir de s'animer par de saints entretiens à servir Dieu de la maniere la plus parfaite. : leurs conversations sont toutes saintes ; & comme il sort des étincelles de feu lorsqu'on entrechoque des pierres , de même de leurs entretiens naissent

naissent de nouvelles flâmes de charité
& d'amour de Dieu, qui servent à les
animer d'avantage à finir la carrière de
la vie dans l'observance de leur Regle:
Vous ne sçauriez croire combien on a
vû d'especes de miracles, operez par
plusieurs Religieux qui sont morts en
odeur de sainteté: mais je les passe sous
silence, Dieu seul en est le témoin, quoi-
que les hommes incredules les fassent
passer pour des rêveries de certains vi-
sionnaires. Helas! plût à Dieu, me dit-
il, en finissant sa narration, que tous
vos Monasteres de l'Europe suivissent la
Regle de leur Fondateur, vous en se-
riez plus édifiez, & beaucoup de Lai-
ques se convertiroient par le seul exem-
ple de leur desinteressement, & de la
sainteté de leur vie. Mon bon Frere,
luy dis-je, vous n'êtes informé de la si-
tuation de vôtre Communauté en Eu-
rope, que par les endroits qui forment
vôtre prévention contre Elle, par rap-
port à ce qu'ils peuvent avoir de mau-
vais, & sans avoir considéré ce qu'ils ont
de bon: ou bien vous la regardez enco-

re sur le pied du relâchement qu'elle a eû le malheur de souffrir un tems ; mais dont elle est aujourd'huy tellement éloignée , qu'en me faisant le portrait de la regularité de vôtre Maison , vous y avez compris toutes celles que vous avez en Europe. Je ne sçay que trop, que vos plaintes peuvent tomber sur plusieurs de nos Communautés Monastiques, mais nullement sur celles dont vous portez le nom : Je vous diray au contraire, que jamais cet ordre n'a été dans une plus grande splendeur ; par sa regularité qui les rend l'exemple de tous les autres ; par sa retraite , que le Sacerdoce n'a nullement alterée ; par sa charité , qui fait retentir l'air chaque jour de mille benedictions de la part des pauvres ; par son zele, étant nuit & jour appliqué à la méditation , au sacrifice, & à la louange du Seigneur, d'une maniere qui fait l'édification de tout le peuple ; par sa mortification : Si jamais vous passez en Europe , vous retrouveriez chez vos Freres , vôtre jeûne d'Eutopie dans toute sa severité ; & enfin par sa science,

dont la sublimité & la profondeur n'est pas regardée sans une grande jalousie de la part des ennemis de la verité, & des destructeurs de la Foy de Jesus-Christ. C'est un bonheur pour l'Eglise Européenne, que vos Religieux se soient appliquez aux sciences; cette étude les a remplis de la vraie lumiere de l'Evangile, & Dieu s'en sert pour la défense de sa Foy, souvent attaquée par de faux Prophètes, des loups affamez, qui seroient ravis que vôtres illustre Communauté fût dans la décadence que vous imaginez, pour n'être plus empêchez d'assouvir leur cruauté du sang de nos troupeaux: vous ne seriez pas moins édifié de l'austerité de leur vie solitaire, que les habitans d'Eutopie le sont de la vôtre. Ce bon Frere me parût charmé de mon entretien; il m'embrassa cordialement; me dit qu'il ne parleroit d'autre chose dans la suite à tous ceux de sa Maison, & me remercia mille fois: je le remerciay aussi de la bonté qu'il avoit eue de me dire beaucoup de choses que j'ignorois. Je fus ensuite saluer M. l'Ab-

bé, & je pris congé de luy avec les mêmes remerciemens. Je sortis du Monastere plein de l'Esprit de Dieu, qui s'étoit communiqué à moy, ou par l'exemple de ces bons Religieux, ou par leurs prieres, auxquelles je m'étois recommandé. Six mois après je visitay le Monastere de l'Ordre de saint Bernard à l'autre extrémité de l'Isle; mais comme c'est à peu près le même esprit & la même Regle que ces Religieux observent, il seroit inutile de repeter icy les vertus qu'ils y pratiquent; il suffit de dire, que si je fus touché jusqu'au fond de l'ame au sortir d'un de ces Monasteres, je ne le fus pas moins au sortir de l'autre.

CHAPITRE XVI.

Où on voit comme l'Auteur de cette Relation est revenu en Europe.

UN e espece de miracle m'a fait aborder aux côtes de cette Isle. Un effet de la Providence m'en a fait sortir & retourner en ma Patrie. La benediction du Ciel qui favorise ordinaire-

ment les bons, avoit tellement multiplié les Habitans de cette Isle, qu'elle parut d'une trop petite étendue pour contenir un si grand peuple. Les Evêques & les Senateurs s'assemblerent plusieurs fois pour prendre les moyens les plus justes pour décharger l'Eutopie du grand nombre de ses habitans ; afin que lorsqu'ils seroient établis ailleurs, on pût entretenir un commerce avec eux. Après plusieurs desseins, on n'en trouva point de meilleurs que de construire quelques vaisseaux pour transporter dans les autres Isles voisines une espece de colonie. On voyoit dans quelques vieilles cartes que nos premiers Missionnaires avoient apportées, qu'il devoit y avoir quelques Isles voisines encore inconnues. Les vaisseaux étant achevez, près de deux mille jeunes mariés avec leurs familles, disposez & tout prests d'aller établir leur fortune ailleurs, se trouverent au lieu où les Fondateurs de l'Isle avoient été jettez par la tempeste. Quoyque cet endroit eût été auparavant difficile à aborder, il de-

vint un port assez commode par les travaux qu'on fit pour cette navigation. On ne sçauroit dire les larmes qu'on répandit à ce triste départ; on n'entendoit que plaintes & gemissemens par tout le rivage: on ne voyoit qu'embrassemens des peres & des enfans qui étoient sur le point de se séparer: mais enfin après avoir passé quelques jour à se dire adieu, le vent étant favorable, on se mit en mer, & moy avec cette colonie. J'avois eû bien de la peine à obtenir de Monsieur l'Evêque la permission de me retirer: mais l'amour de la Patrie surmonta tous les obstacles; & quoyqu'il eût pour moy une tendresse de pere, il me permit de m'embarquer avec les autres. Il nous donna sa benediction, & nous fit fournir toutes sortes de vivres pour la navigation, & une somme assez considerable en especes d'or & d'argent ayant cours en Eutopie, mais tout-à-fait inconnuës dans les autres Païs. Quand je devrois interrompre le recit de nôtre navigation pour un moment, il faut que je dise de quelle maniere les pieces de

monnaie étoient faites ; comme cela est assez particulier , on ne fera point fâché de le sçavoir ; on lit d'un côté des pieces ces paroles : *Unicuique mandavit de proximo suo*. Et de l'autre, on ne voit qu'une croix avec ces mots : *Salutis anchora* ; de sorte qu'on peut voir que tout inspire la pitié dans cette Isle jusqu'aux pieces de monnaie , qui nous commandent par un langage muet de ne nous point trop attacher à l'argent , mais d'en assister les pauvres dans leur nécessité , & de nous attacher à la croix de Jesus-Christ comme à l'ancre de nôtre salut. Mais revenons à nôtre départ d'Eutopie : Le tems étoit fort serein quand nous en partîmes ; cependant après avoir fendu les flots six ou sept heures assez heureusement , un vent furieux s'éleva & sépara nos vaisseaux ; celui dans lequel j'étois arriva un peu délabré au Port Royal de la nouvelle France. Les plus considérables du vaisseau furent saluer le Gouverneur du lieu ; j'étois avec eux : il nous reçût fort bien ; & après luy avoir dit qui nous étions , & le sujet pourquoy nous

venions , il dispersa ceux du vaisseau dans différentes habitations de la nouvelle France , où ils se sont tous fort bien établis : Comme je restay près de six mois avec eux , j'appris de quelques Matelots que les autres vaisseaux étoient abordez à d'autres côtes , où ils n'étoient pas moins bien que nous. Quand je partis de ces côtes , le bruit couroit qu'on alloit entretenir commerce avec les habitans d'Eutopie ; & je croy même qu'il est établi presently ; car le Gouverneur en avoit trop d'envie. Ayant trouvé enfin la commodité d'un vaisseau qui partoit pour Marseille , après avoir embrassé mes amis , & leur avoir dit adieu , je m'embarquay , & sans avoir souffert aucune disgrâce sur mer , ou du moins fort légère , jerevis ma Patrie & mes Amis.

F I N.